UN CABINET DE PORTRAITS

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART
20 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ D'ARCHES
RÉIMPOSÉS ET NUMÉROTÉS
A LA PRESSE

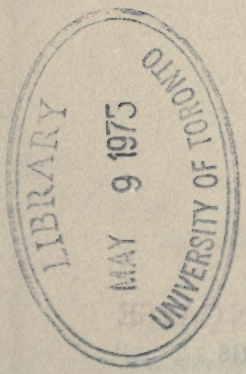
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright 1914, by *La Nouvelle Revue Française.*

ERNEST TISSERAND

UN CABINET DE PORTRAITS

ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 & 37, RUE MADAME, PARIS
1914

PQ
2639
I7C34



I

ANSELME

— J'attends.

Et quoi donc ? Je ne sais.

Voici qu'aux premières neiges de la vieillesse, je découvre que ma vie s'est passée dans l'attente. En ce moment même, — il est huit heures et je viens de dîner, — j'attends. J'attends une chose inconnue, mais que je pressens, qui arrivera, qui approche, qui va surgir.

Un grand feu flambe dans la cheminée, un beau feu de bois qui strie mon cabinet de lueurs légères et diaprées. Le fond de la pièce, tant elle est grande, se perd dans la pénombre, et il n'est de détail de cette chambre intime, de ce sanctuaire de mon esprit et de mon métier, qui ne témoigne de ma fortune, de mon savoir, de mon renom. — Avoir autant travaillé que je l'ai fait, ne légitimerait-il pas l'orgueil qui me monte au front quand, d'un coup

d'œil à mon entour, je juge l'homme que je suis ?

A gauche, les verres miroitent, de deux aquarelles de Paril, le vieux maître, qui me doit la répudiation de son indigne femme, qui me doit sa vie nouvelle, sa vie bienheureuse et féconde. Le long de ce panneau, un secrétaire de Leleu appuie son harmonieuse carrure. C'est un souvenir du crime des Abbesses qui me fit sangloter devant le jury, la première fois que je plaidai aux assises, tant l'innocence de mon client me convainquait et me passionnait. — Quelle victoire, cet acquittement ! — Ouvert, le meuble vous apparaîtrait bondé de bibelots qui, tous, ont leur histoire, et se rattachent à une conquête de ma longue, de ma glorieuse carrière. Il contient une liasse d'épîtres laudatives. Il recèle, au fond d'un coffret, les gages des hautes amours qui troublèrent mon cœur et où je triomphai, comme je triomphe partout où je m'en efforce.

Ancien bâtonnier, académicien, prix Nobel..... Les énumérerai-je tous, mes titres ? Regardez ici, sur ce socle, — un système d'éclairage la met bien en valeur, — voici la reproduction de la statue que Ruffec, ma ville natale, m'éleva, moi vivant, au seuil de la maison commune.

— Charlatan ! Bluffeur !

Il fallait entendre aboyer les roquets !

Mais n'assiste pas qui veut à sa propre apothéose.

Et pourtant, les honneurs, cette richesse, cette gloire, ces piquantes amours, ce ne doit pas *être cela*..... Car j'attends, je passe ma vie à attendre. J'attends..... *autre chose !*

Tenez, — on sonne à l'office. Il est l'heure du courrier. Il se peut que ce soit pour ce soir.

Le silence recouvre mon anxiété, — le cœur me bat toujours, vous savez, dans ces moments-là..... Puis, une porte s'ouvre..... Des pas.....

— Oui, entrez..... merci !

Je tiens neuf lettres. J'en réserve cinq dont je connais l'écriture et dont je devine le contenu. Mais les autres..... les autres ?..... Une recommandation pour un jeune ambitieux..... Un prospectus ! Affranchir un prospectus à dix centimes pour flanquer des émotions pareilles !..... Ah, oui, un ancien client. Je passerai son affaire à Bernheim..... Et celle-ci, la dernière, cette grande enveloppe blanche, cette écriture large et ronde, ce cachet B. J. ? Est-ce dans celle-là ?..... Non, non..... Ah !..... Au feu, la lettre B. J. au feu.

Vraiment, ce ne serait pas pour ce soir ? Huit heures et demie. Il pourrait encore venir du

monde. Il viendra sûrement quelqu'un. Ce sera pour ce soir.

Autrefois aussi, j'attendais. Mais sans en avoir conscience. Mes meilleures affaires enlevées, mes plus belles amours conquises, je retenais mon souffle, je dressais le nez, et j'écoutais..... Mais je ne savais pas discerner comme j'ai appris à le faire, ni voir en moi-même, ni me juger. Et dans ma jeunesse, comme aujourd'hui, mais sans m'en douter, alors, machinalement, j'attendais..... Je n'ai jamais éprouvé de surprise, j'ignore ce que c'est que de crier : enfin ! et de croiser les bras en remuant la tête, en prenant les glaces à témoin, en chantonnant : " Ça y est, ça y est " ! Ce qui vient à s'accomplir dans mon existence, une fois passé, me semble prévu, ou tout au moins normal, régulier. Ce que d'autres tiendraient pour providentiel, je le considère comme logique, comme nécessaire, moi..... Je revois quelques faits..... notables,..... des attitudes..... qu'on n'oublie guère.....

Je touchais à la trentaine. Le patron me donnait quelques billets de cent francs, de ci, de là. Il vieillissait. Les clients me connaissaient bien : je faisais toute la besogne. Mais plaider pour mon compte, il n'y fallait pas songer : nul ne m'aurait

suivi, tant le prestige du vieux s'imposait aux jobards. Un jour, seul avec moi, enveloppé dans la robe de chambre écarlate qui nacrait son teint pâle et ses cheveux blancs, il feuilletait un dossier. Une petite toux, puis il s'arrête de remuer les pages et se renverse en arrière..... Tout de suite, j'ai vu qu'il était mort, que c'était fini, que la clientèle m'appartenait, que je devenais un grand, un riche avocat. J'appelle au secours. On l'emporte, on le couche sur son lit. Tout le monde s'effare, gémit, et déjà, les jeunes secrétaires s'approchent respectueusement de moi. Mais au seuil du bureau, le regard tendu vers une porte, j'attendais !..... Je suis bien resté dix minutes à écouter minutieusement des bruits que je ne percevais pas, à guetter des choses qui s'obstinaient à ne point venir.....

La fantaisie me prit une fois, — et mon intérêt y trouvait son compte, — de siéger à la Chambre. Après l'écœurante campagne, et les coups de gueule donnés quotidiennement, six semaines consécutives, dans les granges, les écoles et les estaminets de ma circonscription, me voilà donc assis, le soir du scrutin, dans une boutique vide, au milieu de mon comité, à pointer les résultats qu'apportaient des courriers et des cyclistes, que

le télégraphe lançait. A chaque instant, grossissait le nombre des suffrages recueillis par ma candidature, et mes adversaires, distancés, paraissaient hors de combat. Un galop de cheval terminé par une pétarade de fers sur le pavé, l'entrée d'un gros paysan qui brandit une poignée de papiers, et mes amis, dès qu'ils y jettent les yeux, hurlent avec des gestes de théâtre :

— La majorité est dépassée. Victoire ! Victoire ! Victoire ! Il est élu !

Ils m'entourent, et m'embrassent, et me félicitent, rient, pleurent, braillent, — cela se passait dans le midi. Des lumières éclatent à toutes les fenêtres, une fanfare sonne la Marseillaise. Alors, abandonnant la foule et l'enthousiasme, je me glisse hors de la maison, je marche jusqu'au bout du faubourg, dans l'obscurité de la nuit pluvieuse. Je regarde longuement le ruban pâle de la route qui se perd dans le noir de la campagne, et j'attends..... j'attends.....

O, qu'attendais-je aussi, mes lointaines maîtresses, quand nos étreintes se dénouaient, alors qu'une mélancolie soudaine nous éloignait ? Nulle pensée ne montait dans le vide de mon âme, nul effort ne sollicitait ma volonté. Vous restiez étendues, les yeux mi-clos, nues ou frileusement

blotties, selon votre goût, selon l'emportement de notre passion ou les fantaisies de notre luxure ; et le silence qui nous séparait se peuplait pour moi de mille indices d'un événement nécessaire, de l'événement, de *la chose* que j'attendais.....

Dès que la terre se pare de son manteau vernal, je vais habiter cette villa de Vaucresson que je convoitais dans mon enfance et que le temps m'a donnée. J'y fais mon cabinet de travail d'un atelier de peintre, fort grand, par le vitrage duquel, au-dessus de ma tête, je vois briller les étoiles. Que de fois, après le labeur d'une lourde soirée d'été, me suis-je accoudé à la fenêtre, sur le minuit, respirant le vent calme qui, bercé sur les ondes des arbres, venait mourir à mes narines ! Nul bruit humain. Quelques hôlements de chouette et, surtout, les abois des chiens qui retentissent toute la nuit. — Les chiens de l'univers entier mènent leur concert aux heures ténébreuses ; de ferme en ferme, de maison en maison, de troupeau en troupeau, ce qu'ils se disent et ce qu'ils se répondent fait le tour de la terre : sur la route, marchez lentement ou courez au trot d'un bon cheval, vous ne cesserez d'entendre les chiens aboyer et se transmettre, d'un relai à l'autre, des cris mystérieux..... Je les ai souvent écoutés, du

haut de ma villa, quand le sommeil asservissait l'humanité pesante. Et, au bruit immense du chœur des bêtes, j'attendais.....

Attendrai-je ainsi sempiternellement ? Que non pas. C'est long, voilà tout. Mais ma vie ne se passe pas sans raison dans cette inlassable expectative. Je tiens pour certain qu'un jour l'objet de mes longues attentes se révèlera. Le moment est proche, d'ailleurs, je le sens. Je comptais sur une visite, ce soir. Mais onze heures vont sonner. Il ne viendra personne, peut-être, et pourtant.....

J'aime à marcher, d'un pas lent et rhythmé, sur ces tapis profonds. J'éteins la lampe, et le feu jette des lueurs rouges sur les fauteuils qui lui tendent les pieds. C'est en me promenant ainsi que je trouve le joint des procès difficiles.....

Ah, une voiture s'arrête. Vite, aux fenêtres. C'est pour moi ? Non, une femme en robe blanche et souliers blancs..... Allez danser, madame.

Nous, mon cher maître, il est grand temps de nous coucher : la Fortune vient à celui qui dort. Nul doute que *l'Inconnu* que nous attendons ne profite aussi de notre sommeil pour apparaître. Demain matin, nous le trouverons à notre chevet, qui se morfondra.

Mais, debout devant ma chambre, la porte à moitié poussée, je m'arrête et j'écoute.

J'attends.

Et quoi donc ?

Je ne sais pas.

J'espère.

II

EUGÈNE

— Cette maison n'est plus de la campagne. Elle annonce la ville. On la sent choisie en hâte dans les cartons d'un architecte. Et ses vases à fleurs, des deux côtés de la porte, de Bayonne à Givet ornent les mêmes esprits. Le samedi, quand il fait beau, une famille de bourgeois doit venir ici ; on ouvre toutes grandes les fenêtres soigneusement closes, et des enfants crient dans le jardin. Le papa, organiste ou comptable, emplit des arrosoirs ; dans la cuisine, la mère et la bonne déballent des provisions.

J'arriverai bientôt au terme du voyage. La route monte. Du faîte, je découvrirai la ville que j'ai élue.

Voyage admirable, et que je fus bien inspiré de le faire à pied. Il m'en coûte quelque argent. Mais j'en ai de reste, et je méritais cette escapade. Les cinq jours de marche, à mes sens ont rendu

tout leur calme, et par les champs, j'ai mûri mes desseins.

J'ai flâné, aussi. J'ai joui du paysage. Je me suis diverti de le voir changer, pas à pas. Les grandes plaines ont fui, avec leurs blés, leurs routes aux hauts peupliers, et ces trains de chemins de fer lancés à toute vitesse, qui paraissent ramper au lointain comme des chenilles. Des collines vinrent à moi, des bois, des petits bourgs où mon passage étonnait les gens qui vivent à leur porte et que tout ébahit. L'accent des hommes se transformait, avec leur visage et leur taille. Ils me semblent ici hospitaliers et francs. Je les trouve beaux. Ils traînent un peu sur les mots qui se terminent en a, en ô, et davantage sur les nasales. Ils ne boivent plus de vin, mais de la bière, aigre et désaltérante. Pour vingt-cinq sous, à l'auberge, hier, j'ai fait un bon dîner. Je me serais bien arrêté quelques mois dans un de ces villages. On m'y proposait de la besogne, un travail indépendant et lucratif. Mais je crains de perdre mon temps. La ville est proche et m'appelle.

Elle est toute proche, la ville. Voici une guinguette : "Au rendez-vous des chasseurs". La banlieue commence, avec ses constructions rabougries, ses terrains dénudés entre des bouquets

d'arbres encore assez beaux, et des tonnelles où je viendrai boire et manger le dimanche. Je boirais bien tout de suite, car le chemin monte dur. Mais j'ai hâte d'arriver. La ville me réclame et je ne veux point lui voler une minute. Voici des maisons bourgeoises, toujours avec des vases à fleurs. Il en est qui portent des noms stupides en lettres d'or sur le marbre. Voici des champs bien cultivés, des jardins maraîchers, des primeurs sous des cloches, et des fruits en espaliers. Si j'en crois cette borne, je n'aurai bientôt plus qu'à descendre. Un cimetière. La porte est ouverte, mais j'en vois assez sans entrer. Il ne paraît point vieux. Des tombes misérables, et toute cette terre prête à s'ouvrir. Qu'ils l'ont fait grand ! L'homme qui le dessina tuait par la pensée des centaines de générations. On y enfouit les malheureux, les nôtres... Le présage ne m'émeut pas. Je n'irai là que ma tâche accomplie. Je n'irai là que lorsque je le voudrai bien. J'ai trente ans, une belle santé, des sous dans ma bourse, et mon métier. Je ne me ressens même pas de la fatigue des dix lieues que j'ai parcourues aujourd'hui. J'ai fort à faire avant de mourir.

La route redevient plate. Que d'estaminets sur les côtés ! Je vois une colline au loin, assez sem-

blable à celle-ci. Ce doit être entre les deux... Voici une usine. Produits chimiques et engrais. Un établissement fameux ! Mais ce n'est pas dans la poudrette que je travaille. C'est dans l'acier, dans l'acier fin et résistant, dans la matière la plus noble. Il n'en finit pas, ce mur. On pourrait amasser là-dedans de quoi empoisonner tous les champs de l'Europe ! La route descend. Tiens, cette carapace de toits, en bas, ce clocher... Je vois... je vois la Ville ! Un peu à droite, du coin du mur, je l'embrasserai mieux... Ah, la voilà toute !

Oui, je te vois, je te vois telle que je t'avais imaginée, et pourtant tu me donnes une émotion profonde. Je te savais bien grande, et calme, et majestueuse, trésor de cette province, cité antique et fraîche, ville du fer et des églises noircies, mais je ne te connaissais qu'en désir et par mes lectures. Je ne te découvrais pas à mes pieds, vivante et réelle comme une femme qu'on aime, je ne subissais pas l'émerveillement de ta splendeur, je n'éprouvais pas la peur de tes forces gigantesques. Je te salue, ville auguste, et je veux te regarder longuement. J'ai chaud. La fatigue, soudain me coupe les jambes, si vraiment ce n'est que la fatigue.

Oui te voilà, dans ta vallée. La rivière te coupe en deux, et tu jettes sur elle trois ponts dont celui-ci d'une seule arche, sans un morceau de pierre. Ta haute cathédrale s'appuie sur les épaules de très vieilles maisons, et tout autour de son parvis, des hôtels qui ne datent pas d'hier semblent un cercle de dévots prosternés. D'autres églises s'élèvent encore dans tes quartiers, et j'entends tinter les cloches d'une chapelle voisine. Là, si j'en crois mon plan, le théâtre ; là, des casernes neuves ; la gare là aussi, où ma petite malle m'attend depuis deux jours ; là des taches vertes de squares, les rubans d'arbres des avenues ; des usines à l'ouest ; une scierie, j'en jurerais, tout au bout, dernière construction de la ville sur la rivière ; à l'orient, les maisons les plus anciennes, le rempart du passé ; et dans une île qui gonfle le cours d'eau comme un lapin le cou d'un serpent, le monument, bronze et granit, du général qui te défendit contre l'invasion... Je te connais bien. J'ai appris ton histoire. Je te connais mieux que la plupart des hommes qui naissent dans tes murs. Et ce que je sais de toi me séduit. Tu es belle et conforme à mes souhaits. Tu es très belle et je m'applaudis d'être venu à toi, par cette route, à pied, et de te découvrir d'un seul coup, dans un

grand enthousiasme. Je ne me lasserai pas de te regarder. La flèche de ta cathédrale semble aussi haute que cette colline et que la colline d'en face où s'étagent les parcs et les châteaux de ta banlieue riche. Quel peut être celui du patron qui m'emploiera demain ? Un train entre en gare. Il fume et siffle. Il s'arrête. Je vois des hommes, tout petits, descendre des wagons. Quelle manière basse de t'aborder ! Aussi, qu'attendent-ils de la ville ? peu de chose, une chambre à l'hôtel, et des commandes pour leur fabrique. Ils repartiront demain comme ils sont venus, terre à terre et sans idée. Ils n'emporteront rien de ton cœur, ils ne t'auront rien donné. Ce sont des rats, des rongeurs. Voici maintenant que sous un nuage les pierres de la cathédrale se ternissent. A l'ouest, où le soleil brille toujours, les maisons neuves restent aussi luisantes, et une fenêtre, qu'un enfant tourne sans doute en jouant, m'éblouit. Tu ne fais pas grand bruit. Ou plutôt, les bruits touffus de ton labeur ne viennent pas à moi. Je suis trop loin. J'aurai encore bien à marcher avant de toucher tes octrois. Je vois ma route descendre en lacets au flanc de la colline pour mourir dans l'entonnoir d'un faubourg. Et maintenant, proche du but, moins pressé, j'ai plaisir à respirer l'air chaud

qui a fouillé tes rues. Je me familiarise avec ton aspect, et je distingue des choses qui m'échappaient, tout d'abord : auprès des quartiers neufs, ce petit village qui sera bientôt mangé par la ville ; un arc de triomphe posé sur l'avenue de la gare ; l'usine à gaz avec ses réservoirs gonflés ; les serres du jardin botanique badigeonnées de l'or du soleil, un monument étrange et massif, que mon plan n'indique pas, qui n'est peut-être que la maison d'un original, et les pigeonniers sur les toits, comme des tours sur un échiquier... Un remorqueur descend la rivière. Sa sirène envoie jusqu'à mon observatoire un ronflement léger. Il traîne des chalands. Apporte-t-il à mon usine le fer que je travaillerai demain ?

Quelle sera ma vie sur ton pavé, ville que j'aime déjà profondément ? Où habiterai-je ? Y aura-t-il pour moi une chambre coquette entre la pension et l'atelier ? Je la voudrais dans une maison un peu haute, sous les toits, pour voir briller des lumières la nuit, et recevoir les premiers ou les derniers feux du soleil. Selon qu'elle ouvrira à l'est ou au couchant, je prendrai l'habitude de travailler le matin ou le soir, dans les longs jours d'été, car j'ai besoin de me griser un peu pour voir clair en des livres, et comme je bois

médiocrement, c'est de soleil que je m'enivrerai. Avec un accu que je chargerai à l'usine, je me ferai un joli éclairage. Je garnirai ma chambre des dessins que contient ma malle, et pourvu qu'elle soit propre, j'y reposerai gaiement. L'atelier, je l'imagine déjà, avec ses courants d'air, l'odeur du fer chaud, les bons bougres et les autres, le patron qu'on n'aime guère, mais qu'on ne hait pas non plus, surtout s'il est dur, et ferme à la besogne, les machines admirables qui viendront à moi en morceaux et que je monterai, auxquelles j'apprendrai à marcher comme à de petits enfants, les accidents affreux qui jettent de la colère au cœur, les fièvres de révolte qui enflamment les yeux, qui cousent les bouches, — mais sur toutes choses le travail si fin, si intelligent, si profondément utile. Je mangerai dans la journée avec mes camarades, mais pour le soir, j'aimerais mieux trouver une pension d'étudiants, de jeunes professeurs, où je pourrais me lier avec des gens plus près de mon esprit, des gens ouverts, qui ne s'occuperaient pas exclusivement d'action syndicale, des gens capables de comprendre mes projets et de les servir au besoin. J'espère me faire un ami d'un jeune homme délicat et raffiné, qui discernerait les qualités supérieures qui sont en moi et qui me

passerait certains goûts vulgaires dont je ne puis me débarrasser, — mon goût pour la pêche à la ligne, par exemple. Il me faut aussi une jolie maîtresse. Qui sera-t-elle ? Une fille du peuple qui se donnerait vierge et confiante, ou quelque gueuse qui m'apporterait, avec les joies les plus âpres, des tourments sans nombre ? Je sais bien que je ne serai pas maître du choix, et c'est en cela que mon destin me paraît le plus redoutable. Écartons un tel souci. N'est-ce pas, ville sainte, que tu me réserves de belles amours et que tu ne me laisseras point, dans les bras d'une femme mauvaise, mourir à mon œuvre ? Tu me prépares tant de jouissances, depuis la bouteille de bière sifflée d'un trait au seuil de la forge, jusqu'aux livres nouveaux pour moi, qui dorment sous le nez de tes bibliothécaires ! Et les promenades dans cette campagne, le long de ta vallée, jusqu'à ce lieu même où je viendrai souvent me rétablir en l'état de cœur et d'esprit, si sain, si lucide, où je t'abordai. Et les conférences au lycée, les journées recueillies dans tes deux musées où je verrai les œuvres sœurs de celles que j'ai déjà contemplées autre part, et les méditations dans tes églises, sous les voûtes de ton orgueilleuse cathédrale. Je me sens très à l'aise dans un temple, non pour y

suivre les offices, car je sais trop de latin pour goûter celui-là. Mais il est d'autres choses à y entendre, et si la voix divine s'est tue, mille voix humaines y résonnent. Les artisans qui ont bâti ces piliers et sculpté ces porches, ne laissèrent pas d'y graver aussi leurs paroles. Ils ont vécu et travaillé ainsi que je le fais. J'aurais été des leurs, jadis, j'aurais tenu le compas et l'équerre, et pris place dans leurs confréries. Comme nous nous groupons contre le despotisme des gens qui nous emploient, ils s'unissaient contre la malfaisance des prêtres et des moines sous lesquels ils érigeaient les basiliques. La langue que je parle est fille de la leur, nous travaillons à des œuvres bien proches, et les plus forts, en magnifiant, en outrant leur puissance, fournissent aux faibles le moyen même de l'abattre. C'est pourquoi je hante l'ombre bleue des jubés, c'est pourquoi j'écoute dans les cryptes les murmures qui, pour moi, soulèvent l'éternel silence, c'est pourquoi, si haut que je le puis, j'arrache des secrets aux flèches inondées de l'azur qu'elles déchirent. Elles n'ont pas peu contribué, les saintes églises, à me préserver dans les jours périlleux, et je compte sur la tienne, ô Ville, pour répondre aux questions douloureuses qui peuvent me monter aux lèvres. Dans quelque

Jugement sculpté sur ton portail par un rude ciseau, je trouverai peut-être la raison de vivre et de persévérer, une raison dont les gens qui officient sous ces voûtes ne se doutent pas, et qui scandaliserait les messieurs distingués qui portent le dais dans les processions.

Car je ne viens pas à toi pour manger seulement, Ville, je viens pour accomplir mon œuvre. L'heure sonne. Voilà dix ans que je m'y prépare. Au retour du régiment, lorsque j'ai repris le travail à l'usine, j'ai juré de ne pas mourir sans laisser quelque chose de remarquable. Je m'en sentais la force et l'intelligence. Seul, le savoir manquait, que je résolus d'acquérir. Alors j'entrepris à l'âge d'homme les études que les petits bourgeois font en baillant et qu'ils intitulent, lorsqu'ils ont tout oublié, leur " culture " ! Je me suis donc cultivé, et sous de bon fumier : latin, grec, cinq langues germaniques. Dans mon métier, parallèlement, j'ai acquis toutes sortes de connaissances et, outre cette habileté que seuls les coups de lime peuvent donner, la science des ingénieurs qui nous dirigent et dont, parfois, je me sens le maître. Petit à petit, l'expérience assujettissait mon bagage et redressait les erreurs de la première jeunesse. J'allais d'atelier en atelier, me frottant

aux hommes, pénétrant les couches les plus diverses de la population, surprenant en chacun des secrets qu'il ignorait lui-même. Et maintenant, je veux utiliser ces richesses. J'ai cherché en quel lieu je pourrais tenter de produire, et c'est à toi que j'ai pensé la première, Ville. Je dédaigne Paris. Qui donc y entendrait la voix d'un homme ? Dans une grande cité, telle que tu m'apparais, ville encore proportionnée aux facultés humaines, des efforts ne restent pas vains, et par le monde ils rayonnent aussi utilement que s'ils perçaient les brumes de la capitale. Capitale ? ne l'es-tu point ? capitale d'une riche province d'autrefois, ville ouverte et grasse qui dédaigne les remparts, ville parfaite à laquelle deux millions d'hommes n'ajouteraient que de la hideur et de la misère.

Je viens à toi, chargé de savoir, lourd de projets, pour chercher ma voie et la suivre sans tarder. Car il est temps de choisir. Maints objets me sollicitent, mais je veux m'attacher à un seul et, les autres abandonnés, m'y consacrer si ardemment que tu pourras t'enorgueillir de mon œuvre, ville glorieuse !

Que sera-t-elle ? Mes premiers rêves, mes désirs immédiats, les plus paresseux de mes instincts, m'inclineraient à faire de la politique. Mais dans

quelque parti que ce soit, dans celui-là même dont les idées cousinent avec les miennes, tout est pourri par le médecin et l'avocat. Si l'on veut agir sur les hommes, les diriger et les faire servir à de généreuses idées, il est des endroits mieux famés que les collèges électoraux. J'organiserai peut-être cette société secrète que j'ai imaginée... A moins que je ne m'en tienne à mon métier. J'ai des plans qu'un peu de monnaie mettrait en œuvre. Et si je ne m'y suis pas grossièrement trompé, toute une famille de machines sortiraient de mes mains, qui seraient au moteur à explosion ce que l'hélice est à l'aviron. Dans ma petite malle, à côté de ces plans, je vais retrouver mes cahiers chargés de notes, des notes sur tout et sur rien, sur la couleur du ciel et la vie des hommes que j'ai connus, sur la saveur des vins, sur les préjugés populaires, sur l'amour, sur le temps ; j'ai des intrigues et des romans tracés en quelques pages, et il se peut que j'écrive. Qui sait si, simplement, je ne m'en remettrai pas à l'avenir du soin de parachever mon œuvre, que j'amorcerai en faisant à une fille de la ville de robustes enfants ? Je tournerai au bourgeois, au nourrisseur. Préoccupé seulement de léguer ma mission à des êtres plus forts, plus adroits et mieux préparés que moi, je

deviendrai petit patron et j'achèterai, il est possible, une de ces maisons de campagne devant lesquelles je viens de passer. Ce n'est pas tout à fait aussi beau que mon rêve, mais voudras-tu, Ville, me donner mieux qu'une petite fortune et des enfants pleins d'espérance ?

Car j'ai besoin de toi, car au moment de descendre par tes rues, c'est une prière que je dois t'adresser. Ville, je t'apporte ma force, ma foi et mon savoir. Dirige mes pas vers les lieux fertiles que je puis défricher et où je travaillerai efficacement. Je te le dis sans présomption, des hommes de ma sorte ne naissent pas souvent. Ce sont les étalons du génie humain. Mais il ne faut pas les laisser piaffer sur leur désir, car en peu de temps, ils font aussi les pires rosses. Livre-toi, Ville, laisse-moi chercher en ton corps multiple ce que ma vigueur et ma jeunesse requièrent. Ne crains rien, j'ajouterai à ton éclat et à ta fortune.

Saurais-tu te passer de moi, de ton côté ? Tu touches à cette plénitude heureuse qui précède la décadence. Chez toi, l'ouvrier mange et boit à sa faim, le marchand fait honneur à ses affaires, le médecin paie son automobile en six mois, et les rentiers, chaque jour plus nombreux, maintiennent à un taux rémunérateur le loyer de leur argent.

Mais tous se laissent vivre et vivent, en somme, sur les efforts de leurs pères. Ils n'en font plus beaucoup. Et si rien ne bouleverse le cours de ton existence béate, la stupeur te tuera. Un jour, les ouvriers s'endormiront sur leur outil, les notaires dans leurs études, les juges au tribunal, et le maître d'école restera le doigt tendu vers le grimaud qui, debout et pétrifié, n'achèvera pas de réciter sa fable. La torpeur, aussi bien que les laves d'un volcan, peut saisir une ville comblée. Et si tu veux vivre encore, ville opulente, cité vénérable, mère sainte, il faut tendre tes flancs à l'étranger, pour qu'il les saigne ou pour qu'il les féconde. Je suis, de tous, celui que tu dois le moins redouter. Je ne t'apparais pas au milieu d'une armée féroce, derrière les canons et la torche à la main, mais seul, respectueux et admiratif. Je ne te parle pas dans un langage rude ou nouveau, mais en bon français, et je ne serai pas long à prendre l'accent de ta province. Je viens à toi parce que je t'aime, comme un fils et comme un amant, et je t'adjure de m'ouvrir ton sein sans méfiance.

Le jour va baisser. Je ne veux pas, à l'aveuglette, chercher un logis dans l'ombre de tes maisons. Je vais quitter la place, un peu las, mais

heureux de t'avoir vue dans toute ta splendeur et de t'avoir parlé. Demain j'agirai. Que je te contemple un instant encore : des pigeons volent autour de ta cathédrale ; un escadron descend vers la rivière, baigner les chevaux ; un train quitte la gare et disparaît dans un tunnel, il file sous mes pieds à présent ; combien de gens, dans ces maisons, à la minute même, agonisent, et combien d'enfants viennent au monde, et combien de couples s'approchent, ardents et la voix rauque ? Toute ta vie est là ; je veux me greffer sur elle et, large, épanouie, magnifique, réaliser mon œuvre.

On construit deux maisons à l'ouest, côte à côte, de hautes maisons, bien plus hautes que celles des vieux quartiers. A l'ouest aussi, en suivant deux jours la rivière, on rencontre un grand port. Et si tu trompes mes vœux, je n'hésiterai pas à m'y embarquer... Mais à quoi sert de te menacer ? Mieux vaut que je t'abandonne mon destin et, transporté d'amour, me remettre en marche.

III

VALENTIN

— Aimez-vous vos rêves ? Méditez-vous, parfois, les idées décousues, charmantes ou terribles, qui voltigent en vous aux heures magiques du sommeil ?

Le plus souvent, on les dédaigne. On sourit de leur naïveté, on en rejette l'horreur dans un haussement d'épaules. Si cavalièrement un chacun les relance au grenier des billevesées, que les mieux avisés soupirent après les oracles que les bonnes gens d'autrefois leur demandaient.

Je dois à mes rêves le grand émerveillement, le fait le plus extraordinaire de ma vie intérieure. Voici :

Au temps de ma pleine jeunesse, je rêvais chaque nuit. Mes songes, très divers, gais ou tristes, fantastiques, voire même raisonnables, m'amusaient. Déjà, je goûtais peu le théâtre, où

toute parole sonne faux ; je n'aimais pas les romans, copies imparfaites de la vie banale ; je me garais des constructions métaphysiques, échafaudages branlants de Babels dont on n'achève jamais les fondations. Seuls, mes rêves me séduisaient. Ils me tenaient lieu de tous les autres ouvrages de l'esprit.

Souvent, j'essayais de conter à des amis ou de retrouver pour mon propre agrément, ceux que j'avais faits la veille. J'apportais à mes narrations le plus grand soin, une excessive minutie. Mais alors même que mes songes paraissaient encore assez clairs, j'éprouvais la plus grande difficulté à les reconstituer fidèlement : un jour, entre deux fortes impressions, s'échappait une image intermédiaire et pourtant essentielle ; une autre fois, après un long effort, je m'avouais impuissant à décrire tel objet qui, néanmoins, restait, en ma mémoire, à la place et dans la forme que le rêve lui avait attribuées. Mes cauchemars, surtout, perdaient de leur vigueur et, malgré moi, déviaient, lorsque je m'attachais à les reproduire. Avec le temps, j'en découvris la raison : je me mettais trop tard à reconstituer des rêves qui s'échappent vite de l'esprit où, à vrai dire, ils n'ont guère de racines. C'est au réveil, c'est au milieu de la nuit, dès que

leur dernier coup d'ailes a soulevé nos paupières qu'il faut noter les songes, pour être sûr de n'en rien laisser échapper, — de n'y rien ajouter, non plus.

Le soir même, je plaçai un crayon et quelque papier sur ma table pour transcrire séance tenante, dans leur fraîcheur et leur vivacité, les évagations de mon cerveau endormi.

Cette idée me tourmentait, et je voulais approfondir, non dans leur cause, mais dans leur résultat, ces mystérieux mouvements de l'âme qui projettent d'étonnantes lumières sur l'ombre du sommeil. Je devinais déjà, et l'expérience devait m'en apporter la preuve, que le rêve, dont l'homme a méprisé l'étude, renferme, en son inharmonie, de bons enseignements. Certes, je ne lui reconnaissais aucune vertu prophétique, je ne prétendais ressusciter ni l'oniromancie ni l'alchimie somniale. Et ma curiosité, pour scientifique qu'elle était, ne portait pas non plus sur la nature spécifique des songes : je me promettais simplement d'étudier, en réunissant force matériaux personnels, les corrections que le rêve apporte à la notion complexe des faits que l'état de veille nous donne.

Car j'affirme encore que, du songe, se dégage l'épilogue, la conclusion nécessaire de la réalité.

Le songe en laisse toucher le fond, étant plus léger, plus fluide que cette réalité, opportune et extérieure.

Je recueillis donc mes rêves, réservant pour plus tard de compulser les petits récits que j'en notais et d'y chercher des remarques ou des lois curieuses. Qu'on ne s'en étonne pas : il me semble aussi profitable de rédiger les rêves de notre pensée libérée par le sommeil que de chasser, dans les ruines des civilisations disparues, les inscriptions que laissèrent d'antiques voyous, à hauteur d'homme, sur les murs des maisons.

Les premières nuits, cela n'eut rien que de très amusant. Je m'éveillais une fois, deux fois au plus. J'allumais ma bougie et transcrivais en notes exactes les détails de mes songes.

Gais, sautillants, parfaitement naïfs, ils ne rimaient pas à grand chose et j'aurais pu craindre de perdre mon temps à rédiger de tels enfantillages si, au bout de quelques semaines, une modification importante ne s'était produite dans l'économie de mon sommeil : mes rêves se multipliaient.

Cédant, sans doute, aux sollicitations des veilles, mon esprit partait plus fréquemment, la nuit, en des imaginations merveilleuses que je rédigeais avec méthode. Une prompte fatigue en résulta.

Car les songes augmentaient, en nombre et en durée. Du minuit à l'aube, j'en faisais cinq, sept, dix même, et il me fallait parfois une demi-heure pour établir le rendu-compte de ce que j'avais imaginé en quelques minutes. De cette période datent mes rêves les plus attachants, les plus substantiels. J'y sentais, j'y devinais l'autorité d'une logique supérieure, étrangère à la raison de l'homme éveillé, et j'exultais de recueillir d'aussi précieux documents, au prix même de ma santé, — car la fatigue allait s'accentuant : je passais mes nuits à rêver et à écrire.

O, les éblouissantes inventions ! Il n'était de domaine où mon esprit ne se promenât, la nuit venue, dans une liberté, dans une fantaisie délicieuses où l'horrible même, — car il ne faisait pas défaut, — me réservait de rares émotions.

C'était très beau. J'espérais réunir pendant longtemps les données de mes futures découvertes. Mais un phénomène nouveau, étrange, incroyable, se produisit, dont je tardai à m'apercevoir et dont je ne pris définitivement conscience que lorsqu'il se fut tout à fait établi : je *conduisais* mes rêves. Ma volonté ne s'endormait plus, se séparait de mon esprit et le guidait dans son sommeil. Cela commença par des étincelles d'énergie qui illuminaient

l'atmosphère indécise où planent les songes. Puis, de petits romans s'ébauchèrent, dont je sentais que le dénouement s'abandonnait à ma discrétion ; puis je contruisis à mon gré, toujours assoupi, des histoires complètes, et ma volonté, enfin, choisit ses rêves, détermina les moindres détails de mes imaginations nocturnes. Me comprenez-vous bien? Je pouvais, comme je l'eusse fait à l'état de veille, inventer, forger, créer, mais le sommeil donnait un caractère de vérité, d'authenticité à ces songes volontaires. J'étais en quelque sorte le Souverain Maître d'un monde dont je négligeais ou bouleversais les lois physiques, où Justice et Morale naissaient de ma Toute Puissance. Et j'y vivais intensément, sous tous les aspects qu'il me convenait de prendre ; il ne m'arrivait rien, bonheurs ou revers, joies de la pensée ou fureurs de l'amour, que ma Volonté n'en eût décidé. Aucun frein, aucune barrière. Ma volonté éclairait les chemins magnifiques où se déroulaient les cortèges de ma fantaisie.

Il faudrait vivre ces moments extraordinaires pour saisir une chose pourtant aussi simple : un rêve qu'on fait à sa guise, sur le propos qui vous chaut, et où l'on agit librement, sans pour cela qu'il perde rien de son caractère de rêve, de

l'essentiel caractère du rêve : je veux dire la croyance à sa réalité.

Je cessai d'écrire : ces rêves sortaient de mon plan primitif, puisque ma volonté s'y substituait à l'arrangement imprévu des faits qui, seul, avait tenté mes recherches. Aurais-je pu, en vérité, poursuivre mes rédactions ? Non. Une transformation capitale se produisait dans mon état physique. Je rêvais constamment, je ne m'éveillais que pour tomber dans d'autres songes, de plus en plus extraordinaires. Tout le jour, je restais hébété, incapable d'agir, appelant la nuit de ce qui me restait de forces. Je ne sortais plus. Le moindre geste me coûtait de douloureuses fatigues. Je refusais de voir les gens qui me venaient visiter et j'avais défendu à mon domestique de m'adresser la parole.

Certain jour, un mot que je l'entendis prononcer dans l'antichambre, à quelqu'un qui sonnait à ma porte, m'ouvrit un horizon infini. Certes, j'allais devenir Fou ! Mes veilles s'aboliraient et je vivrais dans un sommeil perpétuel, dans une longue suite de songes. Séparée de la vie animale, ma volonté ne guiderait plus que des rêves divins!

Je me présentais au seuil du Paradis artificiel vainement cherché par le poète. Ce qu'il poursui-

vait dans le vin, dans l'opium, dans l'excitation des vices et des passions, je l'avais trouvé par l'étude du plus subtil de moi-même. Il m'appartenait de pénétrer dans cet éden. Quelques jours encore, et ce Fou qui somnolerait dans le cabanon d'une maison de santé, ce Fou sur la destinée duquel pleurnicheraient tant d'amis, ce Fou égalerait le Dieu des religions. Car je ne doutais point que ma Volonté, s'affranchissant du lien fragile qui la retenait encore au monde physique, ne sût échapper à la mort.

Quelques jours encore, et ce Fou mangerait les fruits de l'arbre de Vie, et rêverait, rêverait son idéal, rêverait pour l'Eternité.

Mais dans un instant de lucidité, — le dernier qui me restait, peut-être, — mes pensées, vagues et molles, se tournèrent vers mes parents. Mon père et ma mère, pauvres vieillards, vivaient encore. A grand'peine, j'imaginai leur douleur devant la folie, devant l'idiotie de leur unique enfant.

Cela ne se pouvait pas. Cette idée, — la dernière aussi, sans doute, que je devais recevoir du monde extérieur, — s'empara de moi, secoua un peu mon engourdissement ; et comme un noyé vers qui vient à son secours, je me tendis vers elle, m'y attachai, m'y cramponnai avec désespoir.

— Je ne veux pas, je ne veux pas ! répétai-je tout un jour à mon domestique terrifié par la loque gémissante et douloureuse que j'étais. Et je me roulais sur le sol, et je sanglotais. Enfin, il comprit, il devina mon appel.

— Pour pas devenir fou,..... pas devenir fou ! lui criais-je.

Il m'emmena aussitôt dans une petite propriété que je possédais en Touraine. Une rivière passait au bas du jardin. Dès le premier jour, je m'y baignai. Je bêchai la terre sans rime ni raison, harassé, mort de fatigue, et bus et mangeai comme un moissonneur.

En moins d'une semaine, je fus sauvé. La vie physique l'emporta sur l'existence toute spirituelle où mon étude m'avait conduit. Ma santé redevint aussi florissante, aussi forte qu'autrefois, et, avec elle, je repris mes habitudes déjà vieilles. J'ai détruit le recueil de mes songes. Je ne rêve plus, ayant épuisé les combinaisons que peut créer une imagination délivrée de toute contrainte. Et quand vient l'heure du sommeil, je me repose jusqu'au matin, sans plus.

IV

LAURENTINE

— On nous présenta. En même temps qu'il me tendait la main droite il éleva la gauche pour me saluer et je vis briller une alliance à son doigt.

L'homme était marié. Une femme partageait la couche de ce monstre, de ce pied-plat dont la personne difforme résumait la laideur, la sottise et la méchanceté de notre race. Aussitôt, j'imaginai que l'intraitable loi des contrastes lui avait donné la compagne la plus charmante. Je fis en une minute le tracé d'un roman où je ne laissais pas de jouer mon rôle. Et comme mes yeux fouillaient trop vivement les yeux de ma nouvelle connaissance, j'abaissai mes paupières. L'image vraisemblable de sa femme y apparut, qui, des limbes du Subconscient, souleva d'étranges convoitises.

Nous passâmes quelques instants vis-à-vis,

arrêtés au coin de l'avenue. Puis l'homme prétexta des visites, me serra de nouveau la main, fit encore briller son alliance et, raide comme un échassier, partit pour son destin.

L'ami commun se préparait à reprendre la conversation suspendue par la rencontre, mais je ne lui permis pas de poursuivre un sujet qui me devenait indifférent.

— Qu'est-il, exactement, ce monsieur ?

— Je t'en ai souvent parlé, le petit Léruns, tu sais...

— Non, dis m'en quelques mots, je te prie, je suis appelé à le voir encore et j'aimerais parfaire son signalement.

— Léruns ? C'est un bonhomme qui porte, suspendues à ses deux bras, la guigne et la chance. Je ne t'expliquerai pas comment, en quelque circonstance que ce soit, il trouve sur le champ, à sa portée, l'antidote du mal qui l'atteint, bien que j'en aie connu mille exemples depuis le lycée où nous couchions lit à lit. Mais tu en sauras assez si je te dis quelle bonne fortune compensa les disgrâces ineffaçables de sa naissance.

« Léruns, à vingt-cinq ans, touchait au plein de sa laideur. Il était beaucoup plus mal que tu n'as pu le trouver aujourd'hui. Il louchait tout autant,

claudiquait aussi bas et sa voix faisait déjà le bruit d'une pelletée de sable qu'on jette sur la chaussée. Mais des rides lui sont venues, depuis, qui cachent ses boutons. Les cheveux blancs qui lui poussent semblent moins raides que ses crins jaunes. Et il porte un râtelier de porcelaine au lieu des chicots noirs qui fleurissaient la jeunesse de sa bouche. Au moral, il était bête et méchant, ignorant comme une carpe malgré les classes, et paresseux. Au social, il mourait de faim. Ses parents lui avaient laissé une situation embarrassée et, plutôt que de se pencher courageusement sur la tablature, il avait renoncé à leur succession. Il gagnait un peu plus de cent francs dans un bureau, et à quatre ou cinq, nous lui donnions un louis de temps en temps, nous lui achètions un chapeau, des souliers, ou soldions les notes qu'il nous apportait parfois, les mains jointes et bégayant de peur.

« Un jour, il nous annonça son mariage. Je n'y pouvais croire. Mais il ne hâblait point. A telles enseignes qu'il me présenta sans tarder à ses beaux-parents, à sa fiancée. Eh bien, mon cher, il entrait dans une famille de millionnaires, de millionnaires fort distingués. La jeune fille qu'il épousait était spirituelle et jolie. Elle lui apportait un cœur pur, un corps vierge, une réputation intacte, cent bois-

seaux d'or et l'amour le plus ardent, l'amour qu'aujourd'hui elle lui conserve encore.

"Je le vois peu. Son bonheur m'agace. Il n'ouvre la bouche que pour parler de ses chevaux, de ses autos, de ses rentes, de son beau-père, de la décoration de son beau-père qui vient d'être promu commandeur. Et je ne sais si je n'ai pas été sur le point d'aimer sa femme, je ne sais si cette exquise Laurentine ne m'a pas mis au cœur un autre sentiment que la compassion ou la colère. Alors, j'ai préféré ne plus la rencontrer, tu comprends ?"

Non, je ne le comprenais pas. Et le crayon que de Léruns l'ami commun venait de tracer, faisait plus vive en moi l'image de sa femme, plus âpre mon besoin de la connaître, plus véhément mon désir de la posséder. Il se produit souvent dans nos cœurs ou dans nos esprits, à vrai dire, je n'ai pas grand souci de l'endroit, des appels, des tourbillons qui nous gagnent vite tout entiers. J'étais emporté d'un mouvement irrésistible vers la femme de Léruns. L'ami commun m'en avait dit assez pour que je susse en quelle maison la trouver, et la semaine ne s'écoula point sans que, le regard arrêté sur la porte d'un salon, je visse entrer le monstre et Laurentine.

O, Laurentine, je t'attendais de pied ferme, ce soir-là, comme je t'attends depuis, froid, le col dressé, les yeux durs. Je t'attendais. Je voulais m'assurer que le portrait que j'avais imaginé te représentait bien. Je voulais savoir si vraiment ta peau blanche se couronnait de cheveux blonds, si ta taille était souple, ta voix grave, ton œil limpide, et cependant si tu portais en quelque trait le sceau des voluptueux instincts. Je voulais reconnaître s'il était un chemin pour parvenir à toi ou si tu devais demeurer la chose du gnome. Et c'est pourquoi, quand il me nomma en passant, j'arrêtai sur toi le regard le plus hardi, jusqu'à faire battre un peu tes narines, que tu avais frêles et mobiles, ainsi que je l'avais prévu.

Souvent, depuis, bouche à bouche et les mains unies, nous avons évoqué cette soirée fatale et recherché les mots que nous y échangeâmes, les gestes que nous fîmes l'un pour l'autre, nos regards, nos soupirs et nos silences immobiles, face à face. Car insensiblement, de hasard en hasard, de rencontre en rencontre, je t'attirai. Si violent, si exclusif qu'il fût, l'amour que tu portais à ton mari ne te contentait point. La nature t'avait créée belle et vibrante, et ta chair souffrait souvent, auprès de laquelle le hideux somnolait. Je l'avais

bien deviné. Et c'est à cause que des nerfs griffaient ta chair et que mes nerfs, à distance, électrisaient les tiens, que je pus te saisir et te pencher sur l'énigme de ta vie.

Souvent, cœur à cœur, nos fronts inclinés l'un vers l'autre, nos yeux joints ou baissés, nous avons énuméré les étapes de notre passion. Un jour, au Bois, je te rencontre, vêtue de rouge, et tu rougis de me voir passer, mordant mes lèvres. Un soir encore, bien d'autres soirs, au bal, au théâtre, je te retrouve, les épaules nues sur des robes légères. Nous ne parlions pas. Le désir nous brûlait les prunelles et nous glaçait les mains. Quand nous nous approchions au hasard de la danse ou des saluts nécessaires, des sursauts, au même instant, nous agitaient. A la fin de cet hiver-là, je m'en souviens, j'osai te prendre les deux mains, comme nous passions dans une serre, chez tes parents, et chercher longuement sur tes seins la place où j'appuyai mes lèvres pendant que tu haletais, raidie, comme morte. Et ce fut un geste que je renouvelai souvent l'été qui vint, que je renouvelai chaque fois qu'un moment de solitude nous était laissé, chez ces amis bonasses qui prêtaient leur villa, leur parc et leurs bois à l'épanouissement de notre passion. Je t'ordonnai enfin de venir à la nuit me

rejoindre dans ma chambre. Et lorsque le silence, l'ombre et le sommeil tombèrent sur la maison, je ne craignais point que tu te dérobasses à ma volonté. Je devinais à chaque minute tes gestes et ta pensée. Je me levai quand, les pieds nus, tu parus au bout du couloir. Nos mains, en même temps, se posèrent sur le bouton de la porte..... Et muets toujours, nous nous sommes étreints, nous sommes tombés sur mon lit, nous sommes devenus amants.

Enfin je pus parler. Enfin la question haletante jaillit de mes baisers, comme sous le pic une source : " Pourquoi as-tu aimé Léruns et l'aimes-tu encore ? " Cette nuit-là, tu répondis seulement par des larmes et des gestes d'effroi. Mais tu n'es pas toujours restée silencieuse, là-dessus, et jamais tu n'as voulu confesser que tu ne l'aimais pas, que tu ne l'aimais plus. Une journée d'épuisantes caresses et de contemplations dévotes ne peuvent empêcher que lorsque j'en reviens à Léruns, tu ne te replies sur cette affirmation opiniâtre : " Si, je l'aime. "

O, que je sais bien te faire souffrir. Je te montre durement la laideur, la bêtise, l'ignominie de ton époux. Je t'enseigne ses trahisons. Je te fais avouer qu'il n'est rien en lui qui séduise ou qui apitoie,

et que sa hideur est détestable, et que son imbécillité offense, et qu'il ne t'aime pas, lui, qu'il chérit seulement ta fortune, ton rang, la renommée de ton père, ton corps parfois, lorsqu'il le peut... Mais tu l'aimes vraiment. Les mots tendres qu'en mes bras tu murmures, ne sont que la pudeur de la volupté que tu y viens chercher. L'amour, l'amour qu'on ne qualifie pas reste au gnome.

Hier, j'ai quitté tes lèvres pour te dire une histoire infâme qui court au sujet de Léruns. Lentement, pendant que le désir le plus chaud tournait dans tes yeux, je t'ai conté les méfaits de cet homme, coupable envers toi et envers ses semblables de fautes sans pardon. Puis je suis revenu à ton corps, à tes baisers, à tes morsures, et je t'ai demandé comme tu gémissais de joie, si tu l'aimais toujours.....

Et tu n'as pas menti ! En m'étreignant, tu as eu le courage de répéter l'irrévocable aveu... Mais j'ai cru que la douleur et que la volupté, tout ensemble, allaient te faire mourir, et de la main je m'efforçais d'étouffer l'horreur de tes cris.....

Pourquoi l'as-tu aimé ? Pourquoi l'avoir choisi, lui, le plus laid et le plus sot ? lui, le seul pauvre qui ne pouvait inspirer de pitié ? Tu n'es ni aveugle ni trop bonne. Tu sais juger des choses et des

gens. Pourquoi l'aimer toujours puisqu'il ne te garde aucune gratitude des dons immenses que tu lui fis et qu'il bafoue ton nom dans les plus mauvais lieux ? Pourquoi, Laurentine, ne puis-je t'attirer entièrement à moi et t'arracher à cet amour indigne ?

Je ne suis pas jaloux. Je ne t'adresse pas un reproche mais une question, la même depuis deux ans. Et peut-être ta réponse ne m'intrigue-t-elle pas beaucoup. C'est pour toi que je voudrais t'entendre parler, c'est tes yeux que je voudrais deciller. Jusqu'au jour où je t'ai recherchée, tu passais au bras du gnome, heureuse et triomphante, le cœur retrait dans un magique amour. Mais maintenant l'angoisse a pénétré le calme de ta passion et tu demandes aussi pourquoi il faut chérir celui que tu chéris ? L'amour lui-même ne vainc plus cette interrogation perpétuelle. Tu ne saurais sourire à ton époux sans que bourdonnent à ton oreille les mots obsédants que j'y ai soufflés le premier.

Ton amour pour Léruns, je le sais, ne t'a pas été dicté. Ma volonté t'attira jusqu'à moi, mais Léruns n'a pas de volonté. Tes parents s'opposaient à ton mariage et voulaient traverser ta passion. Il fallut, pour les fléchir, que la folie hurlât derrière

ton désespoir. En dehors d'eux, qui donc aurait fait lever cet amour en ton cœur ? Un sorcier ?..... Bêtises ! C'est en toi et par toi qu'il est né, comme un ver dans un beau fruit. Et je voudrais pénétrer le mystère de cette naissance, et tu le voudrais aussi..... et nos yeux se rencontrent, et s'interrogent.....

J'ai fait un rêve, l'autre nuit. J'étais en Allemagne, dans cette ville gothique où j'ai terminé mes études. C'était au petit jour, sous une lumière indéfinissablement sale qui suintait d'un carré de ciel pâle suspendu comme un mouchoir au haut des murs d'une prison. Un billot de bois rouge était posé à terre, au milieu de la cour. Mais pour voir les choses, tant elles étaient encore sombres, il fallait les regarder attentivement, et se frotter les yeux. Des gens, qui parlaient à voix basse, attendaient à l'entrée d'un couloir. C'étaient des hommes en uniforme, des gens à casquette, des gendarmes. Des pas retentissaient sous les voûtes. Un groupe venait lentement : des formes rouges, une femme en blanc, les mains attachées, les yeux au ciel, toute pâle, une femme qu'on porta jusqu'au billot. Là, on lui fit incliner la tête, qu'alors je reconnus pour la tienne, Laurentine, pendant que le bourreau, écartant les hommes d'un geste,

saisissait sa hache et la dressait. Et j'étais le valet de ce bourreau. Et je tirais tes cheveux à moi pour te maintenir, et la hache, droite en l'air, ne tombait pas.

V

LE PERTURBATEUR DES HÉRÉDITÉS

L'un repoussa le camembert en disant qu'il ne l'aimait pas et demanda quelque morceau de roquefort dont il pût se régaler.

Son voisin prit du camembert, ce qui lui fut prétexte à déclarer qu'il ne comprenait pas qu'on mangeât d'autre fromage.

Le suivant dit ses préférences pour le munster.

—..... avec du cumin, bien entendu, expliqua-t-il à son vis-à-vis, qui s'en moquait comme d'une guigne.

Puis les bouches s'ouvrirent en même temps et chacun publia, du plus haut qu'il pouvait :

— Moi, j'aime ceci, moi je n'aime pas cela.

— Moi, je n'aime pas les enfants, fit un solo après l'explosion du chœur.

— Moi non plus.....

— Moi non plus.....

Ils étaient sept. Et les sept, du plein de leur voix, approuvèrent.

Ils étaient sept bons amis, célibataires ou mariés, pour la soirée délivrés de leurs maîtresses et de leurs femmes. Que pouvaient-ils faire de mieux, le fromage encore au gosier et les poires à portée de la main, que pouvaient-ils faire de mieux que de s'entreconter des histoires ?

Le premier dit :

— Figurez-vous qu'un jour, — c'est bien le cas de le dire, — j'ai tâté vingt-quatre heures du préceptorat. Je venais de passer ma licence et mon père trouvait que je lui coûtais gros. A la buvette de la Chambre, où il servait les consommations, — ne rougissons pas de la condition des nôtres, — il s'était concilié les bonnes grâces du fameux Tromel, tant par l'obséquiosité qu'il apportait à lui brosser le bas de son dos de ministre, que par le doigté dont il avait autrefois fait preuve en parachevant ses cuites de socialo. Or Tromel voulait faire élever son fils auprès de lui, comme un infant. Il avait besoin d'un précepteur à tout faire : lettres, sciences et langues vivantes. J'étais l'homme de la situation. Il offrait la table, une chambre sous les combles et dix louis par mois.

Le papa m'accompagne jusqu'à la porte, car il

savait bien que sans chaperon je décamperais au premier carrefour. Il sonne, me fait entrer, referme l'huis. Et vers la salle d'études me conduit un larbin en livrée saumon et vert poireau, un larbin pour ministre des Variétés.

Au milieu de la pièce jouait un affreux gosse de sept à huit ans, calamistré, pommadé, verni, rose, gras et blond, en somme ce que d'autres que nous tiennent pour un joli enfant. Le larbin me laisse en cette compagnie et m'annonce imminente la venue de madame. Qu'auriez-vous fait ? Causer avec le petit ? Lui tapoter les joues ? Des blagues! Dans un coin, sur un guéridon, j'avise une assiette où suintait un baba, un odorant baba, un baba tout doré, un baba pour image d'Epinal. Je le prends par le fond de sa culotte, — le baba, — et le mange en trois bouchées.

Musique ! Le gosse se roule par terre avec des cris et des sanglots de veuve. Ce qui fait qu'une belle dame se hâte d'ouvrir la porte et de demander :

— Mais qu'y a-t-il ?

— Je ne sais pas, madame, je ne plais sans doute pas à ce cher petit.....

— Jacques, qu'est-ce que tu as ?

— Il a mangé mon baba ! il a mangé mon baba !

La maman regarde alternativement l'assiette vide, le gosse enflammé d'ire et mon visage que figeaient la stupeur et l'indignation.

Elle saisit alors son fils au moyen des oreilles et lui lance des gifles, par paires, en le traitant de gourmand et de menteur. Mais l'autre ne valait pas la corde pour le pendre, et plus sa mère le calottait, plus il persistait dans son accusation diffamatoire.

Tromel paraît. Mis au courant, il tombe à son tour sur le Jacques têtu dont les protestations assourdissantes, loin de trouver créance, redoublaient la colère et les forces de ses auteurs.

Un quart d'heure de horions, et comme la gorge de mon élève ne donnait plus passage qu'à une manière de râle, les parents de s'excuser, de me supplier de rester quand même, d'être bon, de pardonner.

Je pardonnai. Je passai une indulgente main sur les cheveux de Jacques qui bavait de rage, et m'en fus prendre possession de ma chambre.

Au dîner, cela marcha bien, pour commencer. Tromel faisait des frais, ce ministre ! Madame Tromel étalait de l'érudition littéraire. — Je crois qu'il l'avait connue dans une brasserie du Quartier où elle râclait les pots. Jacques mangeait sans rien

dire, en reniflant, néanmoins, d'une manière qui me donnait de l'inquiétude.

Le fromage, les poires..... mais comme on apportait des gâteaux, le gosse me lance à la tête un verre plein, qui aurait pu me faire mal ou tacher ma cravate, et hurle de nouveau :

— Il a mangé mon baba !

Le lendemain, il fut interné dans un lycée de la banlieue. Je reçus, avec des excuses flatteuses, une indemnité de déplacement, une indemnité de désagrément, une indemnité de remerciement, et Tromel me fit sacrer sous-préfet.

J'ai fait mon chemin, depuis. Mais Jacques persiste dans l'inconduite. Hier encore, on m'en donnait les plus affligeantes nouvelles : n'a-t-il pas tenté de s'évader de Biribi ? "

Le récit était bon. Les autres convives voulurent trouver mieux et se disloquèrent l'imagination pour forger quelque histoire fameuse ou pour maquiller un récit vraisemblable. Un père de famille prêta de sales vices à ses mioches. Un colonial assura qu'entre équateur et tropique il ne pouvait digérer d'autre viande que de négrillons, à laquelle il préférait toutefois celle des petits blancs, hélas si coûteuse au fond de la brousse : cela ne prenait pas. Et le docteur, sans un mot, riait bruyamment

des messieurs qui s'arrêtaient court, honteux de leurs inventions comme un clown d'une culbute manquée.

Brave docteur ! Il avait cependant quelque chose à dire. Mais il se retenait, visiblement. C'est alors que le premier conteur, qui avait plus d'expérience que de jalousie, fit monter un plein panier de champagne, Pommery et Greno, nature, 1904. Il savait qu'on ne résiste pas au vrai champagne, qu'à haute dose, il découd les langues les mieux serrées et fait exploser les secrets les plus profondément enfouis.

Le docteur en but trois grands verres ; un hoquet le secoua des pieds à la tête et jeta des fils de sang dans ses yeux jaunes. Puis il fit signe qu'on eût à se taire et commença :

— J'avais la vocation de la médecine. Une vocation sourde, inexplicable, latente. Car au lycée, je ne mordais que d'une dent aux sciences naturelles, et le temps qu'il me fallut pour doubler le P. C. N. m'aurait dissuadé de poursuivre mes études si une obstination invincible n'avait bousculé les arguments de la trompeuse expérience.

Cahin-caha, je suivais la longue route. Je passais mes examens avec des ficelles et des recommandations. J'espérais d'ailleurs m'en tirer

comme un autre lorsqu'il fallut me mettre à l'accouchement.

Vous avez vécu, n'est-ce pas, la minute atroce où tout nous abandonne, où les forces s'épuisent sur des obstacles croulants, où le plongeon en pleine Seine apparaît à celui qui ne sait pas nager comme la seule chance de repos. C'est en apprenant à mettre au monde les petits des hommes que je connus ce désespoir.

J'avais, avec entrain, passé des nuits à ânonner des nomenclatures. Plein d'appétit, je découpais des cadavres de trois mois. Je reniflais des cancers et suivais en souriant de décourageantes leçons d'anatomie. Mais les cris des petits des hommes me furent épouvantables ; j'éprouvai une mortelle répulsion pour le battement de leurs crânes où les vices et les saletés de l'espèce sont déjà en puissance; mon dégoût, pour la première fois, l'emporta sur ma volonté quand je dus toucher leur peau visqueuse. Vous me comprenez, ô vous qui n'aimez pas les enfants. Vous comprenez que je pouvais trembler de fièvre en franchissant le seuil de l'hôpital, vomir en recevant les poupons des mains de la sage-femme, et tomber en syncope quand pointait, avec le cri suprême de la mère, la première plainte du nouveau-né.

Le patron ne jurait que de puériculture. Il nous tenait des heures au chevet des nourrissons que je haïssais, et dont il veillait à ce que nous prissions bien soin. Il me connaissait, il avait deviné mes répugnances. Il me réservait les plus sales corvées, où ma gaucherie faisait ricaner le troupeau des carabins et des mômières.

Je tombai malade. Je ne dormais plus. J'entendais la nuit des cris d'enfants, des gémissements qui me tenaient à demi dressé sur l'oreiller. A l'amphithéâtre, au café, devant mes livres, je piquais des crises de nerfs. Nerfs, nerfs, nerfs, — c'est mon tic.

J'envisageai la nécessité d'abandonner la médecine et de faire du commerce ou de la bureaucratie. Mais un camarade qui avait passé par là, me conseilla la boisson. Je vécus alors dans l'alcool, l'éther et la morphine jusqu'à l'examen qui terminait mon stage et où la chance daigna sourire à mon héroïsme. Des vacances brûlantes d'air et de soleil purent enfin dissiper le cauchemar de l'année maudite et désinfecter la pourriture de ma santé.

Mais au prix de tant de souffrances, j'avais trouvé le secret de ma vocation : on est destiné aux choses qu'on aime ou à celles qu'on déteste. Et puisque je n'aimais rien particulièrement et que

je détestais les enfants, les nourrissons, les nouveau-nés, je devais être accoucheur.

Je me mis au travail avec courage. Je terminai brillamment des études commencées d'une manière pitoyable et me spécialisai alors dans la partie qui me dégoûtait.

Et pourtant, chef de clinique à Baudelocque, je tremblais encore quand il fallait prendre les avortons dans mes mains, j'éprouvais les plus lancinants désirs de les jeter par la fenêtre, de les étouffer sous les couvertures, de les étrangler, de les tourner comme une fronde et de les jeter contre le mur où ils se seraient si bellement écrabouillés. Je faisais des découvertes, avec haine, avec colère. Mes travaux sur l'hygiène de la première enfance se répandaient dans le monde médical. Les médailles et les prix tombaient sur mes recherches. Je devenais une manière de bienfaiteur de l'humanité, un Jenner, un Pasteur. Mais toujours avec une rage impuissante, une rancune jalouse contre ces sales mioches qui faisaient ma misère et ma gloire.

Vous savez qu'il est d'usage, à l'hôpital, de munir le poignet des enfants qui viennent de naître d'un petit bracelet de chiffons qui porte leur nom et un numéro.

Or donc, un jour, j'en mis deux au monde à moins d'un quart d'heure d'intervalle. Ils reposaient dans leurs lits pendant qu'on achevait de soigner les mamans qui ne s'en étaient point délivrées sans façons. J'étais seul à contempler les têtes rouges aux yeux sans regard et les poignets entourés d'un bracelet où je lisais les noms qui allaient, toute une vie, couvrir l'infamie et la méchanceté. Té, té, té, c'est mon tic. Une sage-femme passa vite. Aussi vite, comme un voleur, je retirai les petits bracelets et les changeai de marmots.....

Ce fut fait en une seconde, inconsciemment, presque. Et je quittai l'hôpital avec le genre de joie que j'emportais du cirque en mon enfance.

Pour une farce, c'était une bonne farce. Je m'étonnais seulement de n'y avoir pas plus tôt pensé. O, la comique interversion ! Un des gosses était né d'une brave ménagère, l'autre d'une fille publique. Et l'enfant de Peitho porterait un nom respectable, participerait à l'honneur et aux joies d'une famille ! Tandis que l'autre, fruit du devoir, irait sans doute grossir l'armée du crime dont parle la bonne presse !

Comment n'y avais-je point songé ? Quel soulagement aux amertumes de ma vocation : je

rendais aux marmots le mal — et le bien — qu'ils me faisaient, en imposant le malheur à ceux qui étaient nés pour la vie satisfaite, en assurant quelque bien-être à ceux que la destinée vouait à l'abjection ! Et les mères, les braves femmes de mères qui dans le même moment tendaient des seins généreux aux larves qu'elles n'avaient point pondues et les couvaient de leur amour sacré ! C'était hautement comique. C'était trop drôle. Il convenait de recommencer le lendemain.

Je ne vous vanterai pas la qualité du plaisir que je trouvai dès lors à répartir avec humour les bracelets des nouveau-nés. Je combinais. Des petits juifs me durent de réchauffer le cœur de mamans bien chrétiennes. Des bourgeoises qui accouchaient maladroitement sur le trottoir et qu'on transportait dare-dare à l'hôpital s'en retournaient au sein de leur confort avec des hoirs d'alcooliques dans les bras. Je m'arrangeais toujours pour donner aux filles-mères l'enfant issu d'un légitime mariage, aux bretonnes des fils d'italiennes, et des bossus à celles qui avaient procréé des gars solides, — bref à chacune selon les œuvres des autres.

Le plus difficile était de troquer les sexes. Il est peu de mères, au moment suprême, qui ne se

tournent vers l'accoucheur pour lui demander : fille ou garçon ? Une fois donnée la réponse, comment dire qu'on s'est trompé ?..... Je l'ai fait pourtant quelquefois.

Depuis la farce initiale, j'ai pris un goût étonnant à mon métier. Je suis heureux. Je suis célèbre. Je suis le grand accoucheur.

Mais de ces enfants d'hôpital, toujours les mêmes, en somme, on se lasse. Il m'a bien fallu pratiquer aussi mes permutations dans la clientèle riche. O, ce n'était pas facile. Je ne savais pas, d'abord, comment introduire un marmot chez les bonnes gens et remporter celui qui venait de naître. Mais la difficulté fit épanouir mon génie. Et je ne tardai pas à trouver de bons trucs pour amener à domicile la fantaisie généthliaque. Non sans danger. Souvent, j'ai senti rigoler la sueur froide pendant l'opération. Que serait-il advenu si j'avais été pris ? Pris, pris, pris, — c'est mon tic.

Tenez, il y a quatre ans, on m'appelle chez un capitaine de cuirassiers, un beau cavalier, un aristocrate. Sa femme met au monde un gros garçon, sur les quatre heures du matin. A midi, je reviens voir s'il y avait de la température. Sous mon bras, dans une serviette d'avocat habilement aménagée, — j'appelais cela une trousse, — ronflait

un bâtard. Le militaire ne me quittait pas. Avec ma longue expérience, trois minutes suffisaient pour faire passer la muscade. Mais il fallait être seul trois minutes, et le capitaine demeurait auprès du berceau, la main sur les balustres. Eh bien, j'ai réussi à faire l'échange sous ses yeux, sans qu'il s'apercût de rien. Mais on vieillit, vous savez, dans ces minutes-là ! Et comme je m'en allais, le gentilhomme, regardant ma serviette, me dit tout à coup:

— Docteur, qu'est-ce que vous avez donc, là-dedans ? Ça remue.....

Ça remuait, effectivement. Mais je ne craignais pas qu'il criât : il avait la bouche emplie d'ouate. Un dixième de seconde, j'ai pensé lancer la serviette au nez de l'imbécile et m'ensauver dans l'auto qui attendait à la porte, et rouler vers l'exil..... Mais je sus répondre en riant, avec de bons yeux : " Je suis un vieux maniaque... c'est mon petit chien... " Chien, chien, chien, — c'est mon tic. Bien vite l'indiscret retourna au chevet de *son* fils.

Que j'en ai vu grandir, des enfants dont on admirait la ressemblance avec papa, avec grand'mère! Quel joli ton de fausset j'ai donné à la voix du sang ! Je suis, je vous le dis, un sublime farceur. Et tous les soirs, avant de me coucher, mes bons tours me font rire aux éclats.

— Pardon, docteur, dit un des convives, dont le visage, au long de l'histoire, avait pâli et puis verdi, pardon, docteur, mais c'est *VOUS* qui avez mis mes deux filles au monde...

— C'est vrai, dit le docteur en buvant un verre de champagne, gorgée par gorgée, c'est vrai, je m'en souviens.

— Mais alors, me direz-vous.....

Et l'homme était à demi dressé, le doigt tendu vers le conteur. Et les dents lui claquaient.

— Que vous dire ? Qu'est-ce que cela peut vous faire, puisque vous n'aimez pas les enfants ?

VI

SULPICE

Tout s'explique. Le remue-ménage de la maison, ce matin. Le cri horrible, brusquement étranglé, que j'ai entendu hier soir. Et mon insomnie. Car on ne dort pas à l'aise au-dessus d'un cadavre. Même sans qu'on sache... Pauvre lingère ! Elle était bien gentille. Elle vivait seule. Pourquoi ? Il n'aurait tenu qu'à elle de trouver en moi un vigoureux protecteur, un ami fidèle et sûr. Elle n'a compris ni mes regards ni mon manège. Tant pis pour elle. La voilà sur la dalle, maintenant, jugulée par le couteau et tailladée par le scalpel. Elle pourrait être là, dans un joli peignoir, les cheveux dénoués, prête pour l'amour, prête pour la nuit sereine. Je la regrette et cependant je lui en veux. Car hier encore, en rentrant chez moi, je nourrissais des espoirs, je préparais une démarche. Sa mort m'atteint plus qu'elle-même. Elle est délivrée.

Moi je reste. L'aimais-je ? Je la désirais, tout au moins. J'allais me déclarer et l'obtenir, sans doute. Je suis un malheureux.

Les journaux disent qu'on l'a retrouvée le matin dans sa petite chambre, derrière sa boutique, à demi-vêtue, la gorge ouverte. Elle a dû être tuée alors qu'elle se retirait chez elle, la journée finie, la devanture baissée. L'assassin attendait, caché derrière son lit. Elle était sortie à sept heures, pour un instant, le temps de faire quelques provisions. C'est le moment qu'il a dû choisir pour pénétrer dans la boutique vide et se glisser jusqu'à la chambre. C'est le moment où je rentrais, aussi. J'ai bien vu qu'il n'y avait personne dans le magasin car en passant je ne manquais jamais d'y chercher le visage de la jeune femme. Je n'ai point remarqué que quelqu'un rôdât aux environs, non plus. Sans doute était-il déjà embusqué. Quelle triste chose. Pourrai-je dormir, cette nuit ?

*
* *

Je n'ai pas fermé l'œil. Sans ma sotte timidité, sans ma patience imbécile et ma mollesse dilatoire, je suis sûr qu'elle m'appartiendrait. J'aurais sauvé cette vie charmante, faite pour l'amour, et une

haleine douce eût passé sur mes rêves, cette nuit. Il me paraissait à cette pensée qu'un creux se formait à côté de moi, dans mon lit, un creux froid, d'un froid de tombe. J'y aventurais quelquefois mes pieds ou mes mains, pour les retirer bien vite, comme si quelque vertige m'avait à la fois attiré et retenu.

Je me suis levé avec l'aube. Peu après j'ai encore entendu des voix brutales au-dessous de moi, dans la boutique. Des gens s'attroupaient devant la porte. La justice était là, qui poursuivait ses recherches. A l'heure habituelle ma femme de ménage est venue faire mon café. Mais que lui prend-il à cette vieille folle ? Elle ne veut pas rester ici quand je n'y suis pas ? Elle a peur ? Elle préfère ne plus venir du tout ? A ton aise, ma vieille. J'en trouverai plus qu'il ne m'en faut.

Et pourquoi n'ai-je osé, en partant pour mon bureau, demander à la concierge de m'indiquer une autre femme de ménage ? J'ai passé vite devant la loge. Je me suis dépêché de sortir, et je n'ai pas suivi la route habituelle, pour ne pas longer le magasin. Aurais-je peur, moi aussi, et de quoi donc ? J'avais envie de courir, en mettant le nez dehors. Mais je me suis contraint de marcher posément. D'où venait cet enfantillage ?

Les journaux, ce soir, disent qu'on connaît le mobile du crime. On a retrouvé tout l'argent du magasin dans un tiroir ouvert et des petits objets de valeur à portée de la main. Aucun meuble n'a été fouillé. La jeune femme était honnête, veuve, et ne fréquentait personne. On croit à la vengeance d'un soupirant évincé — un homme distingué, prétend-on même — qui aurait choisi cette façon crapuleuse de tuer pour égarer les soupçons, car il paraît que la blessure ne révèle précisément pas l'adresse d'un boucher. Le découvrira-t-on jamais ?

*
* *

Les bruits de la rue se sont apaisés. Voici les quelques heures — entre le dernier tramway et la première voiture de maraîcher — où, sauf moi, tout repose. Je suis seul avec le souvenir de la lingère, qui me tient et me trouble. Nous étions donc plusieurs, deux au moins, à l'aimer. Car je l'aimais, je la pleure vraiment. Mais un autre l'aimait plus que moi, un autre dont la passion s'est exaspérée jusqu'au crime... Que fait-il en ce moment ? Voit-il les Furieuses ? Court-il la solitude des rues ou de la campagne ? Ou, sans remords, dort-il le nez dans ses draps alors que la fièvre m'agite ?

L'aube point. Fermons les yeux, pour que la clarté n'en alourdisse pas la fatigue. Mais je vois un visage sous mes paupières, le visage cadavérique de l'assassinée. J'ai froid. Levons-nous et vivons. L'insomnie ressemble plus encore à l'agonie que le sommeil à la mort. Levons-nous et vivons. Voici un jour riant qui se prépare. Que l'air du matin sent bon. Nul ne me voit à ma fenêtre. Nul ne me verra vivre tout au long de cette journée pleine de promesses, où je vais chaudement coudoyer mes semblables..... Et ce soir, je dormirai, sans doute.....

*
* *

Encore une nuit blanche. Une autre idée, cette fois, me tourmentait, une idée stupide. Mais l'ombre est propice aux imaginations ridicules. Je pensais à l'inanité des moyens dont je me défendrais si l'on venait à m'accuser du crime. Pourquoi non ? Songez à une dénonciation anonyme, à l'accusation d'un voisin, de cette femme de ménage qui m'a quitté subitement et sans motif plausible ?

Je suis rentré à sept heures, au moment précis où l'assassin s'introduisait dans la boutique. Quelqu'un m'a-t-il vu ouvrir ma porte ? Je ne crois pas.

J'ai mangé mon dîner froid, seul, comme d'habitude. J'ai entendu le cri affreux, au-dessous de moi, et je me suis couché..... Mais qui le sait ?

N'allons pas relancer, volontairement, le cauchemar de cette dernière nuit. C'est invraisemblable. Et pourtant..... Je suis un honnête homme, soit, un homme au-dessus du vulgaire, sous-chef de bureau aux Finances. Mais justement, on ne soupçonne pas un voyou. Et peut-être des commères m'observaient-elles souvent, alors que je passais devant le magasin en ralentissant le pas pour voir une seconde de plus le joli visage de la lingère. Je passais. Je repassais quelquefois. — Ah, c'est idiot !

La journée n'a pas mieux valu que la nuit. Il me pèse, véritablement, de quitter cette maison et de m'abandonner à l'inquisition des voisins. Je n'ai dit mot à la concierge. Aussi bien, qu'a-t-elle contre moi ? D'habitude, pour me donner mes lettres, elle sonnait et attendait que je vinsse ouvrir. Aujourd'hui elle a glissé mon courrier sous la porte.

Mon courrier se composait d'une lettre. Une lettre des Bouchard qui me demandent d'aller dîner chez eux. Certes non. Ils savent où j'habite et que mon entresol n'est séparé de la boutique que par un parquet bien mince. Ils me parleraient toute la soirée de l'assassinat. Merci non.

J'ai fait l'expérience du bureau. " Mais dites donc, c'est au-dessous de chez vous que cela s'est passé. Racontez-nous cela. " J'ai dû m'enfermer pour échapper aux importuns. Et tantôt, goguenard, suffisant, le Directeur de la Comptabilité ne m'a-t-il pas dit : " Eh, eh, un crime passionnel..... Sulpice, avouez-le donc. C'est vous qui avez fait le coup. " Il plaisantait, mais je n'aime pas ces plaisanteries-là. Je ne savais que lui répondre et j'ai dû devenir blême, avec une grimace de la bouche...

Vais-je dormir ? J'ai pris du chloral chez un pharmacien de mes amis.

*
* *

Autant d'heures et de demies sonnaient à ma pendule, autant je forgeais de nouvelles preuves de ma culpabilité. J'ai allumé ma veilleuse. Puis ma lampe. J'ai voulu lire. Mais ma bibliothèque ne renferme que des écrivains logiques et impitoyables, et les phrases de Balzac ou de Mérimée sous lesquelles j'essayais d'étouffer l'idée fixe me pénétraient profondément et faisaient lever en moi d'incessantes angoisses, soulevaient du chaos de mon esprit quelque nouvelle et précise accusation.

Savez-vous tout ce que je trouve pour témoigner de mon innocence ? Ces feuillets. Si j'étais emprisonné et qu'on fouillât chez moi, ils seraient seuls à plaider ma cause. Mais quelle valeur probante y attacherait-on ?

*
* *

Ils prétendent que leurs recherches se circonscrivent et qu'ils suivent une piste. Que peut en penser l'assassin ? J'ai peur que cette piste n'aboutisse ici même.

Ce n'est pas moi, voyons. Je n'aurais pas été le jouet d'une hallucination. Qu'ai-je fait, minute par minute, ce soir-là ? Je suis descendu du tramway. Je me le rappelle bien. J'ai aidé une vieille dame à en descendre à son tour et j'ai traversé la rue. J'ai regardé dans la boutique de la lingère, où il n'y avait personne. Mais je n'y suis pas entré. Non, puisque je suis entré chez moi. Le gaz sifflait dans l'escalier. Je m'y revois. Ma pendule disait sept heures dix, et j'ai quitté le Ministère à sept heures moins un quart. J'ai eu exactement le temps de rentrer. J'ai mangé. Le couvert était mis dans la salle..... des sardines, une cuisse de poulet, une salade..... de la romaine ou de la mâche ? de la

romaine, oui. J'ai lu en mangeant, j'ai lu les Débats et je me suis servi de la bande pour allumer une cigarette. O, c'est à ce moment que j'ai entendu le cri..... J'ai continué à fumer, mais je tremblais. J'étais bien chez moi. Ma cigarette s'est éteinte.

Non, non, ce n'est pas moi l'assassin.

J'aurais plus de peine à en persuader d'autres. Les magistrats ne comprennent pas comment, le coup fait, l'homme a pu s'enfuir. Il faut qu'il ait sauté dans la cour et, de là, dans la cour d'une maison voisine. Ah, s'ils y pensaient, ils auraient vite établi que c'est moi et que j'ai monté à mon entresol par l'escalier, à pas de loup, ou bien par la fenêtre, avec une corde, avec des draps.....

Ils auraient dû m'interroger. A moi, le plus proche voisin de la jeune femme, ils ne demandent rien. Si j'allais les trouver ? Non, demeurons coi. Évitons cette maladresse. On dirait que je fais tout ce que je peux pour me compromettre. Je ne parle à personne, je n'ai toujours pas de femme de ménage. Ma maison est d'un sale ! Jamais je n'avais autant souffert de la tristesse de mon logis. Ce lit défait, cette lampe qui fume, et la vaisselle grasse entassée dans la cuisine ! Si je dînais au restaurant ? Si j'allais au théâtre, ensuite ? Mais je me sens comme enchaîné à cette maison et je

n'y rentre pas en hâte pour la fuir aussitôt.

Je viens de saigner du nez. J'y suis sujet. A la moindre fatigue, j'ai la migraine, et cela se termine par une hémorragie. Je l'attendais : il y a cinq jours que je ne dors pas. Cela m'a pris au milieu de ma chambre, quand je me rasais, et des gouttes de sang ont coulé sur le tapis. Il faut que je les lave. Quelle charge contre moi si l'on perquisitionnait !..... Mais à quoi bon les enlever ? J'avais saigné du nez trois semaines auparavant, et il doit en rester quelque trace je ne sais où, partout peut-être. Il y a partout des taches de sang. La vie est une pluie de sang, un éparpillement de gouttelettes rouges qui dénoncent sur nous et autour de nous des crimes que nous n'avons pas commis..... Il y a de l'arsenic dans tous les fauteuils et du sang sur toutes les mains, sur tous les murs, sur tous les linges. L'enfant porte sur sa peau blanche la preuve des meurtres les plus hideux.....

*
* *

Un jour, j'ai cru accoler la fortune. Je venais d'acheter, de mes économies de jeune homme, un billet de loterie qui portait, — cela ne s'oublie pas, — le numéro 0796643. Une heure après le

tirage, je me jette sur le premier camelot qui criait la liste, et en tête du papier, je vois en gros chiffres mon numéro. Ah, toutes les lumières du ciel se mirent à danser devant mes yeux, toutes les musiques chantèrent dans mon cœur. Je pris un fiacre pour rentrer à la maison, et la route des triomphateurs était la mienne. Mes yeux fouillaient en maîtres le corps des femmes. Il me semblait que l'univers se rétrécissait autour de moi pour mettre à ma portée ses plus secrètes perfections, ses plus enivrantes voluptés. Et toute la nuit, vainqueur du sommeil, je pus, ma liste en main, échafauder des rêves, étayer des projets et les culbuter. Quelle minute exquise lorsque je me relevai, dans le parfum de la nuit chaude, pour regarder les lumières de la ville où j'allais enfin régner !

Le lendemain, les journaux annonçaient l'erreur d'impression : le numéro gagnant, le vrai, était 0796043, avec un 0 sans queue. Je n'y croyais pas. Puis je l'ai lu dans une deuxième feuille, dans une troisième..... Alors j'ai compris et, de toute la hauteur où je m'étais élevé, je suis tombé en suffoquant, je me suis écrasé sur le pavé gluant de la pauvreté !

Aujourd'hui, je viens de faire une chute aussi

douloureuse. Plus encore, car j'ai roulé dans la tombe puante et noire d'où je me croyais hors. Et je sais bien qu'on va m'y ensevelir :

Ce matin, je sortais, toujours silencieux et méfiant. « Monsieur, me crie la concierge, monsieur, ils l'ont arrêté ! C'est un commis de chez Servin, un épicier. Ils le suivaient depuis trois jours. Un de ses camarades l'a dénoncé. »

Les journaux du matin disaient l'arrestation et les charges relevées contre l'homme. Il avait quitté l'épicerie sans mot dire, à six heures, et on ne l'avait revu qu'au moment du coucher, changé, défait, les yeux rouges. Lui aussi, il aimait la petite lingère et ne s'en cachait pas. C'était lui, à n'en pas douter. J'ai respiré largement en lisant ces détails et j'ai respiré toute la journée comme si les trois quarts de mes poumons se reprenaient à vivre. J'ai chanté. J'ai blagué avec tous ceux que j'ai vus, les employés, les garçons et la cuisinière de mon petit restaurant. J'ai vécu, j'ai revécu. J'ai pensé à des choses chères, à mes amis, à la campagne où j'irais bientôt, quand les feuilles reverdiraient. J'ai espéré.....

Et tout est fini : on a relâché le malheureux. Son alibi est sûr et navrant : il avait couru au chevet de sa mère mourante, sans rien demander

à son patron, injuste et dur, qui n'accorde aucune permission. Ce n'est pas celui-là. Je ne me lasse pas de lire le journal où cette nouvelle est annoncée. Voici le portrait de l'épicier. Ils donneraient aussi bien le mien..... Et je n'ai pas d'alibi, moi..... O, je vois clairement que tout m'enserre et que je n'y échapperai pas. J'étais si heureux cet après-midi ! Je n'aurais rien dû lire, j'aurais dû prolonger au moins cette illusion.....

*
* *

Quand vont-ils venir ? Ils savent que c'est moi. Je n'en doute plus. Mais ils jouent avec ma terreur. Ils attendent que je m'enferre. C'est une question de jours.

J'avais parlé naguère à mon cousin Jacques de la jolie lingère, ma voisine. Je lui avais dit combien elle me plaisait et que je me sentais prêt à l'aimer. Je la lui avais montrée une fois, vive et grassouillette, au fond de son magasin. Or Jacques est venu me voir dimanche. Il est venu le matin et revenu le soir. Il a sonné longtemps, et je n'ai pas ouvert. Il a glissé sa carte sous la porte. Je me tenais dans l'antichambre. J'ai vu le carton blanc passer sous le bourrelet, j'ai entendu les pas

s'éloigner sur l'escalier. Que voulait-il ? C'est clair !

Le lendemain matin, les journaux m'apprirent la dernière découverte de la justice : sous le pot à eau de la jeune femme on a trouvé un bout de filin de coton blanc, épissé selon la théorie..... Peut-être voulait-il l'étrangler ? Mais ce qui est sûr, c'est que j'ai servi dans la marine et que je possède un petit yacht à Maisons-Laffite, un cat-boat dont les manœuvres sont aussi de coton blanc.....

Je ne sortirai plus. Qu'ils viennent donc, qu'ils viennent ! J'en serai quitte. J'ai si peur de la nuit qui tombe que je vais allumer des lampes dans toutes les pièces.....

* * *

J'ai dormi, je crois que j'ai dormi quelques instants, les yeux ouverts. Au réveil, j'ai vu la jeune femme sur ma descente de lit, à demi-nue, la gorge ouverte, dans une flaque de sang. Ses yeux se fixaient sur les miens. Puis, lentement ils se fermèrent, lentement. Alors, je me suis approché d'elle, et elle a disparu. Je me suis retourné : elle était sur mon fauteuil, saine et rose, et elle cousait.

Cela m'a fait quelque bien de la voir ainsi. Je me suis étendu sur mon lit, tourné vers l'apparition. Elle a crié, une plaie rouge s'est creusée dans sa gorge, elle est tombée. Et j'ai encore été vers elle, qui disparut pour apparaître plus loin, après à se dévêtir. Pendant des heures elle a vécu et elle est morte devant moi. Un moment — je l'avais acculée à la cuisine — j'ai eu envie de la frapper. J'ai saisi un couteau et j'ai marché sur la vision qui était penchée sur le seau à charbon. Je l'ai saisie par les cheveux — j'ai bien senti ses cheveux dans ma main — et j'ai enfoncé la lame dans la gorge renversée — ô, du sang tiède m'a inondé le visage..... Et j'ai dormi tout de suite après, j'ai dormi quelques minutes encore.....

Il fait clair, il fait grand soleil. C'est la fin. Il y a quatre jours que je ne suis sorti, que je n'ai mangé. Des gens ont sonné hier à ma porte. Mais ce n'était pas encore eux : ils l'auraient enfoncée. Je crois qu'ils viendront aujourd'hui. S'ils ne viennent pas, j'irai les trouver, j'avouerai..... Je raconterai tout. Il faut en finir.

* * *

Ils ne viennent pas. C'est la nuit qui vient. Je

n'ai plus de pétrole. J'aurais tant voulu qu'ils vinssent aujourd'hui..... Des mains de femme, de très belles mains de femme..... Je baisse les yeux devant les glaces. J'ai peur de m'y voir. Je ne me verrai pas. Je sens que ma barbe est longue, en passant les mains sur mes joues... des mains de femme, de très belles mains de femme... et il me semble que je tâte aussi des rides, des trous dans mon visage. Voici une ombre qui se détache du mur. C'est encore elle. Mais elle marche vers moi, maintenant, elle me menace. C'est elle qui tient le couteau, ...de ses mains de femme.....

***

J'ai avoué. Je me suis rendu. Je suis en cellule. Le juge d'instruction m'attendait. Et devant l'avocat que j'ai choisi au hasard sur un papier, il m'a tout de suite interrogé. C'est bien simple : je suis entré à sept heures chez la lingère, je me suis caché derrière son lit, elle a fermé le magasin, elle est venue dans sa chambre et comme elle s'apprêtait à se dévêtir, je parus. Elle s'est refusée à moi. Je l'ai menacée, elle a couru vers la porte. Je l'ai saisie, terrassée, frappée. J'ai cherché à l'étrangler avec le bout d'écoute de mon bateau. Elle luttait toujours.

Alors, j'ai pris un couteau, je l'ai égorgée..... Sur la table du juge j'ai jeté mon mouchoir, noir du sang qui avait coulé de mes propres veines.....

Je vais si bien dormir. C'est fini ! Mon avocat est venu me voir. C'est de lui que je me méfiais le plus. N'allait-il pas chercher à me trouver innocent malgré moi ? Mais il est jeune et bête. Il cherche seulement à démêler la psychologie de mes amours. C'est là-dessus qu'il veut bâtir sa défense. J'ai sommeillé pendant qu'il me parlait. Depuis le jour du crime, combien d'heures ai-je dormi, combien de minutes, plutôt ?

Ils m'ont bien mal fouillé avant de m'enfermer. J'ai ces feuillets sur ma poitrine. Mais il ne faut pas les garder : ils pourraient jeter le trouble dans l'esprit des jurés qui m'enverraient au bagne... ou au cabanon, à perpétuité... Ce n'est pas cela que je veux. Et pour détruire ces feuillets où nul n'a besoin de lire, je les déchire, je les mâche, je les avale....

VII

MAUDEROY

— Je saluai civilement, — à la manière des civils, — un commandant qui entrait dans la caserne que je quittais, et me trouvai en pleine ville de Reims, hâlé, le cheveu court, libéré de mes devoirs de territorial.

Sur le chemin de la gare, je commençai de méditer des lieux communs touchant les étapes de ma jeunesse, marquées par le port de l'informe uniforme. A la hauteur du faubourg de Laon, je reçus un coup de poing dans le dos. Je me retournai.

Le hasard vous a-t-il mis quelque jour en face d'un ami d'enfance, d'un ami bien cher dont la vie vous avait vingt ans séparé ?

Mauderoy me tenait par les deux épaules. Nul écran de barbe, nulle barre de moustache ne cachaient son sourire de bon gosse, et je le

retrouvais, sous les marronniers, aussi jeune, aussi séduisant, aussi près de mon cœur que du temps du hideux lycée.

Je ne sais si vous comprendrez la profondeur de mon émoi. J'ai perdu mes parents, et que non pas d'hier. Avec mon imbécile de sœur et le reste de la famille, je suis congrûment fâché. Je donne le nom d'amis à quatre ou cinq célibataires de ma sorte qui ne me prêteraient pas cent sous si je mourais de faim. Et il y a longtemps que les femmes ne valent, pour moi, que par la douceur de leur peau et la modicité de leur tarif. Mais Mauderoy, retrouver Mauderoy ! Mes mains en tremblaient d'aise, mes yeux se mouillaient pendant que mon ami, la bouche ouverte par un grand rire, se tapait sur les cuisses.

Trois heures après cette rencontre fortunée, je dînais avec lui, dans la salle à manger d'un vieil hôtel que cachaient l'ombre et le silence de la cathédrale. Mauderoy parlait. Et son existence extraordinaire défilait en tableaux colorés, en images cocasses, en caricatures énormes. Quand ce vint à la pipe et aux liqueurs, il congédia, d'une tape sur les fesses, la jolie petite bonne qui nous avait servis, et m'expliqua des choses :

— Oui, je possède et j'habite, très bourgeoise-

ment, la maison de ma feue tante Brémontier, propre sœur de défunt mon père. Quel caillou, quand j'y pense, cette vieille folle ! Il fallait la voir à la place où tu te vautres, il fallait la voir, sur les huit heures du matin, en camisole et bigoudis, tremper des mouillettes surchargées de beurre et de miel dans une soupière de café au lait ! Elle ne faisait qu'un repas par jour, la chère dame, mais assez copieux pour nourrir une demi-douzaine de porcs, sans compter les truies et les gorets. Elle allait ensuite à l'église et rentrait pour me regarder déjeuner, retournait ès sacristies jusqu'au soir et se couchait comme je mangeais la soupe. Le jeudi, pourtant, elle se promenait une heure à mon bras, et le samedi, recevait de six à sept l'élite de la société rémoise en fait de vilains curés, de robins et de culottes de peau. Voilà l'existence qu'elle m'a fait partager pendant deux ans. Quel purgatoire !

Bien content de la trouver, au fond. Le séjour de Sierra-Leone ne me valait plus rien depuis l'histoire des deux nègres et du tonneau de pétrole..... tu sais bien, dans le même temps qu'on m'accusait d'avoir fracturé le coffre-fort de la Compagnie..... Je rentre en France. Au débarqué du paquebot, il me restait juste ce qu'il fallait d'argent pour pren-

dre un billet de troisième et acheter une paire de gants. Jamais la tante ne m'aurait pardonné de revenir les mains nues. La vétusté de mes habits et la pénurie de mon bagage ne pouvaient la choquer. Cette femme de cœur admettait qu'on fût pauvre. Mais avec des gants, des gants jaunes, de préférence.

Je l'avais quittée, six années auparavant, teinte en blond pâle, vêtue de soie bleue et mariée au colonel Brémontier. Je la retrouvai à moitié chauve, édentée et veuve. Le colonel avait cassé sa pipe dans des circonstances mémorables que je te conterai dans un instant. Cela facilitait les choses, car je prétendais vivre en rentier chez la tante, à ses dépens, et le grognard aurait peut-être, lui vivant, contrecarré mes projets. Mais son épouse fut trop heureuse de m'ouvrir la grande chambre bleue qui touchait à la sienne : elle crevait de peur dans son hôtel, et mes biceps faisaient de moi un riche gardien. Elle en oublia de me parler de l'histoire de l'argenterie... oui, l'argenterie au pégal... je ne te l'ai pas racontée ?

En deux mots, sache qu'à mon départ pour Java, la vieille m'avait nanti d'un viatique si dérisoire que pour me faire quelque argent je m'étais trouvé contraint de porter son argenterie au

Mont-de-Piété, — sans prendre son avis. Neveu honnête, j'avais ensuite introduit les reconnaissances dans les écrins vides. Et pourtant, quelle lettre m'écrivit le colonel, trois mois après !

Mais c'était oublié. Je revenais, avec un lot de revolvers et mes biceps. Pour me tenir auprès d'elle, la veuve Brémontier m'en aurait pardonné bien d'autres.

Le premier soir, me fut contée la mort du colonel. Je n'ai jamais connu plus bête que ce bonhomme. Il avait étudié à Polytechnique et servi dans le génie. Cela le classe. On trouve encore des militaires intelligents : ce sont les capitaines d'habillement. Le crétinisme d'un officier est égal au produit de son instruction générale par le carré du nombre de ses galons. $Q_m = ig^2$ comme nous eussions dit au mauvais vieux temps. Brémontier était donc un bel abruti. Matin et soir il prenait son Pernod à la maison en lisant l'*Echo de Paris* devant une table que le café du Nord lui avait cédée. La nuit, quelquefois le jour, il chassait le chien.

Non, il ne chassait pas *avec* un chien. Il chassait LE chien. Car lorsqu'il entendait japper la bête de St Roch, le guerrier devenait enragé. Seule, l'occision de l'animal le calmait. Pièges, collets, matraques,

hameçons, revolvers, harpons, boulettes, cannes-fusils, pistolets, carabines, fusées asphyxiantes et dynamite, un arsenal complet lui servait à détruire les chiens. Et il en tuait, le gaillard ! Je ne sais si un pauvre cabot a jamais hurlé à sa portée sans payer cette insolence de sa vie. Je me rappelle avoir accompagné le colonel dans la poursuite d'un caniche marron qu'il abattit à coups de trique aux environs de Loivre, à des lieues de Reims. Il avait quitté sa maison nu-tête, en pantoufles, et je le vois encore sous la pluie battante, piétinant le corps de son ennemi : "Ah, tu hurlais à la mort, ah, tu hurlais à la mort ! Eh bien, c'est à la tienne que tu auras hurlé ! " — Son refrain sur tous les cadavres.

Une nuit, le colonel Brémontier se réveille en sursaut. Il y en avait un qui hurlait dans le jardin. Il enfile un pantalon, décroche un fusil, glisse dans le tonnerre deux cartouches de chevrotines, ouvre sa fenêtre, trébuche et tombe sur son flingot. Une forte détonation. Le colonel était mort, la charge dans le ventre. Voilà ce que la tante me raconta en versant les larmes obligées. Entre nous, je crois que le militaire était saoul, car il avait acheté une bouteille d'absinthe le jour même, qu'on retrouva très entamée après les obsèques. Et, à moins que

la tante ne lui ait demandé une goutte de consolation..... Mais elle ne buvait pas. C'est une justice à rendre à sa mémoire. Le colonel était mort ivre. Qu'il repose en paix.

Nous prîmes nos arrangements, la tante et moi. Je devais vivre en sa maison et chercher une petite place, moyennant quoi elle m'accordait une mensualité de dix louis. Car je dois te dire qu'elle était riche et que de son héritage, dont j'ai déjà mangé un bon morceau, il me reste au moins vingt mille livres de rentes.

La vie fut d'abord toute douceur. Outre des femmes agréables, on trouve à Reims de bonnes choses à manger et à boire. Paris n'est pas loin, où des démarches m'étaient un prétexte à tirer de crapuleuses bordées. La tante avait à son service un fin cordon bleu et changeait souvent ses femmes de chambre, qu'elle choisissait toujours fraîches et avenantes. Pour jouir de tout cela, j'acceptai de faire le joli cœur aux réceptions du samedi.

Elles se donnaient dans le grand salon où l'on ne pénétrait que ce jour-là. Et la première fois que j'assistai à l'enlèvement des housses de dessus l'Aubusson — pour qui sont ces serpents ? — je m'étonnai d'une ombre ovale qui s'étendait sur le mur à l'endroit où j'avais connu, jadis, une glace

du genre médaillon. Je demandai à la tante Brémontier ce qu'elle en avait fait. La bonne femme de changer de conversation. Mais je la tenais. Je lui infligeai la question toute la journée, si cruellement que malgré ses répugnances elle dut me dire ce que je voulais savoir : la veille de la mort du colonel, la glace s'était fendue dans toute sa longueur, sans qu'on pût autrement expliquer l'accident que par la nécessité, pour ce meuble de famille, de prédire un malheur. On la fait réparer. Six mois s'écoulent et elle éclate de nouveau, quelques jours avant le trépas de mademoiselle Reine Mauderoy, en religion sœur Sophie de la Miséricorde, notre sainte parente.

Et la tante Brémontier, terrorisée par l'abomination des coïncidences, s'était débarrassée du sinistre médaillon. Mais avare, encore plus que superstitieuse, elle l'avait vendu à quelque brocanteur.

— Ah, ma tante, lui dis-je en croyant plaisanter, que ne l'avez-vous détruite ! Elle existe toujours, cette glace. Elle vous connaît, elle est de la famille. Et, où qu'elle soit, elle se brisera la veille de votre décès.

La vieille ne riait pas. J'avais mis le doigt sur la plaie, j'avais porté la sonde dans la plus

douloureuse de ses terreurs. Elle ne regardait jamais sans trembler l'ombre ovale qu'à y pendre vingt ans la glace avait laissée sur le mur. Et lorsque je la voyais immobile, silencieuse, les lèvres rentrées dans la bouche, je devinais bien où allaient ses pensées et le point d'interrogation qui lui dansait dans le ciboulot.

La vie s'embua de monotonie. J'avais goûté de toutes les qualités de champagne, de toutes les espèces de rémoises. Paris ne me tentait plus, à cause de l'histoire du chèque..... tu sais..... le chèque sur le Crédit Lyonnais..... A la maison, une forte bonne, qui m'avait amusé les premiers jours, me témoignait pour lors une passion excessive. La tante m'embêtait avec son petit emploi. Je ne trouvais rien qui fût dans mes cordes. D'ailleurs, je ne voulais pas travailler et je n'esquivais ses criailleries qu'en parlant de la glace, la terrible glace ovale..... Chaque fois, cela lui clouait le bec pour huit jours.

Un samedi, Me Lantiponois offrit de me prendre dans son étude. Avec le tabellion, il y avait ce soir-là chez ma tante le curé de St Rémi et le général des Michettes, frère d'armes de feu mon oncle. C'était un coup monté. La bande s'égosillait à me vanter l'état de clerc de notaire. Chacun traitait la

question de son point de vue. Le notaire parlait contrats, le sorcier famille et morale, le militaire économies. O, la dégoûtante vision de ces sales bourgeois éclairés obliquement par un vieux quinquet, vautrés sur l'or et la tapisserie, sirotant du thé pisseux, et molestant un brave petit homme sans malice !

Quand ils furent au diable, la veuve Brémontier me demanda, sur le ton de la hargne, pourquoi je n'avais pas accepté la proposition.

— Pourquoi ? Parce que j'ai autre chose en tête !

— Et quoi donc, s'il vous plaît ?

— Quoi ? la glace. J'ai vu la glace aujourd'hui. Je l'ai vue, accrochée au derrière d'une voiture de déménagements.

— Ce n'est pas possible !

— Si fait. Je la connais bien, parbleu. C'était elle.

— La glace ! la glace ! Mais elle n'était pas.....

— Non, elle ne l'était pas. Elle est *encore* intacte.

Et la tante, à dater de ce jour, n'osa plus me souffler mot du petit emploi.

Mais l'existence me pesait lourdement. Avec ma mensualité, la gratte et certaines combinaisons, je me faisais au plus quatre ou cinq cents francs,

ce qui est maigre pour se distraire. Une bonne, toute jeunette et simplette, qui quitta la maison avec quelque embonpoint, fit du scandale, et la tante dut lui lâcher la forte somme qu'elle prétendit, vieille sauterelle, reprendre sur ma pension. Je parlai de chasser, d'avoir un chien : crise de larmes et hurlements. La boîte était un enfer et, en ville, on m'en voulait..... au cercle,..... au café,.... ailleurs encore. Pour comble d'infortune, la tante se portait mal, son petit cœur ne fonctionnait pas à merveille, et je faisais l'infirmier, je posais des ventouses. O, comment te dire l'horreur des longues journées passées entières dans une maison qu'écrase une noire cathédrale, où tourne une maniaque, pendant que la pluie crépite sur le pavé! J'en vins à regretter le temps où pour quelques pesos j'organisais, famélique bravo, des révolutions dans les Honduras ! Je ne savais même plus me servir de la glace ovale. Elle finissait par m'impressionner, cette histoire.

Un jour, un dimanche qu'il gelait dur, je déjeunais ici même, et la tante, en me regardant, grelottait au coin du feu. Bon repas : des huîtres fraîches, un lièvre rôti, une langue de bœuf au madère et du vin d'Écueil. J'avais mon appétit des grands jours.

Et voilà qu'au dessert — je pelais un beurré gris — un bruit éclatant retentit au-dessus de nos têtes, dans la chambre du colonel, un bruit affreux de chute et de verre brisé. La tante se dresse près de la cheminée, blanche et muette. Nous nous regardons longtemps sans rien dire, la terreur aux yeux. Puis, je prends la vieille par la main, et, toujours en silence, nous montons lentement l'escalier sombre. Vingt-deux marches. La veuve Brémontier s'arrête enfin devant la chambre de son époux, tenant à deux mains son cœur qui dansait la plus macabre des gigues, et gémissant d'une voix de l'autre monde : " Non, je ne veux pas, je ne veux pas voir..... ".

Je tournai le bouton et poussai la petite dame. Une chambre froide éclairée par le soleil cruel de l'hiver. Des meubles suant la mort. Une odeur de sépulcre. Au mur, dans un rayon brillant, un sabre, une croix d'honneur, — la croix de mon oncle ! Et, au milieu de la pièce, sur le parquet bien ciré, gisait la glace ovale, la glace ovale du salon, brisée en mille morceaux.

Je recueillis aussitôt le corps inanimé de la tante Brémontier, et son dernier soupir : l'anévrisme avait fait son œuvre.

Hein ? ce n'est pas vrai ? il n'y avait pas de

glace ovale sur le parquet, en morceaux ? Si, monsieur. Et cela ne pouvait me surprendre : je l'avais moi-même accrochée à la paroi, l'avant-veille, avec de la ficelle d'épicier. On en vend partout, des glaces ovales. Et que veux-tu, elle n'en finissait pas de vivre, cette vieille folle !

VIII

FRANTZ

— Encore ce parfum ? Patchouli ? Peau d'Espagne ? Je ne m'y connais guère, et voilà les noms d'odeurs que je crois bien démodées.

Mais on a passé dans mon cabinet. On est venu chez moi. Je suppose qu'on ne songe pas à en partir trop tôt.... Ne faisons pas de bruit. Personne ne pouvait nous entendre rentrer.... Réfléchissons.

Sur ce calepin, d'abord, déjà bien usé, inscrivons: neuvième et dernière visite à M. de Meyer. Il cherche à gagner du temps, parle de ses affaires qui absorbent en ce moment toutes ses disponibilités. Mais comme je lui rappelle que les fonds dont j'ai besoin s'échelonneront sur plusieurs années, il abandonne cette défense et s'en prend à ma découverte même : " En somme, dit-il, vous avez surtout une grande confiance, et il faut qu'à

mon tour je vous donne la mienne. Et si vous vous trompiez ?" Je ne retrouve plus exactement les termes de ma réponse, mais j'ai eu le tort, croyant le décider, de parler d'un autre philanthrope que mon œuvre intéressait. Alors M. de Meyer change complètement de visage. Ses traits se détendent, tout regard meurt dans ses yeux, et d'une voix molle, d'une voix d'homme ailleurs, il dit : "Cela vaut mieux, docteur, allez le voir. Moi, je n'ai pas d'argent. Je le regrette."

Bien attachant, ce calepin. J'y note l'histoire des démarches que j'ai faites depuis six ans auprès de quarante-sept philanthropes, hommes d'affaires ou politiciens, et auprès d'un prince souverain, pour les amener à protéger, ou plutôt à commanditer ma découverte. Je suis sûr de mon fait. En ce moment, par exemple, bien assis dans mon cabinet, le pouls normal, la respiration assurée, le cerveau lucide, je puis affirmer de tout mon savoir et de toute ma conscience que je tiens la guérison de la tuberculose, — non celle des poètes qui toussotent, mais celle des gens condamnés, des mourants. Des preuves ? Mes recherches, mes études et mes expériences consignées sur un gros registre qui est là, dans le coffre, sous clef. Des témoignages ? Mon élève, Maud Iuggenham, qui passe son

doctorat dans quelques jours et qui possède chez elle le double du registre. Des guérisons ? Aucune guérison. Je n'ai pas encore cherché à guérir. Pour rendre la vie à un tuberculeux, il faut le soigner sept ans sans qu'il échappe aux mains de son médecin. Il faut le cultiver comme une plante de serre, en dosant sa nourriture, l'air qu'il respire, la chaleur qu'il reçoit. Il faut lui épargner toute peine et graduer ses plaisirs. Or, qui donc s'abandonnerait à mes soins, maintenant ? Des pauvres, des désespérés ? Mais où trouverais-je l'argent nécessaire pour les nourrir et les traiter pendant sept ans, pour faire construire le sanatorium où ils devront ressusciter, et pour vivre moi-même en me penchant sur leur mal ? Il me faut cinq cent mille francs.

Je les cherche. Je veux dire que je les ai cherchés. Je ne les trouverai jamais. Ils sont tous les mêmes. Que les pousse le lucre, la gloire ou même un sentiment philanthropique assez sincère, ils sont tous les mêmes, ils ne comprennent pas. « Nous ne demandons pas mieux. Mais nous n'avons aucune compétence pour juger vos travaux. Il faudrait une expérience réelle, des preuves de guérison. Essayez d'abord sur deux ou trois malades. Vous n'avez pas du tout essayé ? Alors,

vous n'êtes pas sûr de vous. Mais essayez donc. Prenez-en un ou deux chez vous. Vous avez bien les moyens de faire ce sacrifice. Nous irons les voir de temps en temps. Et même, est-il absolument indispensable de les isoler ? Pour commencer, ils pourraient rester chez eux, cela vous serait moins coûteux.... Ils viendraient pour les piqûres, car vous devez leur faire des piqûres, on soigne tout par les piqûres. " Les uns louchent sur ma redingote, — chaque fois qu'on m'indique une occasion de philanthrope, je suis sûr de ne trouver que des redingotes râpées à me mettre — les autres, dès le début, me proposent des combinaisons financières inavouables. Et le dernier, ce M. de Meyer, qui me tient cinq mois en haleine pour me lâcher dès que je lui en fournis si maladroitement l'occasion ! C'est fini. Je ne vois plus personne !

Au début, cela m'irritait. Les premiers richards qui m'envoyèrent promener ne se sont jamais trouvés aussi proches d'une gifle. Puis j'ai désespéré. En revenant de ces mortifiantes démarches, j'ai versé ici, tout seul, des larmes brûlantes comme le feu. Enfin, l'habitude est venue. J'ai relancé la commandite comme ces chasseurs malheureux qui ne tuent jamais aucun gibier, mais qui

ne s'en lassent ni ne s'en affligent. Je pouvais continuer ainsi toute ma vie sans les espoirs immenses que M. de Meyer a réveillés en moi..... Dire que je débattais le prix du terrain. Les plans du sanatorium sont dessinés.... Et maintenant, Frantz, il faut regarder la hideuse vérité et le repoussant avenir : tu ne trouveras jamais d'argent pour réaliser tes découvertes. Un bouquin chargé de merveilleux travaux, le plus admirable secret condensé en cent pages, voilà tout ce qu'il en sera jusqu'au jour de la grande grimace. Tu ne peux pas espérer qu'on t'assiste. Tu ne connais plus personne.....

Si, il y a ma sœur. Ma sœur est toute prête. Elle dispose du demi-million, et de dix fois plus, au besoin. Elle me le donnera quand je l'en prierai. Je ne m'y trompe pas, tous mes soupçons se confirment. Ma femme m'aurait-elle dit d'elle-même, le mois dernier : " Demande donc à ta sœur... " Et bien que je lui défende de prononcer le nom de cette fille, elle lance parfois des allusions : " Ah, sans tes idées.... ". " Je vois bien quelqu'un, mais n'en parlons pas. " Elle n'est plus la même. Elle qui faisait tant d'efforts jusqu'à ces derniers temps pour me cacher la gêne du ménage, me met durement sous le nez les notes et les réclamations des

fournisseurs. « Je dois plus de deux cents francs au boucher. Il n'est pas rentré d'argent de chez l'homme d'affaires ?... Je puis encore payer ce terme-ci, mais pour le prochain.... » Elle est jalouse de la pauvre Maud, de plus. Une jeune australienne aussi laide qu'intelligente qui, venue à Paris pour faire sa médecine, m'était recommandée par un camarade de là-bas, et que j'ai associée à mes recherches. Ma femme pouvait-elle, sans quelque mauvaise suggestion, prendre ombrage de cette petite infirme ? Et la phrase maladroite, jeudi dernier : « Tu sais, ta sœur se marie, — je l'ai lu dans les journaux, — avec un député, un homme très bien, ministrable.... » J'ai couru les cafés à journaux et j'ai cherché dans les moindres feuilles de choux s'il était question de ce mariage. Rien. C'est aujourd'hui seulement qu'on l'annonce, avec quelle réclame, malheureuses gens ! « M. Pierre Mac-Olbine, député de Paris, ancien officier, épouse Mlle Loïsa Guesclin, la grande artiste ». Imbéciles, qui donnent le nom d'artiste à une cabotine ! On ne sait plus la valeur des mots, on ne réfléchit pas qu'un artiste, c'est un dieu !

Elle a passé par ici, l'artiste. Ma sœur vient chez moi, à mon insu, et c'est elle qui bourrelle

l'esprit de ma femme. Les jours où, en rentrant, je hume cette odeur, je trouve ma femme plus agressive. Elle ne comprend pas que je refuse l'argent qui se trouve à ma portée. Ce n'est pas qu'elle croie en moi et en ma découverte. Elle n'y croirait que si j'en faisais de l'argent. Mais déjà elle voit le sanatorium à la campagne, avec une jolie maison pour nous, un jardin, des domestiques et la vie assurée pendant sept ans. Pauvre femme ! Cela lui sourit plus que de se faire dorloter par la misère.

Et ma chère sœur a eut vent de mes recherches, a connu ma découverte. Elle a osé s'adresser à ma femme. Pendant que je courais les bronchites et les indigestions, elles ont combiné leur affaire. Ce serait une si belle fin de carrière pour ma sœur : épouser un député ministrable, et fonder un sanatorium de tuberculeux, coopérer à la plus belle découverte de l'humanité en attendant de recevoir les rois à l'Elysée. Quel rêve pour une putain !

Il faut appeler les gens de leur vrai nom. Je sais ce que vaut ma sœur. A la mort de nos parents, — je commençais ma quatrième année de médecine, — elle n'est pas restée longtemps auprès de moi. Je me privais de tout, cependant,

pour lui faire une existence possible, normale : je mangeais du pain sec, je donnais des leçons de guitare et d'anglais, je faisais des copies, des dessins d'architecte. Toute minute que je pouvais prendre à mes études était consacrée à gagner quelque chose pour Loïsa. Elle décampa un beau matin en me disant de ne pas m'inquiéter. Et c'est l'année suivante, seulement, que je compris ce qu'elle était devenue, en la rencontrant dans un café de Montmartre où elle allait de table en table. Puis, je ne sais qui l'a mise au music-hall. Un procès scandaleux et le suicide d'un fils de famille l'ont rendue riche à millions. Elle eut son théâtre où elle joua le répertoire classique devant un public affolé par l'atmosphère de bordel qui entourait sa renommée. Maintenant, rangée des voitures, elle s'incline vers son frère malheureux, lui tend la main et lui offre son secours ; et comme personne ne me connaît tandis que le nom de ma sœur court sur les lèvres du dernier des voyous, c'est elle, bientôt, pour l'univers entier, qui aurait trouvé la guérison de la tuberculose !

Non, je n'ai pas toujours vécu en honnête homme pour allier mon austérité à la débauche de ma sœur. Elle a pris un souteneur. Il l'épouse. Il a porté l'épée, il figure au Parlement, il sera

ministre. Fort bien. Mais j'entends passer à l'écart de ce couple puant, comme je me suis éloigné de la prostituée, autrefois, dans le café de Montmartre. L'argent a une odeur épouvantable. Il ne la perd que lorsqu'il est gagné par le travail honnête, par l'économie. Certaines fortunes fleurent le cadavre. Ce n'est pas cet argent-là que j'emploierai à mon œuvre. Et puis.... si quelqu'un doit bénéficier de mes travaux, je ne veux pas que ce soit Loïsa. Je la hais, j'en suis jaloux ! Trêve d'hypocrisie, et seul avec nous-même, ne nous bernons pas d'honnêteté. L'argent de Meyer, après tout, ne sent pas moins mauvais que celui de ma sœur, et je sais qu'il ne me manque que l'occasion pour voler mes cinq cent mille francs, je sais que je tuerais, pour me les procurer. Mais il y a dans mon cœur, à l'endroit de ma sœur, un sentiment de profonde détestation. Je ne l'ai jamais aimée. Toute petite, elle volait le plus tendre des caresses de nos parents, elle plaisait à tout le monde alors que je faisais rire, avec mes grands pieds, mes grosses mains et mon nez rouge. En la prenant à ma charge, j'acceptai de mener une vie de forçat pour la nourrir, mais j'obéissais en cela aux belles paroles de toutes sortes de gens qui, aux obsèques de mon père, me disaient sur le

même ton — ils avaient dû s'entendre avant d'entrer dans l'église — " Vivez maintenant pour votre sœur, elle n'a plus que vous ! " Ah, elle ne tarda pas à en trouver d'autres que son benêt de frère. Les premiers venus. Et vraiment, quand je l'ai retrouvée dans ce café de Montmartre, la poitrine nue, les yeux peints, une cigarette aux lèvres, j'ai été content, soulagé. Mais c'est par la suite que la jalousie sut me mordre aux mollets, me saisir au ventre, et me tenir comme elle me tient à présent : par la gorge. Si peu que je m'intéresse aux choses de la cité, comment n'aurais-je pas lu ces affiches qui ont promené dix ans dans Paris le nom et le portrait de ma sœur, comment ne pas savoir que le théâtre qui se dresse sur le Cours-la-Reine comme un palais sur un lac de féerie, lui appartient et porte ce nom odieux, comment ignorer que son cheval gagnait le Derby, et qu'elle courait le cerf, et qu'elle roule daumont ? Et j'en souffre, de cette fortune, de ce bonheur, de cette béatitude. Car je réponds de son bonheur : elle est trop bête pour sentir le moindre remords de conscience. Elle doit profiter de ses splendeurs comme elle mangeait quand elle était petite, en tournant les mâchoires à la façon des génisses, les yeux un peu plissés. Elle rumine !

Le souci de respectabilité la démange. Il lui faut un mari en place, et elle se souvient de son frère médecin. Surcroît de chance, celui-ci, qui a trouvé la guérison de la tuberculose, manque d'argent pour terminer ses travaux. Allons à lui, il sera bien heureux de recevoir sa chère sœur, grandie, enrichie, forcie, qui le laissera puiser dans son bel or à condition qu'il signe à son mariage, qu'on se revoie gentiment, comme autrefois, à condition qu'il soit écrit et proclamé partout qu'on doit le sanatorium, sinon la découverte, à la générosité de Mme Mac-Olbine, née Loïsa Guesclin ! Le lui proposer directement, à ce cher frère, c'est difficile. Mais n'y a-t-il pas sa femme, une ménagère pauvre, chargée de gosses et d'ennuis ? On lui envoie un bouquet, d'abord, avec un mot — je me rappelle ce bouquet démesuré, un peu avant la première venue de l'odeur — puis un autre mot ; on se donne rendez-vous au dehors ; on vient chez ce frère quand il n'y est pas ; on regarde le coffre qui contient le grand secret, et l'on arrange ses petites affaires. Pour finir, un beau jour, on fait dire par la belle-sœur : " Si tu veux, Loïsa est prête, je le sais, elle me l'a dit ! " Le frère verse une larme, on ouvre la porte et l'on tombe dans ses bras.

Non.

Ah, si je pouvais mettre ma jalousie et ma haine dans ma poche, cela se ferait sur l'heure. Et bien des choses m'y invitent : les milliers de gens qui souffrent, qui vont mourir, et que je guérirais ; ma femme et mes enfants qui n'ont rien fait pour subir la vie misérable que je leur impose ; et ce désir de gloire, cette ambition légitime qui va tous les jours s'émoussant, mais que mon cœur ne peut tout à fait chasser. Contre ces sollicitations, je me défends de toute mon énergie. Ma sœur ne rencontrera peut-être qu'un seul obstacle sur sa route, cet obstacle, ce sera moi.

A quelles ruses vont-elles recourir, par exemple? Car il ne suffit pas de secouer la tête pour refuser à deux femmes ce qu'elles exigent. Je lutte contre un complot que je sens finement ourdi. La vie domestique devient impossible. Dans quelques jours ma femme m'exposera la situation monétaire en m'abandonnant le soin de l'éclaircir. Je n'y réussirai point : je n'ai pas de clients, ceux qui me doivent de l'argent sont insolvables, je ne puis toucher un sou avant cinq ou six mois. Je ne trouverai même pas de quoi déménager. Il faut pourtant que nous nous logions dans un appartement plus modeste, notre loyer nous mange....

" Demande à ta sœur " ....Ah, je l'entends déjà, cette phrase qui va gifler tous mes embarras ! Comment voulez-vous que j'y résiste ? Mettons que je lutte longtemps et qu'il me soit égal de laisser mes enfants crier la faim. Mais quand on vendra ces meubles, que nous nous trouverons sur le pavé et que résonnera dans mes oreilles l'inévitable : " Demande à ta sœur, " que ferai-je ?

Si pourtant Loïsa consentait à donner ce demi-million bénévolement, sans en tirer de réclame, et que tout se passât entre nous, face à face, et que je n'eusse à me gargariser de jalousie que dans la honte de ma conscience ? Non, il ne le faut pas, il ne faut même pas laisser naître cette idée. Et pour me défendre contre la tentation, renonçant à tout, si je brûlais simplement mes études, le bouquin aux secrets.... Bah, Maud en a le double et je ne me sens pas le cœur d'assassiner deux fois mon œuvre ! M'enfuir ? Tenter une autre vie dans un pays où les gens seraient moins cruels et moins sots ? Abandonner les miens à la misère ? Quel courage ! Et voilà tout ce que je peux inventer pour me sortir du piège où je suis pris !

Une communication à l'Académie ? Ce fut mon premier dessein. Mais ces gens-là ne veulent pas

qu'on guérisse la tuberculose. S'ils croyaient à ma découverte, ils me feraient empoisonner. Aussi bien, comme les autres, comme les profanes, ils sont trop bêtes pour y croire. Le professeur Rachyl m'a tenu pour un bon médecin jusqu'au jour où je lui ai parlé de mes recherches, de mes espoirs, de mes certitudes. Depuis, sa porte m'est consignée. Il détourne la tête quand je le salue. Couvreur n'a pas lu le mémoire que je lui ai adressé : j'ai retrouvé intact le fil de soie que j'avais collé entre la quatrième et la cinquième page. Non, c'est tout seul que je dois travailler : les grands maîtres et les chers confrères sont mes pires ennemis. Mais où trouver l'argent, où déterrer ce demi-million ? M'enrichir en inventant une pâte dentifrice ? des pilules aphrodisiaques ? c'est un cercle vicieux, puisqu'il faudrait d'abord donner à la publicité plus que je n'ai besoin ! De l'argent, de l'argent, il ne me manque que de l'argent !

N'y a-t-il personne à voir encore ? Vraiment non. Je ne peux pas heurter aux portes de tous les hôtels un peu cossus et mendier dans les banques comme les petites sœurs des pauvres. J'ai essayé des annonces dans les journaux, j'ai envoyé des circulaires à domicile. J'ai vu des juifs,

des prêtres, de vieilles dames et des millionnaires imberbes. Si l'on m'indiquait quelqu'un à solliciter, j'irais encore, cela ne servirait-il qu'à dissimuler mon découragement, à tenir à distance l'invitation perfide — " Demande à ta sœur " — à laisser venir le hasard, la chance aveugle, le destin, à patienter jusqu'à mon heure.... C'est cela, je vais feindre d'avoir quelqu'un en vue, je vais me promener toute la journée, l'air satisfait et affairé. Tant que cela durera, le péril sera moins gros.

Mais j'entends chuchoter. Elle est toujours là. Je suis rentré sans bruit. On ne se doute pas de ma présence. Ma sœur est là. Je vais écouter. Ce n'est pas dans le salon : on parle haut, mais il ne m'en arrive qu'un brouhaha. Cela doit venir de la chambre à coucher. Traversons le salon sans nous trahir. Ah, cette odeur toujours..... Oui, les mots paraissent plus distincts. On comprend..... en collant l'oreille à la porte....

C'est elle ! Quelle voix crapuleuse ! Elles rient ! Mais ils sont trois.... il y a un homme..... Que je les regarde par la serrure.... Ah, je ne vois pas bien.... Si, un chapeau..... C'est ça, ma sœur ! C'est ce vieux clown, la belle Loïsa Guesclin ? Et le bonhomme ? pas moyen de le voir. De quoi parlent-ils ?

Ah,... naturellement... comptez sur moi..... il ne faut pas que ça traîne ?... tout de suite, si vous voulez... ils me traitent comme un marchand !... mais ma découverte n'est pas à vendre... pourquoi je tarde tant ? parce que je ne veux pas !... oh, ma femme n'a pas osé le lui dire, que je ne voulais pas, elle a forgé un mensonge, trouvé des prétextes... et ils sont après elle, ils veulent me voir, ils exigent que je leur livre mes études... il ne faut pas que ça traîne !... mais dis-le lui donc, à ta belle-sœur, que je la tiens pour une putain et que je crache sur son argent, dis-le lui.... Hein ? que répond-elle ?... elle prend un rendez-vous pour mardi, avec moi.... elle assure que mardi je serai prêt ?... qu'a-t-elle pu machiner ? quelles armes va-t-elle tourner contre ma faiblesse ?

Et comme je crains vos abominables ruses et que je doute de moi, je prends les devants.... je vais chasser ces gens-là d'ici.... où me suis-je déshabillé ?... ah oui, dans l'antichambre.... et maintenant, la porte ouverte sur eux.... à coups de canne, salauds, à coups de canne !...

IX

NICAISE

— Une haute voiture, — fagots et rondins, — s'arrête au bord du trottoir. Le charbonnier qui l'attendait commence à décharger sa marchandise. Deux bambins cabriolent dans la poussière noire, et pour qu'ils le laissent travailler en paix, il donne à l'aîné, personnage de six ans, un beau catalogue de jouets.

L'enfant s'assied sur un tas de sacs et dit à son petit frère :

— Tu vois, c'est des images.

— Oui, on va les regarder.

— Non.

— Non ?

— Non. Hier, tu as déchiré mon tablier ; aujourd'hui, je déchire les images.

La petite main se crispe sur le catalogue et le met en lambeaux.

Le cadet pleure, alors, avec d'affreux cris, la bouche arquée, les yeux troubles. Galapia, plié sous un crochet de bûches, s'arrête et regarde avec stupidité le justicier de six ans qui sourit, la conscience satisfaite.

...Hélas, qu'on m'en a déchiré, de ces images !

***

L'air goguenard, l'imbécile répond à mes arguments par une balourdise.

Je répète la démonstration, accumulant les preuves, citant des exemples, utilisant un langage exact et familier.

L'imbécile me lance à la tête une grosse bêtise, et se dandine, et branle le chef.

Je reprends. Point par point, je m'assure de son acquiescement à mes diverses propositions. Je le conduis où il faut venir. J'ai son approbation : je conclus.

Ironique, l'imbécile sort une ânerie déconcertante. Je hausse les épaules ; mais l'autre ricane, prend des airs, et, pour bon nombre, il m'a fait quinaud.

Alors, tu ne peux rien trouver qui les confonde, ces lourdauds ? tu ne sais pas les remettre à leur

place, démasquer leur crétinisme, envers et malgré eux, faire resplendir la vérité ?

— Non, ils la possèdent de naissance : ils sont les simples d'esprit.

***

Chaque péché, chaque vice a sur moi son action propre et affecte telle ou telle de mes facultés.

L'avarice me désole. Elle me laisse sans défense, incapable d'arraisonner le grippe-sou, inhabile à l'insulter. La mauvaise foi me révolte et me pousse à frapper les faces papelardes qui dupent en connaissance de cause. La luxure m'écœure et m'éloigne des vieux dont le regard fouille les croupes. L'orgueil me rend hilare et fait monter à mes lèvres le crachat dont s'embelliraient les têtes haut dressées. La colère...

Mais il s'agit, bien entendu, des vices et des péchés d'autrui, car les miens ne sont pas pour me déplaire.

***

Un provincial qui me croit de ses amis, vint me chercher l'autre matin. Il devait passer la journée

à Paris et il me signifia, dès le bonjour, que je l'accompagnerais dans toutes ses courses. Il m'aime et me paie de bons repas auxquels je suis sensible.

Alors, entre un déjeuner plantureux, chargé de vins, et le dîner aux mets délicatement choisis, nous avons couru les lieux d'affaires, depuis le péristyle de la Bourse jusqu'aux cafés les mieux hantés. Et comme on ne se méfie pas de moi, j'ai observé les gens qui débattaient leurs marchés, l'injure au bout de la langue et la courtoisie en paravent. Ils rusent, ils finassent, tournent la truie au foin, biaisent, enjôlent, dissimulent, feignent, fourbent, leurrent, jouent serré, font flèche de tout bois, tendent des pièges et trigaudent, affinent, beffent, dupent, connillent, pipent, entortillent, dorent la pilule, engeignent, mais leurs malices sont cousues de fil blanc. Dans les yeux d'un chacun, dans les yeux du courtier, du banquier à la tournure je ne sais pourquoi militaire, dans ceux de mon bien cher ami, je vois luire la même flamme jaune qui s'alimente à de basses convoitises.

Le soir, comme le souvenir des trafiquants me poursuit, je me tourne vers la glace. Et sur la pâleur dont l'orgie enlinceule ma face, je recon-

nais en mon regard quelque chose de la sale lueur qui brillait dans celui des mercanti...

*
* *

— Clac, une gifle ! T'en souviens-tu ? Il y a trois ans que tu l'as reçue, encaissée et gardée, — par devant témoins. C'est fort crâne.

Le rappel de cette scène me met mal à mon aise. En voici bien d'une autre : le lendemain, ne me prosternais-je pas aux pieds d'une dame, d'une très jolie dame ? Elle riait, elle pouffait de rire, et plus qu'un inutile amour, saignait mon orgueil.— La plaie se rouvre. — Et cette chute en plein bal, la culotte percée ! Cette nasarde devant les gens dont l'estime te tient si fort à cœur ! Ton vomissement à Auteuil, en plein pesage ! Ta braguette déboutonnée, avec un p'tit bout de chemise ! Et, l'autre soir, ce logicien qui te conduisit, en se jouant, à démontrer toi-même que tu n'es qu'un sot !

Mes fâcheux souvenirs défilent à la queue-leu-leu. Je les chasse, ils s'installent, prennent corps et figure, et me donnent mes vrais noms...

Je ris. Je me prouve par A plus B que j'ai toujours eu raison ; que les autres agissent d'une façon ridicule, et non moi ! que je suis un être exceptionnellement remarquable... Mes souvenirs

se moquent de mes démonstrations. Ils me crient : et ta visite au directeur du grand journal ? Et la dame qui t'avait envoyé un poulet afin que tu courusses, — ce qui ne manqua point, — à des rendez-vous extravagants ? Et ton amie dévoilant des secrets d'édredon à la malveillance de tes fidèles ? Et jadis, la cour des grands conspuant, d'une seule voix, ton complet jaune serin ? Et tes fautes d'orthographe mises au jour par ta belle correspondante ? Et ton ignorance crasse épluchée, cosse à cosse, par qui voulut en prendre la peine ?

Je donne des coups de poing autour de moi, je brandis le tisonnier, je pousse, de ma voix sans timbre, des cris qui prétendent effrayer. Mais j'ai des souvenirs tout partout : à califourchon sur le nez, suspendus à mes cheveux et blottis dans mes poches.

Alors, je prends la plume, et les couche sur le papier. Je les relis... Ils ne m'incommodent plus. Ils ne me sont plus de rien. Je reste enchanté de moi : un homme tout à fait distingué.

*
* *

Voici venir les douces chaleurs, les jours de gai soleil. Je puis laisser enfin l'air venir jusqu'à moi, lorsque assis à ma table, je travaille.

Cette table, je l'approche le plus possible de la fenêtre, attiré par ces gens singuliers, mes voisins, mes concitoyens, que de tout un hiver je n'ai vus, emmitouflés qu'ils étaient dans de lourds manteaux, blottis sous les parapluies, courant par la gelée et par la nuit tôt venue.

Qu'ils sont nombreux, qu'ils paraissent bizarres, ces hommes et ces femmes dont les uns marchent d'un pas alenti et dont les autres séjournent au milieu de la rue. En hiver, la mine méfiante, ils se ratatinent et cachent d'eux tout ce qu'ils peuvent. Mais à présent, leurs sourires se font affables, leurs regards se croisent et se saluent. Les femmes échancrent leurs corsages et laissent voir, de leur corps, plus que la canicule n'exige. Mes voisins s'offrent, les passants se livrent. Et je les observe! Je les note sur la feuille blanche ; j'enregistre leurs figures, leurs us. Je les connais, ils m'amusent, — et certains me connaissent, aussi.

Les mâles me jettent de mauvais regards. Les jolies filles me troublent un peu. Mais les autres, les laides et les insignifiantes, je les étudie sans passion : je pourrais vous dire la coupe de leur jaquette, la qualité de leurs bottines, leur âge, les fleurs qu'elles préfèrent, et si elles sont honnêtes, et si elles le resteront longtemps encore. Quelque-

fois, je leur donne un nom et leur assigne un métier : ainsi cette fleuriste que j'appelle Andrée, et Margot, la nabote, que je tiens capable de vilaines choses pour fort peu d'argent.

Et puis, mes yeux se posent sur de braves êtres, sans sexe, sans personnalité, des êtres végétatifs, presque des choses. Ils tiennent à la route, ils en sont les bornes, les calvaires et les montjoie. Et ma rue ne serait plus ma rue si l'on en retirait l'agent de faction, la marchande de tabac que je vois, derrière ses vitres, distribuer des timbres et peser son mauvais petun, et le chien du tonnelier qui dort tout le jour devant la boutique.

Qui peut savoir si, avec le temps, mes bonshommes bien catalogués, je n'irai pas me mêler, moi aussi, au cortège des promeneurs d'été, bavard, souriant, abandonné...

Mais non. Voici l'hiver et les courtes journées. Voici le froid, la défiance et la hâte des voisins. Voici qu'auprès du poêle où le feu ressuscite, je dresse le bureau où gisent mes pantins réduits en pattes de mouche... Et c'est la sereine étude du botaniste dans son herbier...

*
* *

Ce serait à la lisière d'une forêt de l'Ile-de-

France. Au dessus d'un petit village, ma maison, vieille, lourde et sans style, dresserait la grise ardoise de sa tourelle et de son toit aigu vers le ciel, souvent gris lui-même. Assez loin du bourg pour goûter une profonde solitude, — mais sans le perdre de vue pour ne pas oublier que le monde ne finit point à ma porte, — je vivrais entre un jardinier du genre ivrogne et sa cuisinière de femme, indulgente et grondeuse.

Il y aurait des roses près de la maison, des lys frêles, des œillets, des fleurs de mille sortes qui ne quitteraient leurs tiges que fanées. De gros chiens, des fox acrobates, des chats fainéants joueraient à mes pieds ou, — qui m'aime me suive, — m'accompagneraient dans les longues courses que je ferais, en blouse blanche et gros souliers, par les chemins coupés dans le blé ou par les laies vertes et bruissantes.

J'aurais, dans une salle très vaste, mes livres en désordre, des tableaux de quatre sous dont quelque couleur m'aurait plu ; le piano sévère ; le clavecin vieillot ; tout au fond, les fuseaux du grand orgue; et la longue table, près de la fenêtre, près de la large baie d'où l'on voit la neige, la pluie, l'arbre que le vent incline, l'épervier planant, et le dos voûté du jardinier qui sacre en tuant les limaces.

Le maître d'école ne viendrait pas chez moi ; le curé non plus. Dans le pays, certains me nommeraient " le Fou ", d'autres " le Parisien ". Je serais mal avec le sabotier qui me ferait cent misères, avec le châtelain qui ne me saluerait pas.

Puis, à la gare, l'arrivée du train qui amène les amis, un petit nombre d'amis. Leurs figures que j'aime, leur odeur parisienne un peu âcre, — et moi qui sens bon la campagne. Et la joie de les avoir dans ma maison, tous : l'ami qui se perd, qu'on cherche, qu'on appelle à l'heure des repas, endormi qu'il est, le farceur, avec les souris du grenier ; l'ami qui égare mes bouquins et celui qui découvre la nature ; le pleurnichard ; celui qui veut faire le taquin et que son soin de déplaire ne rend que plus touchant.

Les voyages, aussi, — à Paris où sont les éditeurs, la gloire et le stupre ; — à la ville la plus proche, pour le notaire au nez tors ; — par delà les frontières, pour changer contre une autre la mélancolie qui, lente, m'enveloppe. Et le retour après dix heures, dix jours ou dix mois. Devant la gare, le cheval que le cocher fait hennir ; la route, ensuite, dont les arbres sont restés à m'attendre. Soudain, là-haut, apparaît la grosse maison

que j'adore et dont, comme un enfant, je saluerai tous les recoins.

Enfin, — qui sait ? quoi que j'en aie, la grille un jour grande ouverte à la fée qui viendra m'attacher à jamais au château ou qui, d'un coup de sa baguette, le renverra dans le pays des rêves, — dont il faudrait, d'abord, qu'il descendît.

X

LUCINDE

Elle allait bien tranquille, comme qui n'a point de soucis et porte une âme sans remords dans la santé d'une belle chair. Elle était peut-être au jour culminant de son épanouissement, elle touchait à la minute où la plus vive flamme de sa beauté coïncidait avec la plénitude de son bonheur. Car Lucinde, outre qu'elle était petite, de taille admirablement prise, bien en chair, rose, saine, coiffée de cheveux plus longs qu'elle et plus doux que la douce soie de sa robe, Lucinde était heureuse. On supposerait à tort qu'en allant ainsi par le boulevard Haussmann, d'un pas assuré d'honnête femme, elle repassait dans sa tête les raisons de sa félicité, qu'elle les pesait, et qu'elle les trouvait de bon aloi. Non, il est plus vraisemblable qu'elle ne pensait à rien du tout, et ses yeux, comme tant d'autres, aussi jolis qu'ils fussent, s'affligeaient

d'une certaine matité. On n'en avait que plus d'envie d'en baiser les paupières.

Mais si elle ne songeait point à son bonheur, elle en éprouvait les effets. Et l'inexpression de sa figure, gentille à croquer, venait de sentiments épanouis, nés en elle-même des conditions fortunées de sa vie. Elle possédait ce qui assure, complète, et fixe — comme fait le musc pour un autre parfum — la joie d'être une jolie femme, une vraie, une femme que l'on regarde et que l'on ne confond pas avec d'autres, une perle incomparable à ces beautés de théâtre qui, sous leur émail et leur sourire, se ressemblent toutes comme des derrières de petits amours. Elle était mariée avec un homme riche, d'aspect avantageux, de situation solide et considérée, au bras de qui elle pénétrait dans des salons où il faut montrer patte blanche. Il portait la décoration rouge qui affine le teint des femmes, et témoignait à sa chère Lucinde une tendresse sans importunité, une déférence qui la faisait rengorger et tenir en haute estime ses vertus ménagères. Une gaieté suffisante animait la maison quand, une fois la semaine, leur petite fille sortait du couvent et riait en battant des mains dans la galerie. C'était une enfant de bonne humeur et de santé riche, elle aussi. On n'en tirait que des com-

pliments, à la ville sur sa bonne mine, à la pension sur sa conduite et son travail. Elle ne donnait jamais l'ombre d'une inquiétude, et l'on regrettait seulement un peu, le samedi, vers les trois heures, de ne l'avoir pas embrassée de toute l'hebdomade, — regret que dissipait exquisément, sur la fin du jour, l'arrivée bruyante de la petite pensionnaire.

Les hommages et les désirs des hommes allaient à Lucinde et s'exprimaient par des regards enflammés ou par des mots brûlants, — cela au détour des rues, — par des déclarations mesurées et graves, répétées, émouvantes, — ceci dans les salons, — ou encore par ces voies mystérieuses que savent inventer les stratèges de l'amour. Et le plus beau de tous, le plus jeune, le plus vigoureux, le plus célèbre, avait connu le goût des baisers de Lucinde. Elle s'était donnée un jour à un poète de vingt ans parce que de ses yeux elle avait tiré des larmes, elle s'était donnée parce que rien ne lui paraissait trop précieux pour elle et qu'elle estimait qu'il n'était rien, dans la hiérarchie humaine, qui prévalût sur un poète cité par les journaux, recherché par le monde, et dont les cheveux étaient blonds, la peau douce, le geste énergique.

C'est vers la maison de son élu qu'elle portait

ses pas tranquilles, au long de la Chaussée d'Antin. Elle coulait parfois un œil curieux, mais sans s'arrêter, sur les boutiques, et regardait aussi les filles qui promenaient impudemment des chairs nécessiteuses. Elle était attendue, elle savait qu'en ce moment même son poète, pour la recevoir, accommodait fleurs, fauteuils et coussins, qu'il entr'ouvrait la fenêtre afin de chasser la plus légère odeur de tabac, et, sur des visions lascives, qu'il s'étirait comme une chatte. Elle allait à lui comme à sa meilleure habitude. Et quelques louis d'or enveloppés d'un billet de banque comme un chocolat d'une papillote, pesaient dans une petite bourse, cachée sous son corsage, entre le cœur et les seins.

Elle entrait dans la rue Chaptal quand elle vit venir à elle un homme qui la regardait sans discrétion. Il avait l'inclinaison de tête qu'elle connaissait à tous ceux qui la désiraient. Mais elle trouvait de plus à sa figure quelque chose d'intriguant, d'attirant, qui lui fit supporter son regard en le lorgnant aussi, jusqu'à ce qu'il eût passé. Elle sentit qu'il se retournait et s'expliqua en même temps l'attrait que présentait ce visage inconnu : il avait fait, en aguignant Lucinde, une toute petite grimace, une grimace amusante, drôle,

un plissement comique et gentil des paupières, un froncement mutin des lèvres, tout cela furtif, à peine indiqué, naturel. L'homme, — Lucinde brûlait de se retourner à son tour, — était jeune, assez petit, de la même taille qu'elle, blond aussi, et ne sentait pas le calicot. Ce n'était pas non plus, assurément, un poète, mais que sa petite grimace était donc affriolante et spirituelle : Lucinde la voyait toujours et s'en amusait encore.

Soudain un veston bleu parut au bout de la rue Chaptal, un veston qui ressemblait à celui de l'inconnu, comme aussi la démarche de celui qui le portait rappelait sa démarche. La distance diminuant, Lucinde put voir que l'inconnu lui-même venait de nouveau à sa rencontre. Il avait dû courir par une rue transversale, car il était rouge et se contenait pour ne pas haleter. Quand ils furent à trois pas, il fit son regard aussi tendre que possible et le compléta de la petite, de la piquante grimace, qui plut encore davantage à Lucinde. Chapeau à la main, il aborda la jeune femme. En de semblables cas, elle avait coutume de faire un crochet ou d'entrer dans un magasin. Mais cette fois elle se laissa accompagner. Comme elle approchait de la maison de son amant, elle changea même de chemin et descendit au hasard

la première rue qui se trouva. Elle marchait vite. L'inconnu, à qui elle ne répondait pas, s'inclinait vers elle et racontait l'histoire d'un grand amour né depuis quelques instants, mais déjà volontaire et râblé.

Une ou deux fois elle le regarda de côté, et sa fâcherie, si tant est qu'elle en éprouvât, s'évanouissait devant la petite grimace. Rue de la Rochefoucauld, il l'arrêta par le bras et lui montra une maison.

— Comptez : un, deux, trois, quatre. Mon atelier est au quatrième, mon appartement au-dessous. Venez voir mes dernières toiles.

Elle crut qu'il se moquait, mais il la poussait assez vigoureusement, et sans songer à résister, elle pénétra dans la maison.

Comme il ouvrait sa porte, elle lui rappela qu'il s'agissait tout simplement de voir de la peinture. Il se garda bien de revenir là-dessus et la conduisit dans une petite pièce qui ne manquait ni de canapés ni de coussins, mais où, précisément, on ne découvrait pas le moindre tableau. Il la fit asseoir et se coula à ses pieds, le genou dans les mains, le derrière par terre, reprenant la belle histoire qu'il avait amorcée dans la rue et l'enjolivant de considérations sur sa fortune personnelle,

sa discrétion et sa connaissance des bonnes façons. Ils échangèrent leurs noms de chrétiens : Lucinde et André. Puis elle se leva avec un "adieu" tragique. Il usa de la petite grimace, et Lucinde, docile, se dirigea vers la glace pour enlever son chapeau. Lui, restait accroupi, à la contempler gourmandement. Il essaya de nouveau le pouvoir de sa grimace en se mettant devant la porte, pour barrer une évasion possible, et comme il l'en priait, elle retira sa jupe et son corsage. Alors il s'approcha pour joindre le geste et la parole à sa séduisante moue. Il mit sa barbe dure et ses lèvres épaisses sur la bouche de Lucinde qui commença de délirer. Il toucha des doigts sa peau fine, en l'aidant à se déshabiller ; il la pressa contre lui, lui prit la figure dans les mains, et par une coquetterie de grand séducteur, recula de trois pas pour lui dire, en donnant à sa grimace son tour le plus irrésistible :

— Enlève ta chemise.

Elle l'enleva.

Une chambre d'amour ressemble à la clairière d'une forêt par un jour chaud, un jour de soleil et de brise légère, où sur le frémissement ininterrompu des feuilles se pressent les bourdonnements des insectes, les craquements des branches, les

trilles, les gammes et les cadences des oiseaux ; que traverse soudain une bête rapide dont les bois déchirent la râmée ; où souffle aussi par instants un coup de vent plus fort, qui fait gémir les frondaisons et voler d'arbre en arbre le merle au sifflet grave ; qu'anime une bataille de pinsons, de pinsons tout menus, qui mènent un bruit d'ailes et dont les cris dominent le concert. Puis tout se tait : l'homme a passé, à la démarche lourde, à la chanson discordante ; ou bien un nuage est au ciel, qui fait la lumière toute grise. Le vent s'arrête avec les chanteurs. Et la plus lourde tristesse gonfle le cœur de la forêt.

André, devant la glace, se recoiffait. Lucinde tenait son corset sur ses genoux et le tiraillait des deux mains pour donner un peu d'aisance au lacet. Ils ne parlaient pas. Le silence était si gênant que le jeune homme, le premier, inspiré par sa connaissance des bonnes façons, demanda, après avoir bien cherché ce qu'il pourrait dire :

— Tu es pressée ?

— O oui, je suis même en retard.

— Tu rentres chez toi ?

— Non. Je vais rue Victor Massé.

Ils causèrent de leurs petites affaires. Il connut la situation exacte du mari de Lucinde, l'âge de

sa fille, ses goûts en peinture. De son côté il montra, dans leurs écrins, les médailles qu'il avait obtenues à l'Ecole des Beaux-Arts. Il n'avait pas sous la main les prix qu'on lui avait décernés au collége, mais il se souvenait de ses triomphes et pouvait énumérer :

— .....en seconde, premier prix de composition française, de mathématiques et de dessin, naturellement, ...en rhétorique, huit premiers prix, dont le prix d'excellence, naturellement.....

Lucinde ne demandait pas qu'il produisît de ses œuvres. L'artiste, sans le lui reprocher, en éprouvait un vif désappointement. Il proposa, en balançant ses bretelles, de monter un peu à l'atelier, d'où l'on avait une belle vue, mais Lucinde trancha ses dernières illusions en brandissant sa montre. Quand il fut prêt, il mit son chapeau sur sa tête et retomba dans un silence boudeur. Il copia des adresses sur un calepin, se munit de cartes de visite, puis tambourina sur les carreaux jusqu'à ce que Lucinde eût annoncé : " J'y suis. " Alors il lui baisa la main et l'accompagna dans l'antichambre. Comme il se penchait devant elle pour lui ouvrir la porte, il la regarda de très près et trouva qu'elle était aussi charmante que lorsqu'il l'avait rencontrée rue Chaptal. Ses yeux meurtris étincelaient dans l'ombre, et la

fine odeur qui montait d'elle, jointe au bruit mystérieux des jupes qu'elle prenait dans sa main pour descendre l'escalier, exaspérèrent le peintre. Il la regarda encore et fit la petite grimace. Elle sourit, la bouche à demi ouverte. D'un bras, il l'attira contre lui, hardi, brutal, violent, pressé, et la soie des jupes se mit encore plus fort à crisser et à bruire. Elle le laissa faire, mais en renversant la tête, prit soin de lui dire :

— Ferme la porte, d'abord.

Quand elle toucha la rue Victor Massé, elle estima son retard à plus d'une heure et demie. Son amant devait l'attendre avec impatience.

— Bah, se dit-elle, il aura fait des vers.

Il n'en avait point fait. En levant les yeux, elle le vit à la fenêtre, derrière les vitres. L'angoisse le défigurait. Lucinde haussa un peu les épaules, pour elle-même, entra dans la maison et monta posément l'escalier. Une porte s'ouvrit et le poète se pencha sur la rampe. Il avait encore l'air accablé. Et pour accueillir son amie, il ne put s'empêcher de sangloter.

— O, Lucinde, j'ai cru ne jamais vous revoir !

— Pourquoi, à cause de ce petit retard ?

— Je me suis tant reproché tout ce que j'ai pu vous dire d'injuste, samedi, et d'avoir ri de vous,

Lucinde, mon cher amour. Car j'ai plaisanté avec vous, au lieu de vous adorer à deux genoux, comme me voilà maintenant. J'ai cessé quelques instants de voir en vous une idole et je vous ai parlé comme à une mortelle ! Que je l'ai bien payé des affres de cette heure ! Je croyais que vous ne viendriez plus, j'ai pensé demeurer éternellement derrière cette fenêtre à vous attendre, à vous attendre jusqu'à tomber mort. Mais vous voilà ! Vous m'avez pardonné, vous ne m'en voulez point !

— Je suis en retard, mais ce n'est pas de ma faute ni de la tienne..... Mon mari.....

— Ton mari ! Qu'a-t-il encore fait, celui-là ? Veux-tu que j'aille lui dire que tu es ici, que tu le hais et que jamais il ne te reverra ?

— O, non, tu sais bien, mon ami.....

— C'est vrai, pauvre victime ! Tu es condamnée à vivre douloureusement entre lui et moi. Il n'est pas de grâce aux pires sentences de la vie ! Pauvre Lucinde, douloureuse amie, martyre, sainte, je ne saurai jamais te dire la vénération dont mon amour t'entoure. Je suis à peine digne de faire ce que tu me laisses faire : te baiser les pieds !

XI

CONRAD

— Mon plus ancien souvenir,..... — oui, oui, ...j'ai beau chercher, je n'en sais pas de plus lointain, —.....mon plus ancien souvenir remonte à certain jour de fête,..... — était-ce un quatorze juillet, ou bien célébrait-on quelque événement considérable ?..... — Oui, je me revois, petit bambin, à cette fenêtre des Champs-Elysées, faisant rire aux éclats mon père qui en laissa tomber son cigare.

— J'aime mes semblables, moi ! avais-je déclaré dans un grand geste embrassant la foule qui moutonnait à nos pieds et les lourdes colonnes de soldats qui défilaient au milieu de l'avenue.

Mais je ne disais pas que, dans le même instant, je glissais un regard hostile au balcon voisin où s'agitaient les boucles d'un petit enfant que, d'un seul coup, sur sa seule vue, je m'étais mis à détester.

Ma vie tient toute dans ce vieux souvenir, — ma vie, dominée par deux passions : un ardent altruisme qui s'exerce anonymement sur force œuvres philanthropiques et qui se traduit aussi par de profondes amitiés, par des élans généreux vers tels individus que je comble de bienfaits ; puis, en revanche, l'exécration d'autres êtres que flagelle sans merci ma légitime cruauté. Et je me complais autant à machiner quelque noirceur contre les hommes auxquels je voue mon inimitié qu'à obliger ceux que j'ai choisis pour amis.

Faire le bien, hélas, en ce siècle inclément, c'est prodiguer son or. " Passez-moi votre bourse, je me charge du reste ", dirait volontiers l'affligé à qui nous venons, les yeux mouillés de larmes, la consolation aux lèvres. Oui, riches, de votre débonnaireté, les pauvres n'attendent que de l'argent.

J'en ai donné beaucoup. J'ai choisi, dans cette humanité que j'aime, en son ensemble, d'un vif amour, certains sujets qui me plurent entre tous et que j'ai secourus, aidés, poussés, que j'ai mis à même, en somme, de s'épanouir dans la limite où les dons qu'ils avaient reçus de la Nature le permettaient.

Je pourrais citer tel petit ébéniste dont la figure

morose, remarquée fréquemment aux vitres de son magasin, me séduisit. La faillite le guettait. Mais ni le courage ni les idées ne lui faisaient défaut. De mes mains, le substantifique métal coula dans les siennes. Et il put résister, travailler, lutter. Il put vaincre. C'est aujourd'hui un homme riche. Ses meubles, élégants, sobres, jolis, réjouissent de nombreux intérieurs. — Qui sait l'influence du galbe d'un mobilier sur la destinée de toute une famille ?

Parlerai-je du peintre Ganteux ? Qu'eût-il fait sans mon secours ? Que serait devenue, si je ne l'avais assistée, l'école ombriste, cette pure illustration de l'art français ?

J'avais connu Ganteux au régiment. Dix ans se passent. Le hasard d'une fantaisie sentimentale me conduit un soir au fond de Montparnasse, dans une rue populeuse où de méchantes fruiteries se dissimulent entre des bars étincelants et des cinémas dont les affiches dévalent jusques à la chaussée. Une foule d'ouvriers, de ménagères et de filles, couperosées ou blêmes, y mène un train d'enfer. Je cherche une voiture pour m'en éloigner, car ma pelisse m'y valait de sales coups d'œil et d'impérieuses propositions, quand je heurte malgré moi un grand garçon qui se retourne; et dans les

lumières d'une pharmacie, nos visages s'offrent l'un — rouge — à l'autre — vert.

— Tiens, Ganteux !

— Tiens.....

Il cherchait mon nom.

— Tu ne fais plus de peinture ? lui demandai-je.

Il était habillé comme tout le monde, et moi d'en conclure qu'il délaissait la palette.

— Si, pourquoi ? Cela t'intéresse ?

— Certes.

— Viens à l'atelier. J'attends quelques amis, ce soir. Nous causerons du vieux temps.

C'est ainsi que je pénétrai dans ce groupe de grands artistes, de travailleurs austères, au sein de cette école, alors inconnue, des ombristes. J'en trouvai cinq ou six, ce jour-là, chez Ganteux, à la tenue modeste, aux figures attentives et mélancoliques. Ils discutaient avec tranquillité. Nulle tête de rapin ni de bohême. Ni longs cheveux, ni barbe en pointe, ni dolman militaire. J'appris bien vite leur histoire : pour gagner leur pain, et souvent, le pain de toute une famille, ils exerçaient quelque sot métier, — car il en est. Et le temps où les autres hommes rigolent et forniquent, ils le sacrifiaient à leur art, à cette idole qui leur avait donné, grâce unique, savoir et talent. Tout de

suite, je les aimai et me promis que ma fortune abattrait la barrière qui, du succès, séparait leur mérite. Trois mois après cette rencontre, l'exposition de l'école ombriste s'ouvrait chez Stein, et vous savez ce qui s'ensuivit : les luttes, les querelles, et la victoire définitive des disciples de mon ami. Derrière eux je me tenais, apportant au combat le bon nerf de la guerre.

Ceux qui connurent mon amour ou ma miséricorde, peuvent chanter mes louanges. Il n'est de place où ne pénètrent les trésors de ma charité : une année durant, je dispensai mes largesses à des filles.

— Il fait la noce ! disait de moi la sotte renommée. — J'étudiais simplement des malheureuses qui ne m'en semblaient pas indignes. J'établis alors dans de bons métiers telles d'entre elles que le vice n'avait point irrémissiblement pourries. J'en mariai quelques unes, — et l'on devrait prendre exemple sur leurs ménages. Enfin, je constituai de petites rentes viagères à celles que leur nature vouait à l'éternelle débauche. Et rien de plus comique, Monsieur, rien de plus effarant qu'une grue qui, sous les panonceaux, s'en vient toucher les quartiers de sa pension. Mais au moins, elles ne connaîtront ni la faim ni la hideuse

dégradation, elles éviteront la misère des derniers ans, les jolies pécheresses dont la destinée a, quelque jour, planté le regard sympathique dans le mien.

Et voyous aphones vendant des journaux chiffonnés, la nuit, aux carrefours qu'illuminent les cabarets du bel air ; vieillards déjeunant d'une croûte et d'une fiole sur les bancs des squares ; bagotiers anhélant derrière les fiacres qui cahotent une malle enficelée ; porteurs d'affiches appuyés côte à côte, dans leur morne résignation, au mur d'un monument ; camelots arrêtant un cercle de badauds autour d'un père la Colique ; mendigots taciturnes ne sachant qu'implorer du geste de la main tendue ou de la quémande des yeux ; tous, professionnels de la misère ou pauvres honteux, s'ils viennent à m'approcher, jubilent pendant longtemps.....

Oui, je fais le bien. Mais la tiède satisfaction que j'en retire subsiste-t-elle au prix des voluptés aiguës dont me gorge la Haine, la complaisante Haine ?

Car je m'en veux de respirer le même air que certaines gens ; leur présence me serre le cœur, me fait soubresauter de colère. Pourquoi ? D'où vient qu'un pareil dégoût s'élève dans une âme ouverte

à l'amour, à la pitié ? Pourquoi chérir celui-ci et détester celui-là ? Pourquoi les mêmes paroles, qui me ravissent dans telle bouche, peuvent-elles m'irriter dans telle autre ? Pourquoi combler de dons un être si semblable à son voisin, auquel je voue la plus noire exécration ?

Je ne sais pas toujours répondre à cet examen de conscience. Si, parfois, mes aversions se justifient par des faits, par des idées ou par des impressions, souvent aussi, je ne réussis pas à en démêler les causes, — et ma fureur redouble. Mais avec quelle volupté je les nourris, ces Haines ! Quelles délices m'en procure l'assouvissement ! Elles agissent, elles frappent, elles déchirent ! Car aussi loin que je peux le pousser, je fais le mal à ceux que j'ai élus comme ennemis.

Mon cousin Gustave, — prénom stupide ! — à son heure dernière, en aurait pu témoigner. Ah, ce brave cousin, si bête et si nul, l'ai-je assez bien houspillé ! Pendant vingt ans, sans qu'il sût d'où le guignon venait, j'ai traversé ses désirs, je lui ai suscité les pires embûches, j'ai fait trébucher ses projets dans les pièges les plus ingénieux.

C'est ainsi qu'il ne put jamais se marier. A l'en empêcher, tous les moyens me servirent : dénigrement, diffamation, calomnie, — je fis même enlever

par un ruffian une jeune fille que rien ne dégoûtait de cet imbécile. Au Cercle, je liguai moi-même les boules noires contre sa candidature, et par mes soins, les portes des meilleurs salons se fermèrent devant lui. Et qui donc fit trancher le jarret de Quatre-à-Quatre, son imbattable cheval ? Qui donc l'engagea dans de grosses spéculations d'où il sortit presque ruiné ? Qui donc fit bouter le feu à son hôtel ? — on vantait beaucoup trop sa galerie de tableaux. Qui donc, enfin, se pencha sur son lit de mort et confessa, en une suprême délectation, la haine dont il l'avait poursuivi et le plaisir qu'il attendait de son anéantissement ? Ah, les yeux de ce moribond me restent inoubliables, et leur désespoir, à chaque évocation, fait retentir en moi les échos d'un rire énorme.

Si la plupart de mes serviteurs se reposent, leur vieillesse venue, dans une aisance qu'ils tiennent de ma générosité, quelques uns, que je ne pouvais souffrir, connurent à mon service de cuisantes minutes. On ignore le parti qu'on peut tirer de ces gens, de leur faiblesse, de leur soumission qu'il est si facile de s'assurer toute. Car pour me les livrer, un stratagème ne m'a jamais failli : je leur facilitais quelque larcin, je les amenais à le commettre et, le délit à peine consommé, je feignais

de tout découvrir..... Alors, durant huit jours, je jouissais de mes souffre-douleur, aux gestes épouvantés, — une semaine suffit pour apaiser la haine qu'inspire cette canaille. — Ah, Lucie, Lucie..... une femme de chambre affreusement laide dont la face camuse me révoltait..... De quelle fière volée de coups de cravache j'ai salué son départ ! Le sang suintait par son corsage lacéré.

Je ne parle là que de haines faciles, d'où je ne tirai jamais que de la satisfaction, les assouvissant à ma guise. Mais il en est d'autres qui profitèrent de mon impuissance à leur donner une suite logique pour cribler mon existence d'une myriade de douloureuses piqûres. Car je ne me borne pas à détester des êtres que je connais, que j'approche aisément, et sur lesquels mon courroux peut s'exercer en toute commodité. La foule renferme nombre d'individus que sur leur simple rencontre je me prends à détester..... et qui passent pour toujours, en me laissant au cœur le regret d'un plaisir manqué, le tiraillement d'un besoin accru. O, les sales têtes, les sales gueules, les groins, les mufles d'imbéciles, de marchands, de cabots, de bourgeois ! O, ne pouvoir les souffleter, ne pouvoir les mordre ! De la rue Drouot à l'Opéra, j'en ai compté vingt-neuf, un matin, qui, dans le flot des figures banales

et vulgaires, s'imposaient à mon abhorration par quelque trait particulier, par une voix déplaisante, un certain sourire, un affreux regard. Ils ont vécu, ceux-là, sans connaître le cinglement de ma rancune ; ils m'ont provoqué, nargué.....

Et d'éprouver tant de haines fugitives je m'énervais au point qu'un beau jour, voulant me conserver vigoureux pour mes colères efficaces et pour mes ardentes amours, je me condamnai à fuir le frottement des foules, à m'isoler. Je ne sortis plus qu'en voiture, les yeux sur un livre, ou fis à cheval, galopant par les allées désertes du Bois, la promenade que ma santé requérait.

Je m'efforçais de n'attacher point mes regards aux personnages qui me dépassaient ou qui venaient à ma rencontre. Mais un matin, à mon départ, le grotesque, pour ainsi dire magnétique, d'un couple qui s'avançait, bras dessus, bras dessous, me contraignit d'arrêter mon cheval et de crier un : " oh ! " de moquerie implacable. Imaginez deux petits bourgeois, deux employés, le mari et la remme, appuyés l'un à l'autre par leurs bras enlacés, les jambes et les épaules écartées de leur centre de gravité commun ! Tous deux blonds et lymphatiques, gros, mous, proprement habillés. Pour que ma haine n'hésitât pas sur un choix, ils étaient du

même âge, trente ans environ, et se ressemblaient ! Des teints blêmes, des gros yeux bleus sortis de la tête, des pieds en dedans, et un hochement, à chaque pas, de leurs caboches stupides qui tremblaient comme des boules de gélatine ! Ils marchaient vite et balançaient deux parapluies symétriques. Ah, qu'ils la représentaient bien, cette sale engeance d'employés, de petits bureaucrates, dévoués, bornés, serviles, calamiteux ! On les devinait si naturellement, arqués sur de grands registres ou après à nettoyer, les mains en de vieux gants, le ruban violet de leur machine à écrire ! Sottise, médiocrité, contentement de soi, économie, ponctualité, tous les bas instincts, toutes les fausses vertus, tous les vices de leur catégorie sociale éclataient sur ces deux êtres accolés qui descendaient l'avenue en grand'hâte, essoufflés, aiguillonnés par la crainte d'un retard. J'éprouvais, à regarder cet X humain, le serrement de cœur, l'envie de tout casser, le désir de hurler des gros mots et de faire du mal qu'inspire la vue d'une physionomie imbécile, d'une caserne géométrique, d'une belle écriture, d'une épitaphe avec : " bon père et bon époux, " — la vue du banal et du régulier !

Le lendemain, je les retrouvai. Faut-il le dire ? je les attendais ! A huit heures, mon cheval était

sellé et le palefrenier le maintenait avec peine sous la voûte, pendant que le concierge, écurant les cuivres de la porte, me regardait de côté : c'est que j'allais et venais devant l'hôtel, guettant la descente des gens de la veille. Ils vinrent, gras et branlants, huileux, attachés, détestables. Et je crispais les mains sur mon stick, exaspéré de ne rien pouvoir contre ces inconnus que je chargeais des haines inassouvies qui s'étaient amassées au plus trouble de moi-même depuis tant d'années..... A quoi bon me retraire, me préserver de la vie anonyme et déferlante, puisque mes colères n'avaient pas disparu et qu'il suffisait d'un hasard pour les tirer de leur somnolence ! Et de quelle force m'assaillaient-elles au cours de la promenade ! C'était l'automne, le vent poussait à mes oreilles des hurlements de Furie, et les feuilles qui voltigeaient et, parfois, me touchaient au visage, semblaient, comme du bout d'un fouet, cingler ma lâcheté.

Je mis pied à terre à Longchamp pour boire un peu, car la fièvre me brûlait, et pour laisser souffler mon cheval que j'avais fait courir je ne sais par où. La cascade, éblouissement des noces de vilains, déroulait sa devanture d'eau sale que la lumière, ce jour-là, s'amusait à teinter de bleu —

couleur idiote ! Et j'aurais voulu la faire sauter, y ruer une armée de démolisseurs ! Quand j'appelai le garçon, l'envie me démangea de lui jeter mille francs pour qu'il se laissât gifler, car j'écumais de rage. Mais je lui trouvai de bons yeux, une finesse dans le sourire..... et c'est en le regardant que l'Idée me vint.

Ah, l'heureux retour ! Je tenais ma vengeance. J'allais savourer un délicat régal. Jamais la vie ne m'avait offert un tel enivrement. Et dans les voitures, les femmes se retournaient toutes sur mon triomphal passage : une joie surnaturelle m'illuminait.

— Mélèze, bouleau, chêne, mélèze..... disais-je en nommant les arbres des allées, suivant une vieille manie. Mais je ne pensais point aux arbres, je pensais à l'X du ménage blond ainsi qu'à la façon de l'atteindre. Et mon cheval tremblait sous mes jambes tant, par instants, je riais haut.

Tout d'abord, je m'assurai que le hideux couple passait chaque matin sous mes fenêtres. Puis, quand je fus certain qu'il ne m'échapperait pas, qu'il suivait règlément la même route, je m'abouchai avec l'acrobate Willy Ludo qui faisait, à cette époque, d'étonnants tours de cirque sur une automobile. — Me voyez-vous venir ?

Je fis construire une voiture du genre de la sienne, souple comme un annelé, précise comme un chronomètre, lourde et rapide, mais que rien ne distinguait de celles qui circulaient le plus communément. Et je m'évertuai, pendant des semaines, à réaliser toutes sortes de prouesses sur cet appareil. J'avais acquis une vingtaine de gros sacs de caoutchouc, assez semblables à des traversins, et je les emportais dans mes courses, flasques et bien empilés. Arrivé dans la campagne au petit jour, je les gonflais d'un coup de pompe, les dispersais sur la route, couchés ou dressés comme des hommes, et c'était merveille de me voir courir au milieu, renversant les uns, frôlant les autres, en écrasant deux ou trois, selon l'exercice que je me proposais.

Quand j'eus atteint le degré d'habileté, le doigté qui me paraissait convenable, je remontai quotidiennement les Champs-Elysées, à l'heure où mes gens descendaient. Je les dépassais, puis revenais sur mon chemin, les accompagnant à distance, épiant le moment propice. Ils traversaient en biais la place de la Concorde, mais tous les jours, des circonstances nouvelles les écartaient de mon petit jeu. Ce fut long. Une impatience bien justifiée me consumait. Je ne pensais guère à autre chose qu'à

la solution du problème stratégique et tactique que je m'étais donné, et souvent, je passais la nuit à étudier un plan de la Concorde et lieux circonvoisins, sur lequel je plaçais, dans des positions variées, des pions de bois, ronds, rectangulaires, en forme d'X.....

Enfin, un jour de grande averse où les piétons ne s'occupaient que de maintenir leurs parapluies contre les rafales, de sauver leurs pieds de la mouillure des flaques d'eau, et négligeaient ce qui pouvait se passer à vingt mètres d'eux, je résolus de tenter le sort. Je suivais le couple toujours enlacé, toujours détestable. Il atteignit la grande place et traversa. Je lançai ma voiture.....

Je n'entendis que le cri de la femme projetée comme un ballon sur le trottoir où elle s'ouvrit le crâne ; — l'homme avait roulé sous l'auto sans dire ouf.

Et les ondes de la plus âpre volupté soulevaient mon être où le cri semblait encore retentir. Quel beau hurlement ! Quelle horreur dans cette voix déchirante ! Je m'en délectais, fuyant à la quatrième vitesse de ma docile voiture et narguant un sergent de ville qui écarquillait les yeux sur les numéros de fantaisie qu'elle portait.

— Oh..... ! Quel dommage que l'homme n'eût

pas braillé, de son côté. C'eût été un duo fort harmonieux! Mais en revanche, j'avais bien ressenti l'écrabouillement de son gros corps, le bond de la voiture sur ses os broyés, et cela, aussi, était infiniment agréable ; cette heureuse sensation se prolongeait, au cours de la randonnée que je m'imposais, — dans la campagne, maintenant — pour recouvrir d'une couche de boue le sang qui tachait mes pneus.....

Oui..... toujours le cri de la femme et l'aplatissement du mari,..... l'impression délicieuse me revenait à chaque minute et me faisait battre les paupières.

Je lus, le lendemain, dans les feuilles, qu'un ménage d'honnêtes employés avait été occis, au coin de la rue Royale, par une automobile emportée. Les journalistes flétrissaient la conduite du chauffeur que menaçait une enquête judiciaire. Et cela m'emplit d'une douce gaieté.

C'est ainsi que j'ai assuré à mon existence la quiétude du présent et la sécurité de l'avenir,..... sans négliger le rappel incessant d'une ineffable jouissance. Je puis, délivré d'un trouble vain, m'abandonner désormais à mes amours et à mes haines, semer la joie ou jeter le mal. Et les figures odieuses que je rencontre ne me laissent plus le

regret de n'assouvir point la passion qu'elles soulèvent. J'en fais fi, car, n'est-ce-pas, il ne tiendrait qu'à moi.....

XII

OLIVIER BERTHELOT

Ce n'était pas un surnom. Il s'appelait Berthelot, comme tout le monde. Aucune parenté ne l'attachait même à des personnages. Il s'appelait Berthelot et Olivier, sans prétentions.

Il avait hérité la fortune de ses parents et celle d'un oncle, épousé une fille à la dot trébuchante, aux espérances réalisées. Il avait gagné le pain quotidien et amassé des économies en travaillant les deux tiers de sa vie dans une banque. C'était un bourgeois honnête et cossu, sans enfants, sans ennuis, sans remords, qui n'avait à rougir que du temps où il vivait.

Car son nez camard tremblait sur le journal où les crimes s'amoncelaient, ses yeux se gonflaient de larmes lorsque les camelots lançaient aux échos du boulevard l'annonce d'un beau meurtre, une couperose de honte tenait, de son visage, la peau

que ne hérissaient pas les poils blancs et drus dont se tissait sa barbe.

— Madame Berthelot, disait-il le matin en dépliant sa feuille, ils ont tué une vieille femme..... ils ont tué un rentier..... ils ont tué un agent de change.....

Quand ils se mirent à tuer des sergents de ville, Berthelot s'alita deux jours. Puis il prit peu à peu le dessus et se borna à constater, chaque soir, avec la dernière *Presse*, combien ils en avaient immolé.

Quand ils détruisirent des commissaires, Berthelot consulta. Il avait des éblouissements, des absences de mémoire, des vapeurs, des renvois. Le médecin ordonna des médicaments hors de prix, et Berthelot préféra faire emplette de pilules Pink qui l'auraient peut-être guéri si, dans le même temps, ils ne s'étaient avisés d'assassiner le préfet de police.

— Mais où s'arrêteront-ils ? demandait le malheureux, du fond de son fauteuil à crémaillère.

Il eut une attaque, fut bien soigné, voyagea et réintégra son logis, vieux, cassé, maigre et abîmé de honte.

*
* *

Les crimes succédaient aux crimes. Dans sa

douleur, Berthelot ne prenait vie que d'un espoir : siéger quelque jour au jury et se venger sur la horde des accusés de ses nuits sans sommeil et du trouble de la société. Mais le temps passait sans que le sort prît garde à ses désirs, et les citoyens de cours d'assises distribuaient mollement de la prison, du bagne, de l'acquittement et de rares peines capitales qu'un chef d'Etat bonasse commuait le plus souvent.

— Où s'arrêteront-ils ? demandait toujours Berthelot.

Il vivait à Auteuil, dans une jolie maison : salon sur rue, chambres sur de grands jardins où jouaient des enfants et des chiens luisants de propreté. Sur une place proche, les cuivres joyeux de la musique militaire alternaient avec les cris d'un marché découvert, d'un marché riche où ce gourmand quartier approvisionnait son vice. Un café, à deux pas de là, intime et provincial, abritait sa terrasse sous des platanes d'âge. Berthelot y retrouvait de bons vieux amis, comme lui honnêtes, cossus, sans enfants, sans remords, qui n'avaient à rougir que du temps où ils vivaient. Les crimes se marchaient sur les talons, et l'on commentait, à l'heure verte, les terrifiantes nouvelles que les journaux avaient apportées à l'heure du chocolat. Madame Berthelot

rejoignait volontiers son mari au café, le dimanche, après la messe, et mêlait ses glapissements au brouhaha de la salle. Vers une heure, le couple rentrait à la maison après avoir acheté un gâteau. Et bien que ce jour n'eût rien de particulier pour eux, ils faisaient un repas soigné et dégustaient des vins.

Cela, c'était leur vie extérieure, leur vie confortable et bourgeoise. Mais le moral était atteint. Berthelot avait repris ses habitudes sans goût, par routine. La même exclamation, tous les matins, trahissait le mal secret que la médecine n'avait su vaincre :

— Où s'arrêteront-ils ?

Un dimanche, ils faisaient leur choix chez le pâtissier. Ils l'allaient arrêter sur un St Honoré désuet mais diantrement appétissant quand la patronne, prévenant leur geste, déclara :

— Non, pas celui-ci. Il est retenu par Monsieur...

Elle dit un nom qui fit retourner tous les chalands.

— Comment, s'écria Berthelot, qu'avez-vous dit? s'agit-il du.....

— Lui-même.

— Il habite le quartier ?

— Rue Tartini, au 24. Il est même propriétaire

de la maison où il occupe le cinquième étage, avec un atelier d'artiste.

Le vieux couple acheta quelques meringues et s'en revint chez soi en jasant de l'heureux voisinage. Ils ne parlèrent pas d'autre chose durant le repas. Et, sa pipe fumée, Berthelot demanda si l'on n'irait pas faire un petit tour rue Tartini.

Ils s'y rendirent, et se plantèrent cinq bonnes minutes devant la construction d'espèce dite moderne qui portait le numéro 24.

— Tu vois, c'est là-haut, au cinquième. Un bel appartement. Voici la salle à manger, et le salon sans doute à côté. Des chambres ensuite et l'atelier au dessus. C'est luxueux.

Berthelot se sentait singulièrement vigoureux, en ce beau dimanche. Des tapissières, au trot et au galop, amenaient force joueurs aux courses voisines. Les marchands de vin ne chômaient pas, qui gorgeaient le populo de frites et d'aramon. Les autos roulaient à toute allure et des fiacres conduisaient aussi sur l'hippodrome des paquets de gens silencieux, méthodiques, sûrs d'eux-mêmes. Berthelot regardait avec indulgence cette foule dont, en d'autres temps, il blâmait la passion. La vie lui paraissait de nouveau séduisante. Son cœur battait avec régularité. Il aspirait de toutes

ses forces l'air frais et la poussière qui montait du pavé.

Après avoir poussé jusqu'aux lacs, ils rentrèrent chez eux, par la rue Tartini.

— Je voudrais bien le voir à sa fenêtre. Mais il doit se promener, le dimanche.

*
* *

Pour se rendre au café, il passa dorénavant sous les croisées magnétiques, lesquelles étaient parfois ouvertes, parfois closes. De la lumière, le soir, brillait dans l'atelier, et l'on voyait fort bien, du trottoir, danser des ombres sur le plafond. Berthelot dévisageait les gens qui, d'aventure, sortaient de la maison comme il passait. Il finit par connaître ainsi deux ou trois bonnes et des enfants qui rentraient du lycée à des heures régulières. Mais il ne rencontrait pas celui qui l'intéressait tant.

Un écriteau s'avisant un matin d'apprendre aux amateurs qu'on pouvait louer un appartement dans la maison, Berthelot entra chez le concierge et s'enquit du loyer.

— Deux mille francs. Cinq pièces, salle de bains. C'est très avantageux. Mais le propriétaire habite

la maison. Je dois d'abord vous dire qui est le propriétaire, monsieur.....

— Je sais..... je sais..... On peut visiter ?

Madame Berthelot fut d'avis qu'il fallait donner congé, tout de suite, et retenir cet appartement quel qu'il fût. Le lendemain, de bonne heure, le vieux couple, appuyé d'un magnifique denier à Dieu, se présenta au concierge et demanda à parler au propriétaire des réparations qu'il jugeait favorables à son bien-être.

— C'est qu'il ne s'en occupe pas lui-même. On fera tout ce que vous voudrez.....

Mais ils tenaient à l'entrevue, et leur insistance leur valut de pénétrer chez cet homme extraordinaire.

Ils le trouvèrent dans son atelier de peintre, devant une toile où il achevait de colorier des fleurs. C'était un homme assez grand, blond et barbu. Il portait un diamant au petit doigt, une perle à sa cravate et une chaîne d'or sur le ventre. Il parlait avec douceur et reçut ses nouveaux locataires aussi bien qu'ils le souhaitaient. Le bail fut signé séance tenante, et les vieux Berthelot sortirent satisfaits, en se repassant le papier au bas duquel s'étalait lisiblement la signature du propriétaire.

— Dis donc, monsieur Berthelot. Il est très distingué, ce monsieur. Mais il me semble qu'il lui manque quelque chose.

— C'est vrai. Que peut-il bien lui manquer ? Il a toutes ses dents. Il est bien habillé, il porte un faux-col et des manchettes. Que peut-il bien lui manquer ?

— Tu as vu, il a des pantoufles en drap bleu, comme les tiennes ? Tu as vu sa cravate ? C'est élégant, une lavallière verte. Tu devrais en acheter une. Mais il lui manque quelque chose.

Comme à l'église d'Auteuil sonnait la première heure du matin, Berthelot s'éveilla et, l'esprit subitement éclairé, se dressa sur son séant. Sa femme ne dormait pas, préoccupée de la même idée.

— Dis donc, madame Berthelot. Je sais ce qui lui manque.

— Ah.....

— Il n'est pas décoré.

— C'est vrai. C'est cela. Comment cela peut-il se faire ? Peut-être ne la porte-t-il pas ?

— C'est impossible. Un homme comme lui, un fonctionnaire..... Il n'est pas décoré. Et c'est étonnant combien cela lui manque.

Là-dessus ils s'endormirent avec, sous la pau-

pière, la figure du monsieur barbu dont un ruban rouge aurait si bien paré le veston.

* * *

Ils firent connaissance. Le propriétaire était un homme honnête et cossu, sans enfants, sans ennuis, sans remords, qui n'avait à rougir que du temps où il vivait. Il n'était pas rentier, mais presque. Et les loisirs que lui laissaient ses fonctions lui permettaient de cultiver, outre la peinture, l'amitié de son locataire et voisin. Berthelot le présenta au café, où il fut chaleureusement accueilli. Jusqu'alors, on y jouait aux dominos, à la manille, au jacquet. Mais le nouveau venu possédait à fond les échecs, qu'il imposa. Le café, naguère bruyant, devint la chapelle silencieuse des combinaisons mathématiques. De proche en proche, les amateurs s'avertirent, et ce fut, dans Auteuil, une renaissance du jeu savant, profitable aux bonnes mœurs et au bilan des cafetiers qui révéraient fort l'ami de Berthelot.

Les familles, aussi, se lièrent. Madame Berthelot reçut à son jour la femme du propriétaire, un peu commune, à vrai dire, mais sans façons et de bons propos. Ils se prièrent à dîner. Et il y eut, 24 rue

Tartini, tantôt au quatrième, tantôt au cinquième, des repas d'apparat où Berthelot, son bel appétit retrouvé, accomplit des prouesses de mangeur.

Enfin, on ne se quitta plus. Berthelot utilisa ses connaissances financières à remanier les placements de son ami dont il éleva les revenus de plus de deux pour cent. Il en reçut, en échange, des leçons de peinture. Dans le bel atelier il eut, lui aussi, son chevalet, sa palette et ses pinceaux. Et il attaqua bientôt les sujets de genre, qu'il traitait largement. On sortait ensemble, les messieurs devant, les dames derrière. On allait s'ébaudir aux salons cubistes et rire avec finesse dans les théâtres où crépite l'esprit d'espèce dite française. Mais on goûtait encore le plus doux de cette douce amitié les jours de pluie où, dans l'un ou dans l'autre salon, on causait joliment, les dames chiffons, les messieurs art et philosophie. La politique et les questions sociales semblaient inspirer de la méfiance à l'ami de Berthelot. Et c'est à la peinture, à la poésie, aux idées générales qu'on revenait toujours. On résolvait les problèmes de métaphysique à sa façon, sans prétentions. L'hôtel de Bergson s'élevait à une portée de browning, et dans les silences qui suivent les entretiens élevés, on regardait souvent, épaule contre épaule, le toit du philosophe dont

on avait étudié la doctrine dans une belle page de l'almanach Vermot.

Berthelot essaya de faire décorer son ami. Un sien petit cousin dirigeait le cabinet d'un ministre. Il lui posa la question sans ambages. L'autre, qui convoitait la fortune du vieux rentier, fit des démarches. Mais c'était bien difficile. Un précédent manquait. L'affaire eût néanmoins réussi sans l'intransigeance du Grand Chancelier qui se fâcha tout rouge et menaça de rendre son cordon. Aussi, l'ami ne reçut-il point la Légion d'Honneur, mais on lui décerna coup sur coup les palmes, le mérite agricole, des Nicham et la médaille du travail à laquelle il avait droit depuis longtemps, étant en quelque sorte né dans ses fonctions.

C'était un homme qui savait vivre et qui voulut payer les Berthelot de leurs soins. Il loua un chalet dans les environs de Trouville, où, un beau jour, au pied levé, il emmena ses amis goûter les plaisirs champêtres et marins. Deux mois exquis furent employés à pêcher la crevette, à chasser les goëlands, à se baigner, à dormir au soleil, à peindre. Berthelot et son ami se tutoyaient, pour lors, et les dames s'appelaient "ma chérie". Elles n'étaient point du même âge, mais on vivait sur le pied d'une camaraderie parfaite et l'on regrettait seulement d'avoir

vécu tant d'années sans se connaître. De petits incidents vinrent mieux encore amalgamer les cœurs : Berthelot, une nuit, en déterrant des équilles, tomba dans une mare dont l'eau était profonde et froide. Son ami, d'un bras vigoureux, le repêcha, l'enveloppa de ses propres habits et, de retour au chalet, le bouchonna comme un pur sang. Une autre fois, ils risquèrent en commun cent sous aux petits chevaux, et la combinaison leur rapporta des pincées de louis qu'ils commuèrent en cadeaux pour les dames. Enfin, Berthelot fut parrain du fils d'un cantonnier et choisit pour commère, ainsi qu'il était juste, la charmante femme de son ami.

— Ah, disait-il, heureux, rajeuni, bien portant, ils n'oseront pas s'attaquer à celui-ci !

*
* *

Et vint la mort. Berthelot prit froid, un soir, en attendant le tramway. Il y eut d'étonnants désordres dans ses poumons. Le médecin dit tout de suite qu'il ne fallait rien espérer, même d'un miracle, et après deux jours de délire, Berthelot reprit connaissance pour annoncer, à son tour, qu'il savait sa fin prochaine.

Sa femme lui proposa le secours d'un prêtre.

Mais il n'en sentait pas le besoin, car il avait sa religion, à lui. Montrant le plafond d'un regard suppliant, il demanda simplement qu'on fît descendre son ami.

Ils restèrent seuls, et l'on ne sut jamais ce qu'ils se dirent. Puis la famille fut autorisée à rentrer dans la chambre du moribond. Son ami se penchait sur lui, sa femme et la femme de son ami pleuraient à ses pieds.

Et comme sonnait une heure joyeuse au clocher d'Auteuil, le juste rendit l'âme en pressant une dernière fois entre les siennes la main tremblante de Deibler.

XIII

MATHIAS

— C'est mon oncle Hugues qui s'en est allé le premier.

Il habitait une partie de notre hôtel, rue de Penthièvre. Et depuis longtemps il était bien mal, toujours allongé sur la chaise longue, les yeux clos, la bouche contractée.

Un jour que je rentrais au quartier avec mon escadron, on me remit cette dépêche : " Oncle décédé. Venez. " C'était en hiver, au plus fort d'une bourrasque, et un nuage noir, opaque, passa au ciel. Dans mon cœur aussi, à cet instant, un voile s'étendit sur les clartés de la vie.

Je prévins mon colonel et gagnai Paris en une heure sur une bonne quarante chevaux dont je ne me rappelle pas avoir jamais souffert la moindre panne. — On n'en fait plus de telles.

Rue de Penthièvre, je trouvai ma mère age-

nouillée sur son prie-Dieu, et je découvris avec douleur, — chose que ma jeune insouciance avait laissée venir sans y prendre garde, — qu'elle était maintenant une vieille femme. Un élan de tendresse navrée me poussait à la prendre dans mes bras et à étreindre ses maigres épaules qui frissonnaient sous un corsage noir. Mais les effusions n'étaient point de mise entre nous. Je montai donc voir mon père. Comme toujours, il administrait ! Assis dans son cabinet de travail, il signait des pièces pour l'une des innombrables œuvres philanthropiques qui occupèrent son existence.

— Avez-vous vu votre oncle ? me demanda-t-il.

— Pas encore.

Je fus sur le point de lui déclarer que je ne voulais pas revoir la figure morte de celui qui m'avait tant de fois souri. Mais je ne manifestais jamais de volonté personnelle en présence de mon père, et je le suivis.

Mon oncle gisait sur le lit où la mort l'avait vaincu. Mes regards, moins curieux que craintifs, coururent à son visage. Je ne suis pas un carabin, et j'appréhendais que le premier cadavre que je dusse contempler fût celui d'un de mes proches, d'un homme que je chérissais particulièrement. O, l'impression hideuse de cette longue forme couchée

roide, et pour toujours immobile! Mort depuis six heures, il avait déjà les yeux enfoncés, le nez énorme, aux narines béantes, la bouche rentrée, comme cherchant à faire des efforts gigantesques pour respirer une fois encore, une seule..... Le charme et le prestige de mon oncle Hugues aboutissaient à cette chose terrifiante!..... On lui avait mis un habit noir, une cravate blanche; ses mains tenaient un Crucifix, et la croix de Malte brillait à sa poitrine.

— Vous le veillerez cette nuit? demanda mon père.

— Certainement.

Une ombre s'agita au pied du lit, pour ranimer un cierge qui vacillait. Je distinguai une cornette et cherchai à découvrir le visage de ma sœur; mais je ne sais pourquoi je m'imaginais qu'elle pût être là : il lui aurait fallu au moins deux jours pour venir d'Italie, et la règle de son ordre, je me le rappelai ensuite, lui interdisait de sortir du cloître.

Mon père reparti, je me jetai dans un salon plein de lumières, et j'en ouvris les volets pour voir des passants, pour voir la vie, pour secouer l'obsession de la mort qui venait de poser sa main décharnée sur mon front. Mais à chacun de ceux

qui flânaient, je me disais : celui-là aussi succombera, et sera englouti au fond d'une fosse, et se décomposera, et pourrira lentement, salement ! Je voyais descendre sur tous l'ombre de la mort et de l'immobilité.

Au dîner, je m'étonnai que mon père et ma mère pussent causer. Quelques années, pensais-je, quelques mois, et si l'on n'a soin de la soutenir d'un ruban, un affreux bâillement leur ouvrira la bouche, — mais pour parler, macache ! La trivialité militaire de mes idées, — quel homme peut évoquer la mort sans grossièreté, sans rudesse ? — n'atténuait pas le chagrin que je me forgeais déjà de la disparition inévitable et prochaine de mes parents. Et j'avais au cœur l'envie de pleurer d'un tout petit garçon.

Puis vint la funèbre veillée. Auprès du défunt, se tenait son valet de chambre ainsi qu'une autre religieuse. Son visage, en deux heures, avait changé singulièrement. Hé quoi, la mort, aussi vite, bouleverse les corps qu'elle s'approprie ! Quel mouvement intérieur en tire les yeux, en crispe la bouche, en rapetisse tous les traits ? O, l'immonde travail qui bouillonne, dès le dernier soupir, en cette chair morte !

Il fallait passer une nuit complète à côté du

cadavre. Je pris un livre de prières et commençai de compter les secondes, les minutes et les heures. Je regardai longuement le domestique, dont l'attention hypocrite ne se détachait pas d'une pieuse lecture ; je regardai la nonne orant à toute vitesse ; j'examinai la chambre où j'avais joué de si grand cœur, autrefois, — et que je ne connaissais pas. Nous ne connaissons nullement les lieux où nous fûmes élevés. Il faut telle circonstance brutale pour nous jeter, les yeux décillés, devant les endroits les plus familiers, que nous croyons voir, alors, pour la première fois. Le lit était un meuble d'ébène massive, fort bien sculpté, mais, l'avouerai-je, la forme rigide qu'il portait me faisait peur, et je promenais plutôt mes regards sur les vitrines, toutes de lourd bois noir, où mon oncle entassait les vieux livres, aux étonnantes reliures, parmi lesquels il voulait vivre, réservant ses autres collections pour les salons où il avait reçu, trente ans durant, les hommes les plus distingués de son époque. Dans la chambre mortuaire, la clarté des cierges piquait des petits points blancs, larmes tremblantes.

Au milieu de la nuit, accablé par le silence qui enveloppait cette veillée, je sortis une minute. Trois choses me frappèrent, à mon retour : une

odeur fade, d'abord, une odeur d'huile rance que j'attribuai à la cire des cierges, mais dont je dus bientôt m'avouer qu'elle provenait du corps; ensuite, les yeux, fous de terreur, du domestique que j'avais laissé seul, — comment tenir pour vivante cette religieuse qui marmottait des patenôtres à nos côtés? — mes mains, enfin, qui tremblaient. Quant au mort, je ne le voulais plus regarder, c'était assez de le sentir! Et je m'assis à ses pieds, le visage tourné vers la fenêtre, dans l'attente du jour libérateur qui viendrait baigner mon front de ses douces lumières et finir mon supplice.

Quelques mots que murmura le valet de chambre me firent autant sursauter que si le cadavre, lui-même, avait parlé.

— Monsieur le comte veut-il qu'on entr'ouvre la fenêtre?..... nous manquons d'air.

Je le lui permis. Aussi bien, l'odeur fade, l'odeur infecte s'accentuait. Dans la chambre, s'épaississait un relent nauséeux de vieille graisse fondue, bouillie, brûlée, qui m'incommodait. Le froid me saisit et j'allais m'envelopper les jambes d'un tapis jeté sur une table quand un dégoût me souleva, de tout ce qui avait touché le malheureux mort. Ah, que les heures paraissaient longues!

Alors, pour la première fois, je pensai à la destruction absolue de cet homme qui avait finement, supérieurement vécu et l'hypothèse qu'une âme quelconque subsisterait de lui et volerait en un vague éther, me fit hausser les épaules.

Je ne crois pas en Dieu. Je ne crois à rien. Au temps des Encyclopédistes, un de mes aïeux, — Hortensius, le surnommait-on, — tint un journal où il couchait quotidiennement un argument nouveau contre l'immortalité de l'âme. J'ai hérité ses traits et son tour d'esprit. J'ai fait miennes ses doctrines. Certes, il convient de ne pas trop les répandre ; il faut se garder de les communiquer à tout le monde, un peuple, sans religion, devenant une horde effrenée. Mais je ne puis admettre qu'un homme de sens donne dans le panneau de l'âme immortelle, et croie qu'à l'instant précis où la vie abandonnera sa dépouille, un principe immatériel prendra son vol, sur des ailes de colombe, de la charogne vers les cieux. Ces enfantillages ne sauraient abuser que le vulgaire.

Cela se prouve en trois mots, sans qu'il soit besoin de recourir aux dissertations philosophiques de mon aïeul. Lorsque vous dormez, que devient votre âme ? Elle dort. Lorsque vous vous évanouis-

sez, que fait-elle ? Elle s'évanouit..... Cauteleux, le sommeil qui n'affecte que légèrement l'état physique, touche l'âme et l'assoupit, sauf à lui laisser les fumées de songes brefs et rares. La syncope, déjà plus brutale, frappe l'âme et l'annihile sans lui permettre de courir la pretentaine, n'est-ce pas ? Et vous voudriez que, cédant aux pavots de Morphée, que, disparaissant sous le choc de l'émotion, l'âme résistât au coup de faux de la mort ? Non, elle suit les états de notre périssable organisme, et ce que le sommeil engourdit, ce qu'un évanouissement renverse, croyez que la mort ne l'épargne pas. Non, non, je ne la tiens pas pour immortelle, l'âme qu'on saoule avec quelques verres de vin.

L'âme du pauvre oncle Hugues venait de mourir. Rien n'éveillerait plus, maintenant, cette intelligence. Il ne restait, d'un homme aussi remarquable, qu'un cadavre repoussant.

Je me tournai vers lui. Le domestique dormait, — de trois jours il ne s'était couché, — et la religieuse demeurait dans une immobilité extatique. Je frissonnai d'épouvante, enfonçant mes ongles dans la paume de mes mains, cinglé d'une folle envie de fuir.

Un bruit léger monta de la rue que, depuis

plusieurs heures, aucun mouvement n'agitait. Je me postai derrière les volets et vis un balayeur qui commençait son travail. Annonciateur de l'aube tant désirée, il m'apportait une société, un réconfort nécessaire. Et je finis la veillée le front aux vitres, épiant les rares passants du matin, écoutant les voix qui montaient de ces vivants.

A huit heures, je comptais prendre un peu de repos, quand mon père me demanda d'assister à la mise en bière. La longue boîte, recouverte de velours, traversait déjà une antichambre, portée par de gros hommes dont l'aspect commun me révolta. Et le cadavre, roulé dans son linceul, fut secoué, tiré, transvasé, — les talons des bottines s'entrechoquèrent — jusqu'au moment où, après un dernier regard à la pauvre figure maintenant tachée de plaques noires, la paix absolue s'abattit sur elle avec le couvercle dont les vis grinçaient au milieu des sanglots.

Et depuis, c'est fini. Je ne connais plus la vie, je ne connais que la mort. Escorté de cette impitoyable compagne, je passe mon existence à évoquer les défunts qui pourrissent sous terre, à prévoir les décès de mes semblables et la dernière grimace qui leur tirera les lèvres. Dans chaque homme je ne distingue qu'un fantôme, et toujours,

à mes narines, vient par bouffées l'odeur infecte de décomposition.....

Je me suis marié, et, le soir de mes noces, j'ai vu le cadavre de ma femme étendu sur le lit nuptial. Des enfants me vinrent. A leur naissance, je les imaginais, soixante ou quatre-vingts ans plus tard, vieillards chauves et hideux, tordus par l'agonie, loques jetées à la fosse. J'ai pris des maîtresses, et leurs baisers me laissaient un arrière-goût de sépulcre. Un ami ne me serre pas la main que je ne me demande : " Quand mourras-tu, toi, et de quelle maladie ? " Plus que les autres, je vois les glorieux et les bellâtres terrassés par l'Invincible, et il me semble que les yeux des gens que je rencontre sur mon chemin, se liquéfient dans le trou béant de leurs orbites.

A la revue qui finissait les manœuvres, certain automne, j'ai vu les quarante mille hommes qui paradaient couchés côte à côte sur le sol. Le soleil illuminait cette armée de cadavres, d'horribles écorchés, de restes à demi rongés où grouillait le peuple des bêtes immondes. Et le charnier s'étendait à perte de vue, au fond des vallées, sur les collines, au milieu des routes.....

Les uns après les autres, je perds des parents : mon père, ma mère, mon fils aîné, ma sœur. Et

les lugubres veillées, et les obits épaississent périodiquement l'atmosphère de mort où s'écoule ma vie. Puis, je pense aux trépassés, je me demande où ils en sont : dans leurs grands tombeaux, au tréfonds de leurs hermétiques cercueils, ils doivent mettre longtemps, beaucoup d'années, ils doivent passer par de bien hideux états pour aboutir au jovial, à l'immuable squelette ! Où en est l'oncle Hugues, à présent ? Que reste-t-il de nez à ma chère sœur ?

Hélas, l'homme disparaît tout entier. Avec moi s'en ira le souvenir des morts que j'aimais. Il n'en subsistera que des papiers, des diplômes, des titres, qui pourront amuser le paléographe, plus tard, sans rien ranimer de ceux dont ils proviennent.

Quelquefois, j'ai voulu descendre dans le caveau que distinguent nos seules armoiries et ouvrir les cercueils qu'il recèle..... Mais je surmonte ces fugaces prurits ; je ne suis ni un fou, ni un malade, et quand ils me taquinent, je vais boire de l'absinthe, comme un voyou, à la terrasse des cafés.

Je ne sais qu'une mort qui ne me trouble pas et dont je ne me préoccupe jamais : la mienne. Il faut que je fasse effort pour diriger mon esprit vers cet inéluctable terme. Et j'affirme qu'il sera le bienvenu. Seule, la mort m'empêchera de rêver

de la mort. Seule, elle me délivrera de l'obsession dont elle charge mes épaules. Macabre gribouille, c'est en m'engloutissant dans ma tombe que j'échapperai au poids de la terre que j'entends sans cesse retomber sur d'invisibles cercueils.

XIV

VIVIEN

— Vous, c'est bien vous, ce n'est pas votre fantôme que je viens de rencontrer !

Je sortais, sous l'averse, d'une de ces expositions dont le faste m'attire et harcèle mon idée fixe. Et dans la foule, je ne voyais encore que les bijoux de l'orfèvre, — naguère mon ami, maintenant glorieux maître, — que j'avais contemplés longuement sous leurs vitrines et qui me poursuivaient, qui semblaient parer les passantes lentes à la tentante chair, sertir les perles de pluie qui brillaient dans la lumière des magasins, et, de tout leur or narguer mon humilité.

Vous parûtes soudain, au milieu de cette foule même, venant du passé, allant je ne sais où. Je vous ai frôlée, j'ai failli vous heurter, pendant que mes yeux, chargés d'amour, caressaient les vôtres, qui s'abandonnaient.

Et leur éclat me brûla les paupières, un râle monta dans ma gorge, le fracas de la rue s'éteignit dans mes oreilles, de l'eau fraîche inonda ma bouche, mon corps, sans poids et sans force, un instant fut retranché du monde. Vous pâlissiez aussi, secouée par un sanglot... Et nous avons passé.

Nous n'avons échangé qu'un immense regard. Qu'aurait-il servi de mêler la voix trompeuse au langage qui ne s'apprend point ! A vous que je ne rencontrerai sans doute jamais plus, pourquoi bégayer que je n'oublie pas, puisqu'il n'est de robe où je ne cherche à découvrir votre démarche, puisque chez les femmes qui s'offrent je ne distingue que les traits, le sourire ou l'accent qu'elles vous ont empruntés, puisqu'aux impérieuses j'oppose la rigueur de ma foi désolée et que sans en craindre le vertige, je mesure joyeusement dans leurs regards des dangers que je n'affronterai pas, puisque mes seuls voyages, au printemps surtout, quand la verte folie talonne toute la terre, sont pour la grille du jardin où ma jeunesse a récolté pour jamais, puisque vos reliques vivent sur ma table, à portée de mes caresses, puisque sous les coups du destin je me relève en prononçant le nom dont ma bouche n'a pu se désaccoutumer,

puisque j'accomplis le seul rite de mon culte en attisant des souvenirs que je veux garder brûlants, puisque je vieillis sans que mon jeune amour prenne jamais de rides, puisque de ceux qui nous ont séparés, morts à présent, il ne subsiste qu'une ombre chaque jour plus légère tandis qu'en moi brille encore la flamme par votre souffle jadis allumée, puisque le pire et le dernier des maux, puisque la perfide Espérance s'est lassée de tourner autour de mon insomnie ou de chanter dans mes rêves, puisque je bénis l'éternité de cette séparation illusoire, puisqu'au mari et aux amants que vous avez peut-être, j'ai ravi la fleur immatérielle de votre âme, puisque vous flottez à travers ma chambre, puisque mes lèvres cherchent toujours dans l'air le goût des baisers anciens, puisque la fraîcheur de vos bras, comme s'ils se posaient sur mon épaule, détourne mon attention lorsqu'elle s'égare vers des choses étrangères, puisque cent fois votre main même, quand la mienne saisissait l'arme, a suspendu son geste, puisqu'elle me verse l'absinthe d'où fument les illusions splendides ou qu'elle couvre mes yeux du bandeau de l'éther, puisqu'en moi vous demeurez présente, et que je vous parle, et que je vous aime !

Nous avons passé. Nous avons échangé un immense regard. Vous, c'était vous, ce n'était pas votre fantôme !

De ma fenêtre, je vois tomber la pluie sur les toits de la ville. Les gouttes tintent clair. Et la rue, tout en bas, la rue déclive luit comme un fleuve. Les passants se font rares. Le grand désert s'endort. Quand grincent les girouettes, que clabaude le vent et que l'averse bouillonne, il doit être bien doux, auprès de la fenêtre ouverte, de s'appuyer à l'épaule chérie et de presser une main tiède. Mais ceux qui détiennent les trésors de l'amour les méprisent aussi et dorment en ce moment, chacun de son côté. Les hommes vivent recroquevillés, les uns dans leurs greniers, les autres dans le tohu-bohu de leur famille hostile. L'amour est comme un fil léger qui flotte à notre niveau, qui nous frôle et qui nous caresse. Mais il faut se garder de le saisir car sous les doigts des hommes il se casse. Le fil est encore sur mon visage. L'ombre et la pluie l'ont porté vers ma fenêtre. Il joue sur mon front. Seul, sans doute, de l'immense cité, je respire à longs traits le souffle froid de cette nuit, seul je respire l'haleine de l'amour, et j'aime pour les autres.

Je retournerai bientôt devant le vieux jardin.

Il pleuvra sur les chemins boueux. Dépouillés et luisants, les arbres paraîtront aussi tristes que des mâts au lendemain des fêtes, aussi lugubres que l'échafaudage des catafalques. Je reconnaîtrai les maisons étagées sur la colline. Le sable de la gare craquera sous mes pas avec un bruit familier. Je suivrai la route d'autrefois où vibreront les timbres des voix éteintes et de la voix à mon âme éternellement parlante. Le pays sera libre et nul ne me verra, les yeux hagards, saisir la grille et regarder ce jardin flétri, cette maison aux volets fermés, ces allées où côte à côte nous avons passé, ce clos banal d'où monteront des parfums immenses, cette terre morte où danseront des fantômes.

O, vous n'avez pas connu combien de tristes soirs j'ai couru dans Paris, des soirs de pluie et de froid, semblables à celui-ci, où je vous cherchais, où je vous appelais, où je poursuivais des formes douteuses pour m'arrêter soudain, l'œil décillé. Il fallait qu'ils vous eussent cachée au bout du monde pour que cette rencontre ne se soit pas produite aux jours où la vie pouvait encore revendiquer ses droits. Devant votre maison, j'ai veillé mille nuits. Sur votre chemin probable j'ai battu le trottoir de la ville et hanté jusqu'au harasse-

ment la route de la campagne. Mais qu'avaient-ils fait de vous ?

Un fantôme, que je n'échangerais plus, maintenant, pour la femme de chair que j'ai rencontrée ce soir dans la foule, et qui a passé, sur un regard immense.

XV

SÉBASTIEN

... Ils ne sont pas rentrés. Rien ne bouge, chez eux. La fenêtre de leur cuisine reste fermée, et je ne vois pas ce que fait la bonne. S'ils ne dînaient pas à la maison, ce soir ?.....

Oui, c'est moi, c'est bien moi que voilà tapi derrière mon rideau, à guetter mes bourgeois de voisins ! C'est ma vie depuis dix-huit mois, cet espionnage ! C'est mon foyer, cette famille où je ne suis pas reçu, qui ne sait même pas que j'existe !

Je me souviens du soir de mon emménagement. Je fuyais ma chambre du quai Voltaire pour échapper à la confinité d'un ménage si heureux ! si gai ! plein de rires et de cris d'enfants ! un ménage dont la vie bruyante enveloppait mon isolement et me donnait l'envie, la hantise des

joies et des peines que ces gens-là connaissent et dont j'ignore jusqu'au nom, moi !

J'arrive ici. Les déménageurs me laissent au milieu de meubles démontés, de guenilles en fouillis. Je me précipite à la fenêtre pour reconnaître où j'étais. — Sait-on où l'on va, en retenant un logement ? On le visite dans l'après-midi, et les habitations ne prennent que le soir venu leur physionomie vraie, au moment où les familles se réunissent autour du dîner, au moment où les solitaires ressassent leur ennui, dans le bruit perpétuel de la pendule. — Je me précipite à la fenêtre : la maison se composait de deux bâtiments perpendiculaires. Et je fouillai, d'un coup d'œil, le grand pan de mur qui tombait à ma gauche. Au cinquième étage, tout près de moi, trois enfants, trois sœurs, jouaient aux dominos ! Alors, je compris qu'il en serait de même partout, qu'en chaque place où je pourrais me réfugier, la vue de familles heureuses m'attendrait et qu'il faudrait, bon gré, mal gré, vivre dans leur atmosphère, regarder leur paisible trantran, épier leurs moindres actions, dévorer leurs habitudes. Avidement, mes yeux, derrière mes épais rideaux, ont plongé dans cette demeure. Et je ne poursuis d'autre but, je ne nourris d'autre pensée, d'autre désir, que d'as-

sister au repas de mes voisins, que d'entendre le rire des fillettes et le piano grêle qui tinte dans un salon que je n'ai jamais vu.

... Tiens, la bonne entr'ouvre la fenêtre. Elle a trop chaud : son fourneau est rouge. Tout va bien, ils dîneront chez eux, je ne serai pas seul...

Le papa, un ingénieur, appartient à une grande administration. Je lui donne cinquante ans. Il ne me déplaît pas, avec son gros ventre, sa figure distinguée malgré l'empâtement des traits, avec ses yeux clairs. Et le regard de cet heureux s'éclaircit encore lorsqu'il l'arrête sur ses trois filles, toutes trois adorables : l'aînée fort jolie — une demoiselle, déjà, — la cadette moins régulièrement bien, mais la malicieuse moue de ses lèvres, — et la dernière, huit ans à peine, est cajolée comme le bichon d'une princesse. Mais plus que les fillettes, m'attire leur maman : elle est pourtant affreuse, massive, hommasse, avec un teint de brique et des dents de vieux cheval. Il a fait un mariage d'argent, cet ingénieur, soit. Mais quand je le vois sourire à la vieille dame, quand je discerne ses prévenances, quand je devine cette tendresse que l'habitude accumula dans leurs cœurs, comme en d'autres elle effrite les plus vives passions, je crois chanceler au bord d'un abîme. O, je voudrais

baiser les paupières de cette femme laide et tomber à ses pieds, et sentir à mes côtés la présence de son corps informe et béni !

... La bonne allume le gaz dans la salle à manger. C'est sur les fenêtres de leur salle à manger et de leur cuisine, que donne ma lucarne. Ils vont rentrer. Ils ont dû sortir tous ensemble, comme ils font souvent aux premiers beaux jours.....

J'ai quarante-cinq ans, mais j'en parais beaucoup plus. Je suis chauve, petit et ridé. Je gagne de quoi manger, dans une banque. Il me reste, de ma famille, des cousins qui me dégoûtent et avec lesquels j'ai rompu depuis longtemps. Je n'ai plus d'amis.

... La bonne met le couvert.....

Ce que je vois de leur mobilier est en vieux chêne. Je n'en sais pas le style, je ne sais même pas si ce meuble relève d'un style quelconque, mais des fleurs, des plantes vertes garnissent la salle à manger. Dans un coin, se trouve une table mâchurée de taches d'encre, où la petite fait ses devoirs avant le dîner. L'hiver, on allume de bonne heure ; l'été, la fenêtre reste toujours ouverte, et moi, bien caché derrière mes carreaux, je puis, tout au long de la soirée, vivre avec eux.

Où irais-je, que ferais-je ? Ah, nous passions cependant pour de sacrés diables, en notre jeunesse! Ligués dans une égale haine du bourgeois, des jeunes filles, du mariage, de la vie banale et vulgaire, nous formions une bande fameuse ! En avons-nous assez dit ! Je revois l'atelier, loué en commun, qui, sous les toits d'une puante maison de Montmartre, abritait nos extravagances et nos vociférations. Il s'y réunissait des peintres, des poètes, des philosophes, des musiciens, des acteurs et même des financiers en herbe — j'étais de ceux-là — gros de projets titaniques, résolus à bouleverser la chose sociale. Qu'est-ce que tout cela est devenu, mon Dieu ! Plusieurs ont réussi à se tirer d'affaire, — lentement, par la filière, — le plus grand nombre s'est marié, et leur premier soin, à tous, une fois casés, fut de lâcher ceux qui tenaient bon. Un jour, nous sommes restés seuls, Lusin et moi.

... On sonne à leur porte. Ils rentrent ? Non, un imbécile se trompe d'étage.....

Lusin, lui, est devenu célèbre. Encore a-t-il fallu qu'il meure, pour cela. Pour rançon de sa gloire, le destin exigea son trépas. Le destin ?..... Non, mais la cupidité des hommes, leur injustice, leur cruauté..... Je me rappelle, il y a dix ans,

peu avant sa mort, la dernière visite qu'il fit à un éditeur. — Je parle de Paul Lusin, l'écrivain. — Nous partons pour les bureaux du *Parnasse Français*, tous les deux, car de fréquentes syncopes le terrassaient, et il sortait rarement seul. Lusin demande à parler au directeur.

— Pourquoi, pour un abonnement ? interroge un vilain petit juif, tordu et hargneux.

— Non, pour une édition.

— Les éditions ? C'est moi que cela regarde. Que voulez-vous ?

— Voir le directeur.

— Le directeur ne s'en occupe pas. C'est moi qui décide de ces questions-là.

— Eh bien, je désire faire éditer, à mes frais, un volume de vers.

Le malheureux, en cinq années, avait économisé six cents francs.

— Monsieur, je suis aux regrets. Mais *le Parnasse* n'édite que des auteurs connus.

— Tant mieux, hurle Lusin, car je gagne beaucoup, moi, à être connu !

Pauvre diable, qui faisait des mots à l'intention d'un sale petit juif, ignare et crapuleux ! L'autre ne lui répondit même pas, s'étant remis à taper sur sa machine à écrire.

Mais six mois après la mort de Lusin, un vol de noirs messieurs s'abattit sur sa mère, et gémit, piailla, croassa, jusqu'à ce qu'elle lui eût livré les papiers du défunt. Et la macabre bande du *Parnasse Français*, à grand bruit publia son œuvre, escortée de préfaces vengeresses, de biographies pleurnichardes, prônée par une réclame impudente qui lui valut un succès démesuré ! Qui d'entre vous ne s'est apitoyé sur le sort de Paul Lusin, poète, dramaturge, romancier, philosophe..... mort pauvre et si jeune ? Canailles ! Vampires !

Je demeurai seul. Et faute de pouvoir jamais amorcer mes combinaisons financières, je me suis trouvé, à quarante ans, vieux, abandonné, ne croyant plus en moi-même, foutu ! J'ai pu obtenir un emploi dans une banque, et je ne le lâcherai pas, croyez-le, car je veux vivre, je le veux. Il me reste une joie, une joie immense sur terre.

Oui, je me plains sans sincérité de l'obsession qui me poursuit. Je m'en irrite, sans doute, mais à la manière dont un ivrogne, au réveil, s'emporte contre son vice, contre son maître. Et, le soir venu, je bois à longs traits la vie de mes voisins, je suis heureux, je me délecte, je me saoule !

... Les voici ! J'entends la porte se refermer et rire les enfants. Voici le papa, tout souriant dans

sa barbe. Voici les mignonnes. — La jeune fille est charmante. Pourvu qu'ils ne la marient pas trop tôt. Tiens, ils s'en vont. Où vont-ils ? Où est la maman ?.....

Autrefois, que d'ignominies ne disais-je à mes maîtresses des femmes honnêtes, de mes parentes, de ma mère ! Un jour, — ne riez pas, je n'ai pas toujours eu ce teint de cire ni des yeux chassieux, — un jour, j'ai séduit une jeune fille. O, non pas une jeune fille " du vrai monde ", c'eût été trop facile. Mais une petite bourgeoise, la fille d'un professeur. Je la courtisai longtemps, je lui saturai le cœur de toutes les illusions, de toutes les délices d'un grand et pur amour, — et quand elle me parut à point, je la grisai et la violentai. A trois reprises encore, je l'attirai. A trois reprises j'assouvis sur elle les fantaisies d'un stupre délirant ; à trois reprises, je la contraignis à des débauches qui révolteraient les plus effrontées courtisanes. Et la dernière fois, quand mon cerveau recru ne sut quelle monstruosité découvrir, je la jetai à un de mes amis — un des beaux farfelus de jadis — qui la posséda devant moi. Là-dessus, nous nous en fûmes, tous les deux, les mains dans les poches, boire du Porto. Et la jeune fille devint ce qu'elle voulut. De ce haut fait, je n'ai jamais éprouvé le

moindre remords. En ce moment même j'évoque, dans la pleine tranquillité de ma conscience, cet épisode de ma vie. Et pourtant me voilà, accroupi à ma fenêtre, bayant au confort d'une tribu de bourgeois !

... Un, deux, trois, quatre, cinq, six couverts. Pourquoi six ? Qui vient dîner chez eux, ce soir ? Et que font-ils encore ?.....

Je commence à m'inquiéter de ce que je ferai pendant les vacances. Ils restent deux mois aux bains de mer. Et je ne peux pas..... je ne veux pas recommencer mon aventure de l'an passé. D'ailleurs, cela ne sert à rien, c'est dangereux, même.....

Il faut dire que je m'étais mis en tête de faire connaissance avec ces gens-là. Pourquoi pas ? Il peut suffire d'un mot, d'un coup de chapeau. Je ne suis pas le premier venu, après tout. Un raté, soit. Mais un raté qui en sait long et qui possède bec et ongles..... Je voulus donc me faire connaître d'eux. Je les épiai plus attentivement, et quand je les voyais sur le point de sortir, je descendais bien vite dans le vestibule où j'attendais qu'ils apparussent pour faire mine de remonter. Je les saluais, je souriais. Peine perdue, ils me rendaient mon salut sans me regarder. Un soir, je

bousculai le monsieur et m'excusai longuement.

— Du tout, dit-il, je sais bien que vous ne l'avez pas fait exprès.

Ah, je l'aurais giflé pour ce mot-là !

Une autre fois, je lançai chez eux, par la fenêtre ouverte, une lettre signée d'un nom illustre, que je m'étais écrite, naturellement. Au moment du dîner, je sonnai pour la réclamer, et la bonne me la remit. J'insistai pour remercier le maître de la maison.

— C'est pas la peine, c'est moi qui l'ai ramassée, bougonna-t-elle en me fermant la porte sur la figure.

A quelques jours de là, ils partirent pour la mer. Devant leurs volets fermés, je crus, bon naïf, que j'allais enfin goûter le repos d'une petite vie somnolente. Mais au bout de quarante-huit heures, je n'y tenais plus ; je cherchais, du haut de mon grenier, un nouvel intérieur où plonger mes regards. Or, la cour est très grande, je ne peux examiner utilement que deux colonnes de fenêtres, et, aux étages inférieurs, habitent une vieille dame, un officier, une grue,..... toutes gens qui ne sauraient m'intéresser. Je réfléchis qu'à la campagne, on s'accointe plus aisément qu'à la ville, et le désir me mordit de rejoindre mes voisins sur leur

plage. J'obtins de la concierge, sans attirer sa curiosité, l'indication de leur résidence, et quand je touchai à la semaine de congé que m'accorde la banque, je m'en fus auprès d'eux. Dans l'heure même de mon arrivée, je les rencontrai et les saluai comme de vieux amis. Les dames répondirent distraitement ; le père, étonné, se retourna pour chercher, — sur mon dos, sans doute — qui je pouvais être. Encouragé, je m'approchai de lui, le soir, au casino, — en ai-je dépensé, de l'argent ! — et lui demandai de ses nouvelles.

— Très bien, merci, dit-il en portant la main à ses poches et en reculant d'un pas.

Il me prenait pour un pickpocket !

Horripilé par l'air marin qui m'ôtait tout sommeil, je conçus des projets fantastiques pour forcer l'indifférence de ces entêtés et m'ouvrir leur porte. J'imaginai l'aînée des filles se noyant et votre serviteur accouru à son secours, — je ne sais pas nager ! Je rêvai de grandes actions, d'héroïques sauvetages, et fus sur le point de mettre le feu à leur villa.

Puis il fallut m'en retourner à Paris, et je les attendis à ma fenêtre, crispé d'impatience, heureux encore de regarder les croisées de ce logis où je ne pénétrerai jamais.

... Le dîner est servi. Les voici. Voici l'invité. Ah, que vient-il faire, celui-là ? Ce doit être le frère de la dame. Il est laid comme elle, et, comme elle, hausse la mâchoire inférieure pour parler. Il dépare la maison. Je ne peux pas le sentir. Il est de trop. Ils boivent du madère. Vous riez ? Vous trouvez cela ridicule de boire du madère avant les repas ? Mais puisqu'ils ont, dans leur buffet, des verres spéciaux pour ce vin ? C'était bon pour nous, autrefois, de lamper du cognac avant la soupe, et de finir le dîner par un Pernod !...

La jeune fille est bien jolie, et d'une joliesse de bon aloi : des traits doux, de beaux cheveux blonds, d'un blond modeste, plutôt châtain, non point de ces blonds tapageurs, dorés ou filasses. Je crois qu'ils l'élèvent bien. Elle a dix-sept ou dix-huit ans et ne va pas dans le monde. En cela, je les approuve. Il ne faut donner que peu à peu aux jeunes filles les plaisirs que leur âge comporte. Mais ils devraient la mener quelquefois au théâtre. J'en sais où elle peut entendre d'excellentes choses. Pourquoi ne verrait-elle pas l'*Avare* ou le *Roi d'Ys ?* Elle est un peu musicienne, d'ailleurs. L'autre soir, elle jouait des valses de Schubert sur son vieux piano, et j'ai failli fondre en larmes !

Ah, assez, je ne vous reconnais pas le droit de

me tourner en dérision ! Car vous ignorez l'émotion qu'on éprouve en entendant un piano résonner dans une cour, vous n'avez jamais senti comme nous, les solitaires, que l'âme d'une famille palpite ouvent dans les notes qui s'égrènent du fond de quelque salon. La maman de la jeune fille devait jouer ces valses il y a vingt ans. De qui tenait-elle ce vieil album ? Quelles mains, jointes à présent pour toujours, en ont, pour la première fois, joué les jolies danses ? O, la gracieuse chose qu'une valse de Schubert ! *Valses sentimentales*, *valses nobles*, *grande valse aux belles Viennoises*..... Dans ces rapides trois-quatre, j'entends le rhythme de la société douce et modeste du début de l'autre siècle, je découvre la symphonie de l'honnête danse de salon. Ces ritournelles évoquent pour moi des personnages fins et discrets, avec le visage de M. de Chateaubriand ; des meubles d'acajou, carrés et simples ; des jeunes filles en longues culottes ; des contes de Nodier, et des robes blanches, décentes, fraîches, qui tournent rapidement..... Dans cette vive musique, je vois bien des choses, allez, bizarres, hétéroclites, mais je les vois.

... La petite fille se lève et embrasse sa maman. Ils mangent un rôti de bœuf.

Hier, je voulais analyser les sentiments auxquels j'obéis, en me collant le front aux vitres, en surplombant la vie de mes voisins. Je prétendais découvrir l'origine, la cause de cette manie. Mais qui sait ce qui se passe en soi ? Notre plus grand orgueil est vis-à-vis de nous-mêmes, et nous nous raidissons, nous nous débattons, nous hurlons, quand notre âme commence à se deviner.

... Ils s'arrêtent de manger. Leurs yeux convergent vers l'oncle qui raconte une histoire. Il fait bien nuit maintenant. Je puis me risquer à ouvrir ma fenêtre. Je m'assiérai par terre, et, en mangeant la galantine que j'ai apportée pour souper, j'écouterai ce qu'ils disent...

XVI

LÉONIE

Quelques causeurs, de ceux qui baissent la mâchoire en prononçant les A et qu'on invite pour corser le café, retenaient autour de leurs palabres les femmes, vertes ou mûres, osseuses ou replètes, dont les chevelures s'équilibraient sur de grands morceaux de peau nue. Les uns et les autres se disloquaient l'esprit pour réussir quelque bon tour, pour surprendre par d'inusuelles acrobaties de langue. Seul, un sérieux jeune homme, qui s'était fourvoyé, halait la conversation vers le propos patriotique et jetait ainsi par intervalles de grands froids sur le cercle où la blague avait du mal à se réchauffer.

Les hommes graves, d'une gravité digestive, s'attardaient au fumoir à causer finances, cigares et politique.

Léonie se tenait à la porte du petit salon, un

genou sur une chaise, les yeux vers les gens qui péroraient, l'oreille aux tendresses que ne lui marchandait pas un porteur d'épaulettes dont les désirs étaient clairs et clairement exprimés.

— Pourquoi ne me regardez-vous pas ? Que craignez-vous de voir dans mes yeux ? Ils parlent la même langue que ma bouche.

— A l'unisson ?

— Jugez vous-même.

— Je préfère regarder M. de Ladvocat.

— Il est caché.

— Pardon, je vois ses genoux et ses pieds. Il cause avec mon mari.

— Qu'en savez-vous ?

— Il ne bronche pas. Ses semelles collent au tapis. Il n'y a qu'un discours de mon mari pour contraindre à l'immobilité un homme aussi nerveux.

— Ne m'aimez-vous pas un peu, si peu que ce soit ?

— Et vous ?

— Je vous l'ai dit de plus de cent façons !

— Vous ne me l'avez point prouvé.

— Vous méritez que je réponde en soldat.

— Madame Jinsse nous guette. Non, elle cherche une glace : le grand Léoville lui fait un compliment.

— Je vous vois toujours au milieu d'une foule d'importuns.

— Allons donc, personne ne vous entend.

— Vous la première, vous faites la sourde oreille.

— Dites-moi, nous comptions sur votre ami Gohel, pour ce soir. D'Espagne, d'un pays au nom étrange, il s'excuse de ne pas nous avoir annoncé son départ. Pourquoi voyage-t-il ?

— Pourquoi ne voyagerait-il pas ? Il est a moitié fou. Pourquoi ne m'aimeriez-vous pas ? Je suis totalement fou, fou de vous.

— C'est une manie.

— Flattez-la.

— Je ne vous crois point dangereux.

— Il y a trop de monde. Chez moi, je le suis.

— Entendez-vous ? ils ont cassé un verre. On inviterait M. de Terreneuve pour qu'il cassât des verres. Nous avons un service spécial à son intention, très fragile. Il n'en laissera pas une pièce.

— O, que votre bras est joliment posé. Pourquoi le retirer ? Mes mains le touchaient presque. Vous ne répondez pas. Vous gagnerez un torticolis à toujours détourner votre visage. Jolie entêtée, il y a des moments où je voudrais baiser le bout de vos pieds, il y en a d'autres où j'ai besoin de vous battre, d'autres....

— D'autres ?

— Je n'ose....

— Pourquoi ? je baisse la tête, vous ne me verrez pas rougir....

— J'ai peur de tous ces gens. Reculons un peu.

Il l'attira en arrière et lui prit les poignets. Alors, brutale et fronçant les sourcils, elle murmura :

— Demain, chez vous, à cinq heures....

— Vrai ?

Ils se turent et se regardèrent avec des yeux dilatés.

Un léger bruit de soie les sépara. Une dame grasse et myope les cherchait, qu'ils accueillirent d'un air bien innocent.

— Léonie, on ne fait pas de musique ?

— Si, ma chère amie. Mais auparavant, peut-être saurez-vous répondre à la question que l'ignorance de M. Dugommier a laissée pendante.

Elle était fort à l'aise. Le rendez-vous qu'elle venait de jeter à son interlocuteur et dont celui-ci palpitait encore, ne la troublait pas beaucoup plus que le mensonge qu'elle commettait ni que la mine soupçonneuse de l'intruse. Elle semblait dorée par la lueur d'une applique toute proche, et ses cheveux blonds, son diadème de lourde orfèvrerie,

sa robe pailletée, sa peau chaude et presque ambrée complétaient l'illusion. Elle bougea un peu et la lumière de ses yeux dissipa de ses traits l'impassibilité. On comprenait, à la voir belle, forte et finement souriante, on comprenait qu'on l'aimât. Il était peu d'hommes, parmi ceux qui lui baisaient la main, qui n'eussent voulu la tenir chair à chair.

— Je demandais donc à M. Dugommier s'il pouvait me dire quelles lunes son ami Gohel poursuit en Espagne. Le savez-vous ?

— J'ignorais qu'il fût parti. Il ne nous a pas fait part de son voyage. Sans doute le reverrons-nous bientôt.

— Aux bruits qui me sont revenus, il aurait pris ses dispositions pour rester au loin fort longtemps. Mon mari, ce matin, en passant sous ses fenêtres, s'est enquis : l'appartement est vide ; il paraîtrait que toutes les collections ont été envoyées en Anjou, chez son frère.

— J'en parlerai à M. de Terreneuve. J'ai des raisons de croire qu'il sait quelque chose à son sujet.

L'officier reprenait son sang-froid. Il suivit les deux dames qui passaient au salon où tintait le piano. Il s'éloigna de Léonie, jusqu'à la regarder presque de face, et leurs yeux se rencontrèrent

encore, doux, prometteurs, et se joignirent pour un dialogue qui les faisait tour à tour briller et mourir.

Le lendemain, Léonie mit à s'habiller le soin gauche de la femme qui pare l'adultère initial. Au moment d'immoler sa pudeur à la hardiesse d'un homme qui ne valait ni son mari ni la plupart de ceux qui jusqu'alors l'avaient poursuivie de leurs désirs, au moment de nouer la première intrigue de sa vie, au moment de s'unir à un inconnu par des liens dont elle ignorait la force, au moment de renverser, d'une caresse, le précieux édifice de droiture et d'honnêteté qu'en elle une vigilante famille avait construit, elle n'éprouvait aucune hésitation, hormis celle qui ressortissait à ses dessous. Elle marchait bravement à ses amours, ayant tout pesé dans la minute où elle s'était promise, et ne laissait pas engourdir l'impatience de son esprit par des scrupules sur lesquels elle avait déjà dormi sans cauchemars.

Mais trop tôt elle se trouva prête. Immobile, les ongles faits, une lourde bague cachant son alliance et de la soie neuve serrant ses mollets, elle éprouvait une impression mauvaise. Quelque méchanceté lui venait au cœur contre son mari, avocat froid et sérieux, honnête homme, époux sans

reproche, qu'elle estimait mais qu'elle se plaisait pour lors à charger de défauts et de ridicules, du ridicule, surtout, de ne pas surgir quand il était encore temps de dépouiller une bonne fois sa correction et de se montrer brutal et fantasque, du ridicule d'être à ses affaires quand l'intrigue se resserrait où un peu de lui-même allait se trouver bafoué et souillé.

Elle se regarda dans la glace de sa coiffeuse, et il lui parut qu'elle avait bien la beauté, l'étrangeté d'une héroïne passionnelle, et que la vie, avant que les rides griffassent son visage, lui devait des frissons et quelques joies poivrées. La pendule lui enseigna qu'il n'était point temps de sortir. Le silence lui parut lourd. Elle attira sa harpe, mais elle hésita à en jouer, du bruit venant de l'antichambre. Une fille parut, qui annonça Madame de Terreneuve, et Léonie, heureuse d'échapper à elle-même, courut au-devant de la visiteuse qui, son lorgnon bien à cheval sur le nez, venait avec un roman dans les yeux.

— Il n'y a pas d'indiscrétion à rester un quart d'heure avec vous ?

— J'espère bien vous garder beaucoup plus longtemps.

— Je suis obligée à tant de visites aujourd'hui...

Mais je n'aurais pu les faire sans vous voir tout d'abord. Je vous donne en mille ce que je viens d'apprendre.

— Dites-le moi sans tarder.

— Que je vous regarde auparavant. Oui, je le comprends, vous êtes la plus jolie femme, la plus séduisante, la plus désirable qu'on puisse imaginer. Pauvre Gohel !

— Gohel ?

— Je sais la raison de son voyage, de son exil, de ce que vous appelez son suicide.

— M. de Terreneuve vous l'a dite ?

— Il m'a fallu lui arracher les mots.

— Peut-être était-il lié par un secret ?

— Nullement, car il n'avait point reçu de confidences. Il sait ce que le hasard lui a appris et pas plus que lui je ne suis tenue de vous cacher que Gohel s'est sauvé parce qu'il vous aimait.

— Je n'en crois rien.

— C'est vrai, pourtant.

— Je serais la première à m'en douter, voyons.

— Vous ne connaissez pas Gohel. C'est un homme d'autrefois, un sentimental, un élégiaque, un Arvers.

Alors, la dame myope, se rapprochant de Léonie et comme reniflant la chair belle que les hommes

désiraient et pour laquelle ils pouvaient commettre des extravagances, conta les découvertes, les suppositions et les certitudes de M. de Terreneuve.

Elle lui rappela que Gohel l'avait connue chez eux et lui demanda si, depuis ce jour, il ne surgissait pas dans tous les salons qu'elle fréquentait. Elle lui dit la démarche difficile dont, sous prétexte de collections, il avait chargé M. de Terreneuve pour pénétrer auprès d'elle. Elle lui confia que dans le même temps il avait brisé une ancienne liaison et rompu avec des habitudes d'élégante débauche. De son sac elle tira une revue où Gohel donnait comme un potache des vers tendres qui dépeignaient Léonie trait pour trait et où vibrait le son de sa voix même. Elle lut ces vers. Elle rapporta l'entretien où Gohel fit part à M. de Terreneuve de sa décision de quitter la France pour fuir une femme qui ne pouvait être sienne ni prou ni peu. Elle trouva dans sa mémoire quelques circonstances où le jeune homme s'était presque trahi. Et Léonie s'en souvenait, surprise de ne pas avoir mieux deviné qu'elle inspirait un sentiment aussi profond. Et comme si Gohel lui avait laissé son cœur à garder, la dame myope l'exposa, pantelant et douloureux, devant Léonie qui en ressentait quelque épouvante et quelque pitié.

— Vous vous trompez.... vous vous trompez....

Mais elle revoyait les yeux clairs qui se posaient souvent sur elle à la dérobée, et de son regard s'écartaient honnêtement. Elle entendait les mots coupants dont il jugeait les sots et les hypocrites. A distance, elle sentait qu'en chaque rencontre nouvelle, cet hiver même, il avait montré plus de réserve et une tristesse plus grande. Il lui revint qu'un soir elle s'était réjouie de connaître un homme au moins qui ne la courtisât pas, et que ce fût précisément le plus fier et le plus beau.

— Où allez-vous ? vous vous prépariez à sortir.... Voulez-vous que je vous emmène ? Mon auto est en bas.

Léonie accepta, et comme elle ne pouvait donner à Mme de Terreneuve l'adresse de Dugommier, la voiture emporta vers un magasin quelconque les deux femmes dont l'une continuait à narrer des coïncidences, à aligner des déductions, et dont l'autre, figée et silencieuse, un petit sourire aux lèvres, écoutait sans lassitude.

Léonie, seule, traversa le magasin où son amie l'avait laissée et se trouva au milieu d'une foule noire, dans le grouillement de Paris qui se dégourdissait avec les dernières clartés du jour. Elle

vit dans la même seconde une auto qui roulait lentement, une horloge qui disait cinq heures, et voulut se faire conduire à son rendez-vous. Mais un homme devança son geste et monta dans la voiture. Alors elle fonça bravement dans la cohue. Elle n'avait point l'habitude de se promener à pied ni surtout de se promener dans le quartier où le hasard la mettait. Elle reconnut l'Odéon et, sous les arcades, s'amusa de la théorie des hommes qui feuilletaient des livres. Comme eux, elle se pencha sur les étalages et prit au hasard des volumes, des revues dont les noms, qui lui étaient complètement étrangers, l'étonnaient. Elle n'avait pas éprouvé de plus grandes surprises dans les villes lointaines qu'elles avait visitées et dont elle conservait un souvenir d'hôtels uniformes et de paysages d'atlas. Elle comprenait que les gens qui l'entouraient et qui ne regardaient ni ses fourrures ni sa riche beauté étaient aussi différents d'elle-même que des lazzaroni ou des bouviers roumains. Mais déjà les hommes qu'elle connaissait, bons amis souvent, tels Gohel et Dugommier, se ressemblaient si peu ! Elle se jugea tristement incomprise. La solitude actuelle, néanmoins, la retenait, où elle se trouvait à l'aise pour penser, opération chez elle anormale et laborieuse. Elle

descendit par des rues sombres où ronflaient parfois de lourds autobus. Derrière les vitrines, elle voyait des livres, l'acier brillant des couteaux de chirurgie, et des livres encore, des livres toujours, d'un jaune flambant neuf ou tout poudreux. Des jeunes gens la dépassaient en parlant fort. Mais plus le mouvement inconnu se précipitait, plus elle s'y trouvait isolée, et elle ne pouvait détacher son esprit de l'homme qui, pour l'amour d'elle, venait de s'exiler. Elle repassait tout ce que Mme de Terreneuve lui avait dit, pesait le pour et le contre, parfois doutait si la dame myope ne s'était pas moquée d'elle, parfois s'étonnait de ne pas avoir deviné la première l'amour de Gohel. Elle avait déjà reçu bien des aveux, entendu force protestations, et plus d'un s'était évertué à lui décrire les tourments où ses beaux yeux l'enchaînaient. Mais elle n'en avait jamais eu pitié, jamais son émoi, à l'audition de telles plaintes, ne dépassait le petit rire, le rire passepartout dont elle les accueillait ; tandis qu'elle cherchait, dans le désarroi de sa marche, à imaginer les souffrances de Gohel. Elle le voyait au retour d'un dîner, d'un bal où ils s'étaient rencontrés, elle le voyait chez lui, allongé sur un divan, — il lui paraissait qu'on ne pouvait rêver qu'en s'étendant sur un pareil

meuble — pâle et douloureux, les yeux mi-clos. Elle le voyait, déchirant à la venue du matin la lettre qu'il avait passé la nuit à lui écrire. Elle le revoyait chez elle, lorsqu'il lui parlait, enfouissant sous de nobles paroles les mots brûlants qui lui montaient aux lèvres. Elle le voyait partout, à son côté, devant elle, au coin des rues, au fond des voitures qui passaient, et derrière les rideaux des fenêtres qu'une lumière intérieure blondissait.

Et Paris, le Paris de gauche, le vrai cœur de Paris prêtait le réseau délicat de ses rues à sa rêverie, à sa fiévreuse promenade. Elle s'arrêtait à des devantures misérables et regardait curieusement de vieux cuivres, des rangées de pipes, des monceaux de livres. Elle fut tentée d'acheter des marrons à un bonhomme qui promenait le cuir de ses paumes sur la braise rouge de sa poèle. Elle lut des enseignes qu'elle venait déjà de lire et reconnut, seul buveur à la terrasse d'un café, pinceau de barbe devant une absinthe, un homme qui avait une première fois retenu son attention. Elle revenait donc sur ses pas ou tournait autour des mêmes maisons. Alors, elle se jeta de côté, dépassa la blanche Sorbonne, se perdit dans une ruelle sale au bout de laquelle surgit enfin une des

tours Notre-Dame. Elle serrait ses mains l'une contre l'autre dans son manchon, et Gohel l'accompagnait toujours, la pourchassait, la faisait hâter et courir presque.

Elle parvint au chaos de la place St Michel. La lune se balançait sur la pointe de la Sainte Chapelle et la rivière brillait dans la nuit. Le vent brutal fit grelotter la jeune femme qui allait toujours au hasard, comme grise, du pas pressé de ses pieds douloureux inhabitués à la marche et que leurs chaussures meurtrissaient. Elle vit à l'horloge dorée du Palais de Justice qu'elle errait depuis près de deux heures. Elle sauta dans une voiture et rentra chez elle, éperdue, prête à pleurer, mais heureuse et honnête, pour un soir encore.

XVII

QUENTIN

— Vous me faites mal, avec vos histoires d'amour.

L'amour ? Un solo de mandoline quand la barbe vous pousse, puis des haut-le-cœur jusqu'au jour où l'on sait s'arranger.

Vos histoires d'amour ? Croyez-vous m'en donner à garder ? Conservez ces hâbleries pour vous-mêmes. Vous pourriez en avoir besoin aux heures des gros dégoûts.

J'ai mes raisons pour n'aimer pas l'amour et pour laisser la superstition vénérienne à de certains jobards, comme à d'autres la superstition chrétienne. D'abord, les femmes sont laides et ridicules.

Prenons les toutes nues. C'est vilain, une femme nue. Je vous passe encore l'académie classique, posée et traitée selon les canons, et qui vaut en somme au même titre que les rinceaux, les godrons

et les grecques. Mais déjà, dans la peinture qui joue à la vérité, le nu mulièbre affiche sa hideur. Avez-vous conservé le souvenir d'une dame en peau courant après ses bas ou changeant un chapeau de place ? C'est à se tordre, ces fesses en besaces, ces seins qui se balancent comme les bras du tourlourou à la promenade, et ces jambes cagneuses, et le mouvement vermiculaire des orteils qui s'attachent au sol comme des chenilles à la feuille arrachée. Notez qu'en l'appareil simplifié, je n'ai jamais vu de fille qui ne passât pour belle et qui ne fît retourner les connaisseurs sur son galbe. Mais au saut du lit, lorsqu'elles couraient au cabinet de toilette, m'ont-elles assez fait ricaner ! Et que peut représenter sous sa chemise une nabote, une laide, une décrépite !

Ne sait-il pas d'instinct, ce sexe, qu'il faut entourer de jupons, parer de dentelles et couronner de plumes sa difformité spécifique ?

La femme la plus raisonnable, quinze heures sur vingt-quatre, est occupée de sa toilette. Et comme il en est peu qui aient de la raison, concluez que l'immense majorité ne pensent jour et nuit, — car elles rêvent, n'est-ce pas, — que modes et couture. Il n'est de ménagère accablée de mioches, de pauvresse nourrie de croûtons de pain, de

goîtreuse, de mourante, à qui la question de négocier un ruban n'apparaisse cardinale. Les vieilles filles, celles de la repoussante et cafarde sorte, ressassent en tous lieux, d'aisances ou de dévotion, la largeur du gros pli dont leur prochain boléro enjolivera sa noirceur. Il faut voir une femme du peuple, débraillée, graisseuse et reniflarde, manier les soldes à dix-neuf sous aux étalages des magasins ! Il faut entendre une petite bourgeoise, suante de lésine, causer des rajeunissements qu'elle inflige chaque hiver à sa jaquette de faux astrakhan. Le chapeau qu'elle produit à la saison des roses représente plus d'invention stratégique, tactique et poliorcétique qu'il ne s'en dépense à l'Ecole de Guerre dans tout l'effort d'une promotion. Et il faut voir la gueule du chapeau !

J'ai souvent rencontré sur les routes normandes des paysannes endimanchées de droguet et de bonnets à faire pouffer le public des cirques. Ces bonnets dataient d'un siècle. Leurs broderies avaient valu cent fois leur poids d'or, coûté la vue à de pauvres dentellières, et,de bien des générations, excité les inextinguibles convoitises. Tant de peines, tant de désespoirs, pour aboutir à un tronc de cône sur des cheveux jaunes, collés et pouilleux !

Et puisqu'il est question de poux, je me souviens

d'une vieille mendiante, en Armagnac, — on appelait son mari Henri IV — qui changeait chaque semaine, que dis-je, plusieurs fois la semaine, le foulard dont elle recouvrait la vermine de sa perruque. Un jour, on la voyait arriver, ban-ban et geignarde, fanchonnée de rouge, une autre fois de lilas. Mais au rose et au bleu allaient surtout ses préférences. Elle s'est fait pincer dans un magasin de St Sever, les poches bourrées de pièces de soie, de fichus, de morceaux de dentelle ! Le tout à sa tête, à son épouvantail de tête destiné !

Sangloter d'amour pour ces mannequins qu'agite l'idée fixe du chiffon ? Serviteur !

N'avez-vous pas remarqué que plus des amants sont laids, plus ils affichent leur amour, plus ils donnent de publicité à leurs caresses ? Les monstres adorent s'offrir en spectacle dans un tramway ou sur le banc d'une promenade, les yeux dans les yeux, les croupes collées. Depuis que j'ai commencé à observer la triste espèce au destin de laquelle je participe, en ai-je noté de ces couples abominables dont la seule existence incague l'idée souriante et poétique de l'amour !

J'étais haut comme une botte quand ma tante Sophie se maria. A quarante ans, vieille fille mafflue et poilue, elle avait séduit un bellâtre, c'est-à-dire

un homme un peu plus laid que les autres, un paresseux à ventre et à moustaches, que tentaient les économies de la virago, — et son admiration, peut-être. Au banquet de noces, ils paraissaient assis sur une seule chaise. Tout le long du repas, la main de l'homme avait tenu la taille de son épousée, et le bras de celle-ci avait posé sur le cou de son vainqueur. Malgré le champagne, le foie gras et les sucreries, le dîner m'avait semblé interminable. Ces gens-là me dégoûtaient. Et pourtant, je ne savais point où ils prétendaient en venir. Je ne connaissais, de leur amour, que cet enlacement grotesque et sénile, cette attitude plus impudente encore qu'impudique, qui me donnait chaud et me faisait rougir quand un convive m'adressait la parole. Quelle initiation ! A moins d'une semaine de là, on me prêta au nouveau ménage pour l'accompagner dans ses visites. Peut-être pensait-on me faire plaisir. Mais les journées où je dus les subir comptent parmi les plus noires de mon enfance. Ils échangeaient dans les coins, sous les vestibules, en montant les escaliers, de longs baisers en pleine bouche, moustache contre moustache, et les yeux jaunes de la tante Sophie luisaient ignoblement. Ce diable d'oncle, en touchant à quelque porte, en remettant son pardessus, disait souvent

à sa femme une phrase pour moi inintelligible, mais vraisemblablement graveleuse ou scatologique, car elle gloussait, sa main osseuse devant sa bouche de crapaud, et elle me montrait d'un regard qui voulait être narquois :

— O, Michel, et le petit !

Dans les omnibus, ils se mettaient l'un devant l'autre, et, sur les allées et venues du conducteur, croisaient et décroisaient leurs mains qu'ils se tendaient avec des gestes innocents. Au crépuscule, quand s'achevait la septième visite à la septième cousine et que pointaient les réverbères, le mirliton déroulait ses spirales :

— C'est si bon de s'aimer quand on est jeune !

Les visions grotesques, les visions haïssables ne m'ont jamais fait grâce, ni trêve, même dans l'âge le plus heureux, même aux jours où les plus grands besoins me tenaillaient, de foi et d'exaltation. Ainsi, sur ma vingtième année, je jouais à l'amourette avec une petite fille. Et la passion n'était pas éloignée d'incendier mon combustible cœur,lorsque le hasard voulut qu'à l'heure où je me levais, un couple prît coutume d'échanger de tendres adieux sous mes fenêtres. L'homme portait deux lorgnons, moins pour y voir, sans doute, que pour étayer ses yeux bouffis qui menaçaient de tomber. Il avait

une grosse moustache du genre queue de mouton et des dents vertes. Mais la femme l'emportait encore en laideur. Je pense qu'elle était jeune et pourtant il n'y avait point d'âge sur sa figure couturée et boutonneuse, aux dents bretessées, aux cheveux raides, au cou tendu de cordes, au nez luisant et pointu. Elle passait une main violette et boudinée sur le visage de son galant, et lui, qui ne voulait pas se trouver en débet de politesse, lui palpait la poitrine, ou plutôt lui cherchait dans le corsage quelque chose qui pût tenir lieu de poitrine. Et quand ils s'étaient léchés, cajolés, amignotés jusqu'à brosser les nerfs du plus patient, ils s'éloignaient avec lenteur et se retournaient pour se jeter des baisers du bout des doigts.

La première fois qu'ils m'apparurent, j'éprouvai une envie de sangloter et d'invectiver contre leur laideur, contre le blasphème de leurs gestes. Puis je m'habituai à cet enseignement matinal. L'amour qui allait éclater en moi se flétrit, tomba comme une feuille morte, et tant qu'il plut au couple monstrueux de se séparer sous mes fenêtres, j'épiai jusqu'à la dernière de ses caresses, qui tannaient ma sensiblerie, qui durcissaient la peau mince de mes illusions.

L'année dernière, tenez, voici ce que j'ai vu, ce

que j'ai été obligé de contempler, voici le spectacle de quelques minutes qui a peuplé mes vacances de cauchemars et fait danser des larves sur les routes du pays normand où je promenais ma misanthropie :

J'étais en chemin de fer, dans un compartiment de deuxième classe à l'ancienne mode. Pour préciser, j'avais pris le semi-direct de Paris à Caen avec assez de bonheur pour demeurer seul jusqu'à Bernay. Une langueur animale, dans le temps tiède, montait de la campagne, et le vent venait sur moi, lourd de parfums. Je ne lisais point des journaux monotones ou des revues inquiétantes, mais le bréviaire que j'ai glané moi-même dans La Motte Le Vayer, pour tempérer mes colères, assourdir mes grincements de dents et clarifier ma bile. A Bernay, donc, le sifflet du chef de train venait de me donner encore une fois l'espoir de rouler seul un bon bout de route, mais la porte fut ouverte brusquement, et dans la voiture déjà en marche, montèrent deux êtres essoufflés.

— Quelle imprudence, mon chéri ! Un faux pas, un éblouissement, et tu roulais sous le train.

— Ma pauvre amie !

Ils pleuraient, ils s'étreignaient, et leurs baisers emplissaient le compartiment d'un sale bruit.

Peut-être, me dis-je, ignorent-ils ma présence. — Les vieux renards ont de ces candeurs ! Je toussai. Et comme cela ne les empêchait pas de s'embrasser, je me levai, j'atteignis mon sac, je l'ouvris, j'en tirai des papiers, que je dépliai en chantonnant.

Les autres, d'abord, feignirent de ne point aviser mon manège. Puis, comme je le poursuivais de plus en plus bruyamment, ils se tournèrent tout à coup vers moi, et nos six yeux firent de la toile de regards. Certes, je devais leur paraître rébarbatif et furieux, mais les nouveau-venus ne s'en éloignèrent pas d'un pouce, et quand ils m'eurent copieusement lorgné, ils reprirent le baiser qu'ils avaient suspendu.

Qu'ils étaient laids ! Quelle malpropreté dans le sordide échafaudage de leur toilette ! De l'homme je voyais surtout, à plat sur le dos gibbeux de la femme, une longue main aux ongles crasseux, une main de gratte-papier à l'index tordu et taché d'encre. Je voyais encore son nez où s'épanouissait une pustule, un faux-col de celluloïd jauni à l'endroit de la jaquette, et une oreille toute petite, plate et sans lobe, une oreille d'imbécile. La femme, à demi renversée sous la caresse de son amant, me montrait, et jusqu'aux genoux, des grosses jambes

cylindriques, enveloppées de bas de laine à côtes, et terminées par des pieds ronds et plats, chaussés de toile grise. Sa figure s'offrait par intervalles à ma vue, lorsque le bien-aimé reprenait son souffle. Et c'était une sorte de panais, pour la couleur et pour la forme, de panais qu'un gosse eût essayé de sculpter et rejeté dès les premiers coups de canif.

Je tâchais de poursuivre ma lecture. Mais entre les baisers, à l'autre bout du wagon, le dialogue éternel marchait toujours, dont les cadences stupides entraient dans mes oreilles et me brouillaient les idées. Insensiblement, ils s'approchèrent de moi. Ils s'allongèrent sur la banquette. L'homme, d'un coup de sa main qui ressemblait à une cisaille, fit sauter du corsage de la femme une énorme poitrine digne de l'étal d'un tripier. Il y colla ses lèvres une seconde, fit encore de grands gestes comme s'il secouait des couvertures et du linge, et sous mes yeux, en criant comme des porcs, ils s'accouplèrent.

Que faire ? Un homme ! Tirer la sonnette d'alarme ? Frapper les misérables ? Les séparer ? Ils m'auraient tué ! Et tout ignoble qu'est cette vie, elle me laisse encore, dans sa laideur, assez de reflets de la lumière idéale pour que j'y tienne par moments.

Ils savaient s'y prendre et ne me touchaient point, en somme. Aussi, fis-je semblant de m'attacher à ma lecture. Mais cela ne les satisfaisait pas. Ils désiraient autre chose. Je sentais que leurs regards couraient sur moi. Feignant un grand transport, l'homme heurta mon volume et le fit tomber. Et je dus, les bras croisés, les yeux hagards, ainsi qu'ils le voulaient, contempler autant qu'il leur plut, la hideur de leur commerce diabolique.

Ah, parlons d'autre chose, cela m'étouffe, cela m'étrangle, d'évoquer cette saleté. Non, non, je ne veux pas continuer. Je ne vous dirai pas toutes les raisons que j'ai de n'aimer pas l'amour. Les autres sont à l'avenant. En voilà assez pour ce soir, je ne pourrais plus, j'écume.....

XVIII

L'AMI DE BOBÈCHE

— On lit sur la figure d'un médecin comme en un livre, et la joviale sérénité du mien, ce soir, prononçait ma condamnation.

Voilà huit jours qu'il plaide et qu'il requiert. Le procès ne pouvait durer davantage. En partant, il m'a laissé une nouvelle garde-malade, la Mort elle-même, qui sait bien son métier, et qui me tient discrètement compagnie. Me bercera-t-elle pour m'endormir, ou va-t-elle me sauter sur la poitrine et m'étrangler d'un coup de pouce ? Brave Mort, que ta voix me paraît légère. Tu ne me veux aucun mal et si tu dois me faire violence, tu t'y résoudras bien à contre-cœur. Tu m'ordonnes de m'étendre, de fermer les yeux et de ne plus bouger, à l'instant où, lassé des exigences de la vie, je demande moi-même à m'étendre, à fermer les yeux, à ne plus bouger. Pour la première fois

depuis que mon cerveau s'exerce, ma volonté concorde avec la volonté qu'il me faut subir.

Homme sur terre fut-il jamais moins libre que ton serviteur, ô Mort ? J'ai appartenu, de mon premier cri à cette minute suprême, aux caprices de gens qui ont fait de moi comme les vents font de la plume. Si tu m'accordais un petit moment, je t'en convaincrais.

Essayons. C'est à mon père que je pense, d'abord, mon père si acharné à entraver mes désirs, à étouffer mes aspirations, à redresser mes penchants. Je ne lui en veux plus. — On pardonne volontiers aux défunts quand l'heure de les rejoindre vient à tinter. — Il avait d'ailleurs, en matière d'éducation, des idées personnelles ou qu'il croyait telles, car au fond il se bornait à contrecarrer systématiquement les miennes. Je montrais, tenace et vivace, la vocation de la musique : il attendit qu'elle se fût bien déclarée pour vendre notre piano et congédier mon maître de solfège. Amoureux, je prétendis me marier : il refusa. J'essayai de faire quelques mariages de convenance, qui me convenaient assurément : tentatives perdues. Une fois même il brisa tout à la dernière minute, en disant NON devant une noce entière scandalisée, sur le corps de ma fiancée évanouie,

et il me remmena à la maison, par l'oreille. Ce fut à son lit de mort qu'il me lia par des serments répétés à la femme qu'il savait bien que je ne pouvais souffrir et à laquelle j'appartins dès lors, pieds et poings attachés.

Et mes maîtres, et mes officiers, et mes bons copains qui disposaient de moi aux heures où la volonté paternelle sommeillait ? O, ce sergent-major qui pendant trois ans me tint en laisse et décida, par la crainte qu'il m'inspirait, de mes pensées, de mes efforts, de mes actes les plus naturels ! Je l'ai eu sur moi, je puis le dire, à tout instant durant trente-quatre mois. Etais-je au tir que je sentais son regard dans mon cou, prolongeant la ligne de mire. Entrais-je dans un café que, prêt à faire demi-tour, je le cherchais derrière chaque consommateur. Si l'on me parlait, je ne répondais pas à la question qui m'était posée mais à celle que, sur le même sujet, eût formulée le doublard. Dans les bras de mes maîtresses je croyais le tromper et, penché sur leurs lèvres, je tendais le dos à son coup de sabre.

Et ma femme ? Et la mégère qui dormait sur l'oreiller qui touche encore au mien ? O, Mort, tu la connais, tu l'as emportée bien avant moi. Mais tu ne peux savoir dans quelle mesure je lui

fus soumis. J'ai supporté sans révolte ses parents, ses amis, sa cuisine et ses idées — oui, ses idées. Elle avait une grosse de superstitions et un quarteron de phrases sentencieuses qu'elle appelait ses idées et qu'il me fallait plus encore respecter que sa chaste personne, plus même que ses amis — ses amis ! Ceux-là, pourtant, je faisais mieux que de les supporter et de les respecter : je les aimais. On m'a vu verser des larmes aux obsèques de ce pianiste obèse que j'avais jeté deux fois à la porte de ma maison, au début de notre mariage, et qui, ce nonobstant, vécut en tiers avec nous, pique-assiette, tapeur, amant peut-être.

Et le bureau ! le Ministère ! les chefs ! les collègues ! les huissiers ! les portes ! Les portes. Il ne t'étonne pas, ô Mort, qu'un rond-de-cuir s'abandonne aux marottes de ses supérieurs et satisfasse leurs lubies, car ils ont des lubies frénétiques, des envies de rois nègres, — tel ce jeune directeur qui, cinq ans avant que je prisse ma retraite, m'astreignit à changer mon écriture et m'envoya chez Poujade apprendre la petite ronde. Mais les portes elles-mêmes, les fenêtres, les tables, les encriers m'imposaient leur vouloir. Les portes. A la quatrième division, où je fis la moitié de ma carrière, mes journées se passaient à servir la porte

qui ouvrait à ma gauche. Les gens qui entraient dans le bureau ne se donnaient évidemment pas la peine de la refermer. Je me penchais sur ma table et du bout de ma règle, je la poussais. Elle tournait doucement sur elle-même pour rebondir. Je la repoussais ; elle tournait encore et rebondissait un peu. Il me fallait reprendre quatre fois le manège pour la fermer entièrement. Alors entrait une autre personne.

O Mort, j'ai été l'esclave des pions du collège, le chien de mes frères, le jouet de mes enfants, le tapis de ma concierge et le ressort de la porte de mon bureau. Saches cependant, je te prie, qu'on m'a toujours réputé original, entier, autoritaire, despote ! Que de pleurs ma mère a versés sur mon entêtement ! Quels jurons mon sergent-major a poussés après moi ! Combien de gémissements mon mauvais vouloir a tirés de la gorge de ma compagne ! Et j'y pense à présent, n'aurais-je point fait mourir Bobèche de colère ?

Bobèche ! Mort, écoute très attentivement. C'est là que je voulais en venir. Des parents, des chefs, des femmes, ce sont les personnages courants de la tyrannie qu'un chacun supporte. Mais tout le monde ne tombe pas sur un Bobèche. Moi, j'ai fait cette rencontre, un peu avant la cinquantaine,

en un moment où je pouvais me croire à l'abri d'influences nouvelles. Écoute bien, Mort.

Je rentre un soir à la maison, — un mardi, jour de lessive, à cinq heures. Ma femme me donne quarante sous et me prie de débarrasser le plancher, jusqu'au dîner. Je boutonne mon paletot et je descends dans la rue. Il pleuvait. Je me mets au sec dans le premier café venu. On m'y sert une gentiane-citron, et les cigarettes succèdent aux cigarettes, les illustrés aux illustrés. Au moment où l'ennui s'apprêtait à pincer ma torpeur, un monsieur vient s'installer à la table voisine, un monsieur de mon âge, un peu gros, avec une barbe en fer à cheval et de forts sourcils. Il demande une gentiane-citron, allume un cigare et louche sur mes journaux. Je les lui offre. Poliment, il les refuse, puis il me propose de jouer les verres au jacquet. La connaissance était faite. Tous les mardis, depuis, jour de lessive, nous nous sommes retrouvés de part et d'autre du jacquet, avec nos gentianes-citron à droite et à gauche de la boîte. Et Bobèche s'est emparé de moi.

Bobèche ? Je ne lui connais pas d'autre nom. Je lui ai demandé une fois par semaine, tant que nos relations ont duré : " Mais comment vous appelez-vous, comment t'appelles-tu ? " — " Bobèche,

répondait-il. Bobèche, six et as. " Cela le faisait tordre de rire.

Il ne riait pas toujours. J'étais son bien et il usait de moi sans réserves. Ma femme, mes amis, mes parents avaient pu m'imposer leurs goûts et leurs idées, mais il me restait au fond du crâne un petit nombre de pensées bien secrètes, sur lesquelles j'aimais à me replier aux heures de solitude, un levain d'imagination que je laissais volontiers fermenter quand j'en trouvais le loisir. C'est cela que Bobèche déroba, c'est cela qu'il détruisit. Il me fouilla l'âme, il sonda les plus ténébreux recoins de ma conscience, il y porta la pioche et le feu. Avant de le connaître j'aimais le bien, je haïssais le mal et je croyais savoir les distinguer ; je respectais les puissances humaines, je révérais les autorités sociales. Une piété sourde animait mes croyances, et tout, dans l'ordre universel, me semblait bien à sa place, la mienne étant au-dessous de toutes les autres. Bobèche a su, dès le premier jour, tirer le voile qui cachait mon secret oratoire. Il y est entré comme d'un coup de tête dans une vitre. Il en a jeté les dieux par la fenêtre, arraché les images, brisé les médailles, brûlé les saintes reliques pour tout badigeonner à son goût. Il m'a rendu athée et libertaire.

O, je me rappelle ces discussions du mardi : la partie interrompue, les cornets aux poings ou jetés sur le jeu, et les tintements des soucoupes, le brouhaha des voix.... Bobèche s'arcboutait. La bouche ouverte, il buvait mes confidences, il engloutissait mes arguments. Ses yeux pleins de sang suivaient les mots sur mes lèvres. Il me laissait vider jusqu'au bout. Puis un silence, et comme je me croyais vainqueur, il écartait la boîte, disposait quelque papier devant lui pour suivre la marche de sa démonstration, pour transcrire ses axiomes. Il parlait à voix très basse, sans remuer, ou bien criait avec des gestes terribles, et petit à petit tout ce que j'avais soutenu se disloquait. Mes illusions, mes opinions et mes croyances tombaient les unes sur les autres, renversées par l'éloquence ou la dialectique de Bobèche, qui s'assurait pas à pas de mon assentiment, qui exigeait à chaque considérant la reconnaissance et l'abjuration de mes erreurs.

Il commença par me rendre athée et libertaire, en cinq ans. Puis il évolua. Il reprit le pétrissage de ma matière grise pour me convertir à des théories nouvelles, qu'il a gardées, cette fois, des théories égoïstes et brutales que j'ai partagées, auxquelles j'ai cru comme j'avais cru dans son

nihilisme premier. Nous avons fait de la politique. J'ai fait la politique de Bobèche. J'ai déposé dans l'urne les bulletins que Bobèche avait calligraphiés. Nous avons écrit — sous la dictée de Bobèche, j'ai écrit des brochures dont quelques unes connurent une fortune singulière. Et un beau jour, quand le dernier dessous, quand le tréfonds de moi-même se fut trouvé nettoyé, vidé et regarni au gré de Bobèche, Bobèche a disparu. Ni vu ni connu. Cela coïncidait avec la liquidation de ma retraite et la mort de ma femme. J'ai cherché mon maître partout, je l'ai demandé à tous les échos du café, des rues et des journaux, j'ai lancé de la police à sa poursuite, mais vainement. Je laisserais volontiers mes quatre sous à qui me dirait où l'on a jeté son cadavre.

Bobèche perdu, ma femme en terre, mes enfants au diable et le bureau fermé, je crus venue l'heure de la liberté. Je vendis mes hardes, je réalisai mes économies et pris le premier train qui partait de la gare de Lyon, celle-ci choisie à tout hasard. Je descendis en pleine Provence, près d'un bourg dont je ne savais pas le nom. Je trouvai là une petite propriété à vendre, et je l'achetai.

O, qu'elle me paraissait charmante ! C'était un

simple jardin qui tenait dans le méandre d'une rivière d'argent, un jardin vert, mais vert comme ils le sont dans le pays, d'un vert de vieux velours. Une maison blanche le regardait de toutes ses fenêtres, une maison blanche qui s'appuyait à un pont haut sur pattes, semblable à quelque arc de triomphe. Et ses fenêtres, en plus du jardin, regardaient les jeux de la rivière et la fuite d'une vallée grêle, bordée de collines sèches et de lointaines montagnes aux tons plus tendres, aux lignes molles. Je me croyais libre et je me promis de vivre librement dans ma maison nouvelle.

Trop tard ! Mes habitudes me tenaient, mes habitudes, mes manies et les manies qu'on m'avait données. Et je ne cherchais, à mon insu, qu'à retrouver le cours de mon existence ancienne, à réunir un mobilier semblable à mon vieux mobilier, à connaître des amis pareils aux amis de ma femme, des compagnons du genre de mes compagnons de bureau. Le percepteur ressemble heureusement à mon ancien sergent-major, au point que pendant trois mois l'idée de toucher ma pension me donne la chair de poule. D'autres têtes nouvelles se sont encore assimilées à celles d'autrefois.... Alors, dans mon nouveau milieu, dans mon milieu restauré, je propage les idées de

ma femme, je répands les convictions de Bobèche. Aux heures d'isolement je médite les théories de Bobèche. Pour obéir aux volontés d'outre-tombe de mon père, j'ai coutume de faire seulement les choses qui me répugnent.... Et le portrait du pianiste obèse est là, au pied de mon lit !

Un vieux professeur nous disait que tout, pour lui, impressions, joies, souffrances et pensées, se traduisait par des parfums, et qu'il classait les jours en deux sortes : les jours gais qui sentent la violette et les jours tristes où une odeur de menthe le poursuivait. Certaines gens vivent aussi dans une atmosphère de musique, et les malchanceux savent bien ce qui les attend quand le soleil brille. Moi, au-dessus de ma tête je ne cesse d'entendre claquer la lanière d'un fouet. Car je tiens pour négligeables le hasard, les fortunes de naissance, les hérédités, les enseignements généraux, les lectures, les influences secrètes, qui concourent peut-être à faire notre condition et à parachever notre esprit, mais qui nous laissent au moins l'apparence de la liberté. Que racontaient-ils encore au collège ? de quoi s'agissait-il ? de savoir si l'homme est libre ou déterminé ?.... ils s'occupaient de l'âme.... ils me font rire ! L'homme est comme ces poupées russes qui s'emboîtent les

unes dans les autres. Et quand la grande tombe entre les mains des enfants ou roule sous les pieds de la foule, ils disputent de savoir si la dernière, si la toute petite, si le grain de bois est libre !

O, ce moribond qui repasse son cours de philosophie ! Mort, t'amuses-tu ?

Je crois qu'elle est partie. Elle s'en est allée chez de plus récalcitrants. Je me sens mieux. Je prendrais volontiers un œuf dans du bouillon. Ma femme aimait assez cela.

XIX

VALÈRE

Il est trop tard pour sortir, pour échapper à l'inquiétude grandissante... Une heure du matin, il pleut à verse... S'il me restait seulement du whisky, de l'éther, de quoi m'abrutir, oublier... Je me suis laissé surprendre... Je les sens près de moi qui, traîtreusement, se glissent dans les ténèbres... Elles s'en détachent... Elles viennent encore me harceler, mes nostalgiques visions !... Pourquoi demeurer à lire, aussi ? Comment ne me suis-je pas aperçu que l'insidieuse nuit m'entourait de ses fantômes ?... Elle me tient, maintenant, et mon âme exhale continûment la même plainte... Je ne veux pas ! Je vais me coucher, comme j'aurais dû le faire à neuf heures, et m'efforcer de dormir... Mais non, en proie à ces transes, je ne saurais... Et ma tête retombe sur mes mains, mes yeux se ferment, la première ombre s'approche...

Je sens,... je vois... Ah, qui est-ce ?... Une robe... Nathalie !

Les flammes de ta rousse chevelure se tordaient sur nos deux corps, et l'ardeur d'aimer luisait dans tes yeux, au creux de l'alcôve profonde... Car tu ne faisais pas ton lit d'une cage de métal ! et tu savais exhumer les modes caduques, les usages surannés qui pouvaient ajouter au mystère de tes pratiques, au capiteux de ta lascivité, amoureuse perverse qui me prodigua ce qu'aux implorations des riches, tes caprices refusaient. Nathalie, quand nous nous rencontrâmes, le monde retentissait du bruit de mes dissipations, un chacun te citait comme la plus froide, la plus avide courtisane. Mais au baiser de nos bouches, la fange où nous végétions, soulevée par le flot d'un impétueux amour, rejaillit loin de nous, et notre passion nous révéla l'un à l'autre. Trois ans nous nous y vouâmes, alimentant de nous-mêmes le feu qui nous consumait. Et le manteau de notre amour traîna sa pourpre sur le siècle.

Tous les cieux ont connu nos délires, notre volupté a gémi partout où la nature se fait belle à souhait pour accueillir l'exaltation des amants. Sur les neiges des climats glacés, nous avons promené l'ombre tiède de notre tendresse que

menaçaient en vain la froidure et l'engourdissement. Et sous l'ardent soleil des horizons italiens, sur le lointain des collines moins harmonieuses que lui, j'ai, de ton corps, adoré la nudité. Nathalie, Nathalie, sur notre passage, les gamins de la rue criaient : " C'est eux " ; et, " C'est eux ", murmuraient les mondains, les glorieux, quand nous paraissions aux spectacles recherchés qui nous sollicitaient. Eux ! les Amants ! les héros du plus mémorable amour ! Nous avons été ces personnages légendaires qu'un poète a chantés, au roman desquels une génération s'est attachée... Mais nul ne put connaître le divin dialogue qui flambait sur nos bouches quand, morts au monde, nous nous ensevelissions dans nos caresses comme dans une tunique ardente.

Nathalie, par cette nuit affreuse, pendant que la pluie crépite aux fenêtres de la demeure où je me lamente, Nathalie, dans cette nuit de décembre, que fais-tu ? Quand notre amour, par le temps affaibli, parvint à ses derniers instants, il nous sembla qu'avec lui s'éteignait un enfant délicat qu'en nos jours magnifiques nous avions recueilli... Et nul fossoyeur ne réclamant son cadavre, il se décomposa entre nous, jusqu'au moment où l'épouvante de cette immonde veillée finit par nous

chasser... Ce jour-là, où t'en es-tu allée ? Vers quels rivages, vers quels déserts ? Je te le demande... Et maintenant, où es-tu ? Est-ce le sommeil, est-ce un sénile amour, est-ce l'insomnie ou le chagrin qui te tiennent, et en quels lieux faut-il que tu respires ? Nathalie, moi qui sentais, jadis, mon âme pour ainsi dire engloutie dans l'âme unique de notre amour, je tends les bras vers l'inconnu qui nous sépare...

Aucune voix ne s'élève pour apaiser ma plainte, et j'étouffe...

Les ombres passent et repassent... Des robes,... des robes... toujours des robes... Et vers ce tourbillon, je jette des cris que personne n'entendra, à quoi rien ne peut répondre... Ma fatigue et mon anxiété s'irritent l'une l'autre.

Des robes,... des robes,... Florence, à son tour... Florence encore... Car elles vont toutes revenir, toutes... Florence !

Je t'appelle aussi, douce amie qu'une fièvre impérieuse arrachait à tes devoirs d'épouse. Notre première caresse, nous l'échangeâmes un soir que ton mari, dans sa belle confiance, nous avait laissés seuls. Les portraits, appendus au mur, de tes parents et de ton enfant mort, virent notre honteuse approche. Et tu murmurais : " Non, pas ici,

pas devant eux", cependant que tes lèvres cherchaient à me rendre le baiser dont je les avais fouillées.

Et jusqu'au dernier jour, pour toi sentimental et craintif, l'adultère te jeta sanglotante au seuil de la chambre où l'amour t'attendait. Tu exigeais de l'ombre, tu tirais les rideaux dès que mes mains s'attaquaient aux agrafes de tes robes. Tu cherchais à t'envelopper de ténèbres de plus en plus profondes, à mesure que tombaient les voiles qui séparaient de mon désir ton corps pudique et mal consentant. — Et pourtant tu savais que bientôt la lumière éclaterait sur notre lit, car je ne pouvais posséder que dans l'émoi de sa nudité, la chair que m'abandonnait ton âme éprise, cette chair de bête fidèle que, sous les plus lancinantes caresses, le remords, par instants, repliait en de brefs refus.

J'ai devant les yeux le duvet brun qui surmontait ta bouche... "De nous deux, c'est moi l'homme", disais-tu quelquefois en caressant ma figure rasée. "Crois-tu ?" répondais-je, défi au regard, désir aux lèvres,... et tu pâlissais soudain, car, brutalement, je te jetais sur la couche où nos étreintes renaissaient.

Florence,... nos chemins se sont séparés... Tu as oublié, peut-être, l'amant de ta jeunesse pas-

sionnée comme longtemps aussi, il n'a eu que faire de se souvenir de toi. Mais à présent que je ne vis plus que de passé, que l'amour a fui sans retour mes tempes grises et mon cœur alenti, tu peuples, avec tes compagnes, mes méditations douloureuses, et je halète de tout ignorer de toi, je suffoque de ne plus entendre, — ô, jamais plus, — la voix qu'altéraient nos transports. Je t'ai perdue toute, et néanmoins, tu vis quelque part, vieille aussi, mais belle, d'une beauté nouvelle que je ne dois jamais connaître. Je voudrais tant te revoir ! Le souvenir de notre bienheureux passé me précipite en une noire détresse. Il me rend plus pressant le besoin de savoir ce que tu es devenue, ce que le temps a fait de toi... Qui expliquera ces singuliers mouvements ? notre fureur amoureuse, d'abord, puis le sommeil de notre mémoire, et surtout, quand la vieillesse s'implante, un aussi déchirant réveil ?... Et la fièvre des ressouvenances allume en moi une brûlante soif de te retrouver, de te reconnaître... Florence, il est vengé, celui dont nous ne parlions que la tête basse !...

Mais quel spectre sort de ce tombeau... Le sépulcre de ton cœur, piteux vieillard, rejette tous ses linceuls... et cette image que tu vois se dressant

et qui, jusqu'à cette nuit, t'avait épargné son retour, a de quoi t'épouvanter... Connais-tu son nom, encore ? O oui,... oui, et les souvenirs les plus vivaces accompagnent sa lointaine figure,... des souvenirs qui ne s'affaiblissent pas d'avoir dormi trente ans... Gabrielle, ma fiancée !...

J'ai beau tourner, comme un dément, par toutes les chambres, je ne chasserai pas cette suprême angoisse : elle se tient devant moi, l'enfant mignonne dont mon adolescence s'éprit et à laquelle, par une nuit d'août, sur les bords d'un lac lunaire, des serments m'ont engagé. Sa voix, aux molles inflexions, chante toujours un ingénu *Credo*. Je l'entends répéter : " Dix ans, s'il le faut. Je vous attendrai dix ans ! " Et, grave et pur, apparaît son profil sur l'ombre de ce rideau...

Mais j'ai fui, j'ai rejeté cet unique amour pour courir une basse aventure ; j'ai fui... et, parjure, j'ai vécu mon existence sans elle. Pourtant, qu'ils étaient doux, les yeux noirs qu'elle me laissait souvent baiser, au cours de nos promenades, dans un fléchissement câlin de son cou ! quel goût frais je trouvais à ses lèvres ! quelles promesses dans sa naïveté, dans ses enfantillages quels trésors ! Rappelle-toi... vous mangiez aux mêmes fruits... rappelle-toi les heures passées, côte à côte, à lire,

à bavarder, à rêver, surtout, sa tête retombée sur ton épaule... Elle te donnait souvent de menus objets, des fleurs, des gants, des parfums... Tu les recevais avec ivresse... et tu les as laissés au fond d'un tiroir, dans une chambre d'hôtel ! Naguère encore, tu aurais ricané si le souvenir t'en était revenu. Mais maintenant, dans ce définitif abandon... Et rappelle-toi aussi comment l'amour se révéla, qui avait éclos en ton cœur, pour ce qu'étant seul avec elle, un matin, muet, les yeux perdus dans son regard, tu sentis des larmes, — ô, de vraies larmes, — sourdre et couler en toi-même ! Ta fiancée, vieux, ta fiancée ! Où est-elle ?... qu'en as-tu fait ?... qu'est-elle devenue ?... N'est-ce pas le plus atroce, cette impossibilité de retrouver celle qui, malgré la durée de notre éloignement et le chaos de ma vie, reste le plus près de mon cœur ! Ai-je jamais rien souhaité plus ardemment que de la revoir, ai-je jamais rien voulu avec plus de force ?... Comment, un tel désir n'aurait point le pouvoir de fendre les pierres, de démanteler les murailles et d'arracher Gabrielle aux puissances qui la retiennent ? Un tel désir ne soulèverait pas ces choses mortes ?... Il me semble que je bande vers elle les énergies de ma vie entière...

Je ne la reverrai jamais ! Jamais voix humaine ne me parlera d'elle ! Je dois ignorer quel toit l'abrite, par cette nuit ruisselante où je grimace et me tords sous ma lampe ! Repose-t-elle au fond de la tombe ou aux côtés d'un gros mari ? Epie-t-elle le sommeil de ses petits enfants ? Mais j'ai le droit de le savoir, il faut que je le sache, entendez-vous... Morte ou vive, je l'atteindrai bien où elle se cache... Puisque nous étions fiancés... Gabrielle !.. J'ai baisé ses yeux et sa bouche... Nous nous sommes juré... juré... Je veux la revoir,... tout de suite... elle est à moi... Je veux... je veux... Gabrielle !...

XX

OPTAT

— La vieille Seine, et par-dessus, un pont bossu. La femme, sans mot dire, s'accoude au parapet, tête basse. Le monsieur se redresse bravement, les mains derrière le dos. Il parle, il accumule les reproches qui l'amèneront à rompre en beauté.

— ....vie n'est pas un feuilleton.... vulgarité.... impossible de te montrer à mes amis.... vulgarité.... ma famille.... feuilleton....

Elle prend de l'élan et, d'un ton plus colère que chagrin :

— Tiens, mon ami, comme dans les feuilletons !

Une sorte d'embrun rejaillit très haut. Puis de simples ronds horripilent la peau du fleuve. Et malgré que j'aie vu la parabole de sa chute, j'imagine à grand peine qu'une femme se débat là-dedans, étouffe, s'abreuve d'eau sale, et, les yeux

démesurément ouverts, contemple des hideurs glauques.

Le monsieur s'enfuit. Mais les badauds grouillent comme des cafards. Cent têtes, d'un seul coup, crèvent le vide des fenêtres. Et cela fait un grand murmure qui soutient le glapissement des personnes sensibles.

Concurrents furieux, les sauveteurs godillent à l'arrière de leurs petits canots. Les plus enragés, dédaignant de se mettre nus, bondissent dans le courant. Et leur cercle s'étrécit autour d'un paquet qui flotte une seconde, et replonge.

Si c'était contagieux ! s'il se pouvait qu'ils disparussent ou s'entretuassent !

Mais résignons cet espoir : le gros rouge, là-bas, empoigne notre sœur par le cheveu.

A merveille : le Commissaire folâtrait au bout du pont ! Il tire son écharpe. Les fronts se découvrent.

Le magistrat hésite. Il prétendait commencer par l'ophélie. Mais pour l'engueuler, faut-il décemment qu'il sache si elle est morte ou vive, et les médecins ne se prononcent, qui lui tirent la langue à pleine serviette.

— Dois-je vous inscrire pour une petite récompense, mon brave ?

— Non, monsieur le Commissaire.

— Alors, je vous proposerai pour une médaille d'honneur.

— S'il vous plaît, non. Je voudrais rester anonyme.

Se peut-il ! Ni le lucre, ni la vanité ne lui ont ordonné ce plongeon ? Serait-il absolument sans excuse ?

Et ne pourrions-nous mieux, lui et moi, occuper notre temps qu'à nous mêler de ce qui ne nous regarde pas ?

*
* *

La lèvre insolemment troussée, le petit-fils du Tenorio promène par la ville son cœur en de fort beaux habits.

Paris, voulant lui plaire, s'est vêtu de soleil et paré de ses plus belles filles, aux chairs blondes attiédies de fourrures luisantes, aux peaux mates, aux yeux sombres sur l'hermine.

Aux silhouettes grêles, aux démarches nerveuses en des robes usées. Aux sourires de lumière sous la transparence des voilettes.

Le petit-fils du Tenorio respire la féminine odeur et prête l'oreille au bruit des menus talons.

Son regard, fortement, appuie sur les yeux qui se lèvent à sa venue, jette l'aveu, recueille l'éclair du consentement unanime, et se détache, assouvi.

De femme en femme il va, nouant et dénouant l'intrigue avec chacune. Sur ses pas naissent et meurent les amours, complètes, en un instant.

Et pour avoir, en ce jour triomphal, trouvé sur leur chemin le petit-fils du Tenorio, elles rentreront le soir auprès du père ou de l'amant, coupables, mensonge en bouche, le cœur brisé.

* * *

Lorsque l'ennui bâille à mes côtés, que déceptions et rancunes enfoncent leurs pointes dans mes nerfs, qu'un chagrin nouveau, une peine inconnue aiguisent leur férocité sur mon cœur, je fuis ma maison et demande refuge aux quartiers les plus pauvres, les plus noirs, où de la misère d'un chacun, la vue dissipe mes ridicules malaises.

Un jour que j'avais tenté de couler mes dégoûts au fond d'une absinthe, dans un bar d'une rue pourrie, je faillis, au sortir du mastroquet, heurter un enfant à demi couché sur le trottoir.

C'était un être épouvantable, déjeté, manchot. Son visage se plissait autour d'un œil mort et

profondément enfoui. Il avait les pieds nus, des pustules couvraient ses jambes, mal entortillées d'une loque.

Je le regardais, mais lui, non, occupé qu'il restait à torturer un chien, un bel épagneul. D'un bout de bois, il lui tenait la gueule ouverte, et dans les narines, dans le gosier, il lui enfonçait des cailloux. Le chien, aux yeux fous, bavait sans essayer de mordre, et son ventre dansait comme un lampion.

Crier ? Prendre les passants à témoins ? Gifler le môme ? Vraiment non ! Je connaissais la *légitime* réponse qu'il n'eût manqué de faire.

Et je passai, soulagé du plus lourd de mon faix.

*
* *

Oui, plus que les ruelles où les pignons du XVe jouent des coudes avec le " chef-d'œuvre de Mansard ", plus que les avenues bordées de palais et de palaces, je hante la lisière des faubourgs.

Et les banlieues aux terrains vagues, aux voies désertes entre les palissades, aux cheminées rouges hissées sur la ferraille des ateliers, les banlieues de misère et de crasse.

Car je ne vis pas seulement sur terre. Et là, du moins, découvre-t-on ce que les quartiers pittoresques dissimulent, ce que mangent les banques et les marronniers du boulevard : le ciel immense et nostalgique, avec son océan d'azur ou ses montagnes de nuages, le ciel où je plonge, le nez en l'air, sans craindre d'en tomber, sans craindre qu'il me tombe sur la tête.

*
* *

Prodigalité des pauvres ! Je leur dois plus de rires que de larmes. Ainsi, j'ai vu un jour Publius, mon ami, devant un pauvre. Cela se passait à la fenêtre de Publius, que nous avions ouverte parce que l'atmosphère s'épaississait, où nous fumions des cigares dont une étiquette, intacte sur la boîte, enseignait le prix exorbitant. Cela se passait à la fenêtre de son salon, qui bedonnait sur l'avenue du Bois.

Sous les arbres, devant nous, mangeait un homme lamentable, un bagotier, un mégotier, un paria. Il tirait, d'une marmite émaillée, des feuilles de quelque chose qui ressemblait à de la salade moisie. Il les essuyait d'un bout de papier — où les avait-il ramassées ? — et les broutait goulû-

ment. Les tranches d'un croûton de pain qui grinçait sous l'eustache, assaisonnaient le ragoût du misérable qui, de temps à autre, se torchait les lèvres du dos de la main et clappait de la langue.

— Il n'avale pas à son déjeuner, supputai-je à mi-voix, en bon comptable, il n'avale pas à son déjeuner le prix d'une bouffée de ce cigare !

— Oui, dit le riche. Mais ces gens-là mangent plusieurs fois par jour.

*
* *

C'est l'heure où les jeux des enfants, sous la voûte des arbres, suspendent des guirlandes de rires.

Assises en demi-cercles, les mamans et les demoiselles font fête aux mignons qui viennent s'offrir aux caresses entre deux parties. On se repasse les plus beaux ; chacun les baise, les petites coteries les connaissent toutes et les flattent. Les délicieux enfants, ils sont jolis à ravir.

Sur un banc, à l'écart, j'ai réuni quelques gamins, des pauvres, des laids, des gourmeux, de ceux dont la figure porte soixante ans ! Ils ont des regards stupides et tendent leurs oreilles, sans

comprendre pourquoi, au lieu de les gifler, je leur donne des gros sous. Pour eux, j'invente des histoires, des jeux, et recherche d'étonnantes sucreries. Les petits enfants que personne ne cajole se tiennent par la main et m'entourent, et leurs yeux, enfin, crient la joie. Je suis bon, je suis très bon.

Mais pourquoi détourné-je la tête quand cette laide qui passe sous mes fenêtres deux fois le jour, me regarde d'un air suppliant ?

*
* *

Les heures de désespoir sont des heures de lucidité.

Car le mur se lézarde parfois, qui cache l'avenir, et sur l'horreur des jours prochains, nous jetons des yeux épouvantés.

Je ris du supplice du Titan et des larmes de la femme d'Hector en évoquant le regard que le dieu qui t'aima, Cassandre, ouvrit en ton esprit, en évoquant ce regard toujours fixé sur les certitudes abominables de l'éternité.

Que t'importait qu'ils te crussent : tu savais !

Et ta douleur, du baiser d'Apollon au poignard de Clytemnestre, s'accrut sans cesse de prévoir que

jusqu'à la consommation des siècles, les hommes, en leur infinité, recevront dans leurs heures de désespoir un éclair de la lucidité terrible que tu possédas toute.

TABLE

TABLE

		Pages
I.	Anselme	7
II.	Eugène	16
III.	Valentin	32
IV.	Laurentine	41
V.	Le Perturbateur des Hérédités	52
VI.	Sulpice	66
VII.	Mauderoy	83
VIII.	Frantz	96
IX.	Nicaise	112
X.	Lucinde	123
XI.	Conrad	134
XII.	Olivier Berthelot	151
XIII.	Mathias	164
XIV.	Vivien	176
XV.	Sébastien	182
XVI.	Léonie	196
XVII.	Quentin	210
XVIII.	L'Ami de Bobèche	221
XIX.	Valère	233
XX.	Optat	242

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Volumes in-8° couronne 3 fr. 50

POÉSIE :

PAUL CLAUDEL : CINQ GRANDES ODES
GEORGES DUHAMEL : COMPAGNONS
HENRI FRANCK : LA DANSE DEVANT L'ARCHE
Préface de Mme DE NOAILLES.
STÉPHANE MALLARMÉ : POÉSIES
FRANÇOIS PORCHÉ : LE DESSOUS DU MASQUE
RABINDRANATH TAGORE : L'OFFRANDE LYRIQUE (*Gitanjali*) prix Nobel 1913) trad. d'ANDRÉ GIDE.
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN : LA LUMIÈRE DE GRÈCE
CHARLES VILDRAC : LIVRE D'AMOUR

CORRESPONDANCE :

CH.-L. PHILIPPE : LETTRES DE JEUNESSE

ROMANS :

HENRI BACHELIN : JULIETTE LA JOLIE
JEAN-RICHARD BLOCH : LÉVY.
C.-K. CHESTERTON : LE NOMMÉ JEUDI
LE NAPOLÉON DE NOTTING HILL
Traduit de l'anglais par JEAN FLORENCE.
ANDRÉ GIDE : ISABELLE
LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE
Cte DE GOBINEAU : ADELAÏDE
P. HAMP : LA PEINE DES HOMMES. LE RAIL
MARÉE FRAÎCHE, VIN DE CHAMPAGNE
VIEILLE HISTOIRE
L'ENQUÊTE
VALERY LARBAUD : A. O. BARNABOOTH
ROGER MARTIN DU GARD : JEAN BAROIS
CH.-L. PHILIPPE : LA MÈRE ET L'ENFANT
CHARLES BLANCHARD
JULES RENARD : L'ŒIL CLAIR
JEAN SCHLUMBERGER : L'INQUIÈTE PATERNITÉ
CHARLES VILDRAC : DÉCOUVERTES
MICHEL YELL : CAUËT

THÉATRE :

PAUL CLAUDEL : L'OTAGE
L'ANNONCE FAITE A MARIE
J. COPEAU et J. CROUÉ : LES FRÈRES KARAMAZOV
Drame en cinq actes d'après DOSTOÏEVSKY.
GEORGES DUHAMEL : DANS L'OMBRE DES STATUES
HENRI GHÉON : LE PAIN
FRIEDRICH HEBBEL : JUDITH
Traduit de l'allemand par G. GALLIMARD et P. DE LANUX.

Émile Verhaeren : HÉLÈNE DE SPARTE

LITTERATURE :

Henri Ghéon : NOS DIRECTIONS
Jacques Rivière : ÉTUDES
(Baudelaire, Paul Claudel, André Gide, Ingres, Cézanne Gauguin, Rameau, Bach, Franck, Wagner, Moussorgski, Debussy, etc.)
André Suarès : TROIS HOMMES (Pascal, Ibsen, Dostoïevsky)
ESSAIS
A. Thibaudet : LES HEURES DE L'ACROPOLE

Volume in-8⁰ raisin 10 fr.

A. Thibaudet : LA POÉSIE DE STÉPHANE MALLARMÉ

Volumes in-8⁰ Tellière 5 fr.

André Gide : ISABELLE
première édition, Sur vergé d'Arches, tirée à 500 ex.
Rabindranath Tagore : L'OFFRANDE LYRIQUE (Gitanjali)
(Traduction d'André Gide). première édition Sur vergé d'Arches, tirée à 500 ex., 1 vol . . . . . épuisé

Volume in-8 carré 3 fr. 50

Cte de Gobineau : ADÉLAÏDE

Volumes in-8⁰ couronne 2 fr. 50

Coventry Patmore : POÈMES
Traduction de Paul Claudel, précédée d'une étude sur Coventry Patmore par Valery Larbaud.
Léon-Paul Fargue : POÈMES
André Gide : SOUVENIRS DE LA COUR D'ASSISES
John Keats : LETTRES A FANNY BRAWNE
Traduites par M. L. des Gârets.
O.-W. Milosz : MIGUEL MAÑARA
Mystère en six tableaux
Jean Schlumberger : LES FILS LOUVERNÉ
Saintléger Léger : ÉLOGES . . . . . épuisé

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Paul Claudel : DEUX POËMES D'ÉTÉ
CORONA BENIGNITATIS ANNI DEI
André Gide : LES CAVES DU VATICAN
Henrik Ibsen : ŒUVRES COMPLÈTES, tome I
Traduction P. G. La Chesnais
Stéphane Mallarmé : UN COUP DE DÉ
George Meredith : LA CARRIÈRE DE BEAUCHAMP
Traduit de l'anglais par A. Monod.
André Suarès : PORTRAITS

LA

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

A POUR COLLABORATEURS HABITUELS :

François-Paul Alibert, Michel Arnauld, Henri Bachelin, Jean-Richard Bloch, Paul Claudel, Jacques Copeau, Jean Dominique, Georges Duhamel, Louis Dumont-Wilden, Léon-Paul Fargue, Henri Ghéon, André Gide, Jean Giraudoux, Pierre Hamp, Valery Larbaud, O. W. Milosz, Francis de Miomandre, Comtesse de Noailles, Edmond Pilon, Jacques Rivière, André Ruyters, Jean Schlumberger, André Suarès, Jérôme et Jean Tharaud, Albert Thibaudet, Emile Verhaeren, Camille Vettard, Francis Vielé-Griffin, Charles Vildrac.

CHACUN DE SES NUMÉROS CONTIENT :

Un article de critique générale ou de discussion,

Des poèmes,

Un essai ou une nouvelle,

Un roman,

De nombreuses notes critiques sur la littérature, la poésie, le roman, le théâtre, la peinture, la musique, etc.

Une revue des Revues françaises et étrangères.

DEPUIS SA FONDATION (FÉVRIER 1909)

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

A PUBLIÉ :

Séjour à Brunswick (*inédit*) de STENDHAL ;
Adelaïde (*nouvelle inédite*) du Cte de GOBINEAU ;
Lettres à l'Amie de JULES RENARD ;
Charles Blanchard,
Le Journal de la XXe année,
Les Lettres de Jeunesse, de CHARLES-LOUIS PHILIPPE ;
L'Hymne du Saint-Sacrement,
Trois Hymnes,
L'Otage,
L'Annonce faite à Marie,
Protée, de PAUL CLAUDEL ;
Michel-Ange,
Les Heures du Soir,
Trois Poèmes,
La Porte Etroite, d'ÉMILE VERHAEREN ;
Isabelle,
Le Journal sans dates,
Souvenirs de la Cour d'Assises,
Les Caves du Vatican, d'ANDRÉ GIDE ;
La Fête Arabe, de JÉRÔME et JEAN THARAUD ;
Fermina Marquez,
Rose Lourdin,
A. O. Barnabooth, de VALERY LARBAUD ;
Le grand Meaulnes de ALAIN FOURNIER ;
Jacques l'Egoïste, de JEAN GIRAUDOUX ;
L'Inquiète Paternité, de JEAN SCHLUMBERGER;
La Chronique de Caërdal, d'ANDRÉ SUARÈS.

Il est envoyé un numéro spécimen
à quiconque en fait la demande.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
DIX-HUIT AVRIL MIL NEUF CENT QUATORZE
PAR " L'IMPRIMERIE SAINTE CATHERINE "
QUAI SAINT PIERRE, BRUGES, BELGIQUE

284-3

BINDING SECT. JUL 17 1973

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2639
I7C34

Tisserand, Ernest
Un cabinet de portraits